

Studies

in the Sources
on the History
of Pre-Islamic
Central Asia

EDITED BY J. HARMATTA

AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

STUDIES IN THE SOURCES ON THE HISTORY OF PRE-ISLAMIC CENTRAL ASIA

The study of the history of Central Asia imposes an important task on international scholarship. Being a territory across which the peoples, states and civilizations of East and West as well as those of North and South came into contact with one another, Central Asia played an important role in history. Her geographical position assured the exchange of commodities and cultural goods, the interpenetration of different ethnical elements and cultures during several epochs. The study of the history of Central Asia encounters, however, great difficulties because of the lack of historical sources for some periods and the insufficient understanding even of the extant evidence.

Therefore, working on a collection of the literary, epigraphic, numismatic and archaeological sources for the history of Pre-Islamic Central Asia, scholars are facing various problems of interpretation. The present volume contains a series of studies dealing with some important texts written in Old Persian, Avestan, Classical and Byzantine Greek, Latin, Middle Persian (Pahlavi), Sogdian, Gāndhārī Prākṛit, Arabic and Chinese. By a careful analysis and interpretation, these studies written by excellent experts of the ancient languages and civilizations of Central Asia, elucidate essential problems of the source materials. The scope of the volume ranges from the Achaemenian Age up to the Arabic conquest of Central Asia.



AKADÉMIAI KIADÓ
PUBLISHING HOUSE OF THE
HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES
BUDAPEST

STUDIES
IN THE SOURCES ON THE HISTORY
OF PRE-ISLAMIC CENTRAL ASIA

PUBLISHED AT THE RECOMMENDATION
OF THE INTERNATIONAL COUNCIL FOR PHILOSOPHY AND HUMANISTIC STUDIES
WITH THE FINANCIAL ASSISTANCE OF UNESCO

COLLECTION OF THE SOURCES
ON THE HISTORY OF PRE-ISLAMIC CENTRAL ASIA
SERIES I. VOLUME II

International Editorial Board

A. H. Dani, Pakistan · K. Enoki, Japan · R. N. Frye, USA
† B. G. Gafurov, USSR · R. Ghirshman, France · J. Harmatta, Hungary
K. Hoffmann, FRG · D. W. MacDowall, England
M. Mayrhofer, Austria · L. Petech, Italy · B.N. Puri, India
H. E. Shojaeddin Shafa, Iran · W. Sundermann, GDR · J. Wolski, Poland

Edited
by
J. HARMATTA

UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE

STUDIES
IN THE SOURCES ON THE HISTORY
OF PRE-ISLAMIC CENTRAL ASIA

Edited

by

J. HARMATTA



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST 1979

ISBN 963 05 2236 5

© AKADÉMIAI KIADÓ · BUDAPEST 1979

PRINTED IN HUNGARY

CONTENTS

<i>R. Ghirshman</i> : Les daivadâna	7
<i>J. Harmatta</i> : Darius' Expedition against the Sakâ tigraxaudâ	19
<i>R. Schmitt</i> : The Medo-Persian Names of Herodotus in the Light of the New Evidence from Persepolis	29
<i>J. Kellens</i> : L'Avesta comme source historique: la liste des kayanides	41
<i>I. Borzsák</i> : Semiramis in Zentralasien	55
<i>J. Wolski</i> : L'origine de la relation d'Arrien sur la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate	67
<i>J. Harmatta</i> : The Archaeological Evidence for the Date of the Sogdian «Ancient Letters»	75
<i>B. N. Mukherjee</i> : Kharoshthî Documents of Shan-shan and the Kushāna Empire	91
<i>W. Sundermann</i> : Ein Bruchstück einer soghdischen Kirchengeschichte aus Zentral- asien?	99
<i>Ph. Gignoux</i> : Problèmes d'interprétation historique et philologique de titres et noms propres sasanides	107
<i>S. Szádeczky-Kardoss</i> : Bemerkungen zur Geschichte (Chronologie und Topographie) der sassanidisch-byzantinischen Kriege	113
<i>Bo Utas</i> : Non-religious Book Pahlavi Literature as a Source on the History of Central Asia	119
<i>A. Mohay</i> : Priskos' Fragment über die Wanderungen der Steppenvölker	129
<i>M. Maróth</i> : Sistān nach den arabischen geographischen Quellen	145
<i>I. Ecsedy</i> : Early Persian Envoys in the Chinese Courts (5 th —6 th centuries A. D.)	153

LES DAIVADÂNA

Quelles pouvaient être les raisons pour lesquelles Xerxès s'attaque au culte des *daivas* dans lesquels, déjà, A. Christensen reconnaissait les vieilles divinités tribales iraniennes¹? La mise en relief du culte d'Ahuramazda, son choix au détriment des autres divinités, ressortent clairement. Une lutte sur le plan religieux avait déjà débuté sous Darius, mais non sur son initiative. Celle de Xerxès éclate dès son accession au pouvoir — elle est provoquée par lui-même. Celle de Darius est relatée par le monument de Bisutun; Xerxès expose la sienne dans son inscription connue sous le nom d'inscription des *daivas* (XPh).²

La date

La prise du pouvoir par le nouveau souverain Xerxès ne se passa pas sans difficultés, dont les premières devaient se présenter au sein de la famille royale. Dans l'une de ses premières inscriptions, découvertes à Persépolis, dite «inscription du harem», Xerxès fait une allusion à la succession au trône de son père et dit : «Darius avait (encore) d'autres fils, (mais) suivant la volonté d'Ahuramazda, Darius mon père quitta le trône (c'est-à-dire mourut), par la volonté d'Ahuramazda c'est moi qui devins roi sur le trône de mon père» (XPf).³

L'allusion à ce qu'il n'était pas le seul fils de Darius trouve sa confirmation dans un passage d'Hérodote (VII, 2) : «Au moment où Darius allait mettre en mouvement ses armées contre Athènes, et contre l'Égypte, des querelles sérieuses éclatèrent entre ses fils sur l'exercice de l'autorité souveraine pendant son absence.» Le royaume avait déjà connu une lutte entre les fils de Cyrus après sa mort et les révoltes de certaines régions qui s'ensuivirent⁴.

¹ A. Christensen, *Essai sur la démonologie iranienne*, København 1941, *passim*. Voir aussi le c. r. de ce volume par H. H. Schaeder, dans *Zeit. d. Deutsch. Morg. Ges.*, vol. 95 (1941), pp. 445—450, et R. P. J. de Menasce, «Observation sur l'Inscription de Xerxès à Persépolis» dans *Vivre et Penser* 1943, pp. 124—132. (nom de guerre de la *Revue Biblique*), qui partage l'opinion de Christensen et que je remercie de m'avoir communiqué cette source (lettre du 8 août 1973).

² E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 27—35; R. G. Kent, *op. cit.*, p. 150—152.

³ E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 35—38; R. G. Kent, *op. cit.*, p. 141—150.

⁴ Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 8.

L'aîné des fils de Darius était Artobazan, fils de la première femme de Darius, fille de Gobrya. Mais Xerxès était un fils «né dans la pourpre», après l'accession de son père au pouvoir suprême, et aussi fils d'Atossa, fille de Cyrus le Grand. Xerxès descendait donc par sa mère des vieux rois mèdes. Et n'était-il pas parmi les millions d'hommes de son armée, le plus beau et le plus grand? (Hérodote VII, 187). Sa présence sur le trône marquait l'alliance des deux branches de la famille des Achéménides.

Il faut croire qu'Artabazan n'avait pas cédé ses droits au trône à son frère cadet sans lutte, à laquelle ont dû prendre part les chefs des différentes régions, le climat devenant favorable aux diverses tendances séparatistes parmi les peuples de l'Iran, dont, vraisemblablement, la Médie aussi. Que la situation suscitait des inquiétudes, la réaction d'Artaban, l'oncle du roi et frère de Darius, est riche d'allusions. Ce témoin des événements survenus après la mort de Cambyse et la révolte de Gaumata, adjure Xerxès de ne pas quitter le pays s'il décide d'entreprendre une nouvelle guerre contre les Grecs (Hérodote VII, 10).⁵

La révolte de l'Égypte éclata peu avant la mort de Darius. Sa répression faisait partie de la succession de Xerxès, dont il s'acquitta assez rapidement puisqu'on connaît en Égypte une inscription rupestre à son nom, datée de 484, de la seconde année de son règne.⁶ Peu après éclate la révolte de la Babylonie. On ignore si les soulèvements de Bel-Shimanni et de Shamash-Eriba eurent lieu au cours de la même année ou s'il y eut deux révoltes, l'une en 484 et l'autre en 482. La répression a été sanglante.

Le plus dangereux sans doute pour le pouvoir était que des troubles éclatent en Iran même, surtout au moment où le pays se préparait pour une nouvelle et gigantesque expédition, dont on connaît l'ampleur. Xerxès reconnaît cela implicitement dans son inscription des *daivas*, au moment où il monte sur le trône.

On n'a pas insisté suffisamment sur le fait que le paragraphe 4 de celle-ci, qui suit l'énumération des trente pays qui formaient l'Empire, est nettement divisé en deux parties. Il débute par : «Parle le roi : quand je suis devenu roi, il y avait parmi les pays (*Provinzen* — *Herzfeld* ; *countries* — *Kent*) mentionnés plus haut, ceux qui se sont révoltés. Puis Ahuramazda m'apporta son aide. J'ai soumis ces pays et les ai remis à leur place» (1.28—35).

Le verbe *yaud-* employé par Xerxès pour exprimer la révolte de ces pays, est exactement le même par lequel Darius traduit cette même idée dans son inscription de Naqsh-i Rostam, lorsqu'il fait connaître l'état d'insécurité

⁵ Voir aussi J. Prášek, *Geschichte der Meder und Perser bis zu makedonischen Eroberung*, Gotha 1906, II, p. 145, n. 2. V. V. Struvé, *Etudi po istorii severnogo Pričernomoriya, Kavkaza i Srednei Azii*. Léninegrad 1968, p. 37.

⁶ G. Posener, *La première domination perse en Égypte*. Le Caire 1936, p. 120.

dans son royaume lors de son avènement (DNa).⁷ Cette inscription de Darius à Naqsh-i Rostam semble avoir servi de modèle à la rédaction de celle des *daivas* de Xerxès, et les révoltes qui avaient éclaté lors de son avènement étaient analogues à celles qui secouèrent l'Empire des Achéménides après la mort de Cambyse.⁸ De même que son père, Xerxès rétablit l'ordre sur «cette terre». Cette partie du paragraphe 4 se rapporte certainement aux événements qui se sont passés en Égypte et en Babylonie.

La seconde partie du paragraphe 4 de l'inscription des «*daivas*» aborde un problème d'un ordre différent. Xerxès y dit :

«Et parmi ces pays il y en avait un où auparavant les *daivas* étaient adorés. Puis, par la faveur d'Ahuramazda je détruisis le(s) sanctuaire(s) des *daivas* (*daivadâna*) et proclamai : «Que l'on n'adore pas les *daivas*».⁹ Là où auparavant les *daivas* étaient adorés, là j'adorerai Ahuramazda.»

E. Herzfeld, qui était l'inventeur de cette inscription¹⁰ et l'avait publiée,¹¹ en attribua la rédaction au début du règne de Xerxès, entre 486 et 480 avant J.-C., cette seconde date marquant le commencement de la seconde guerre médique. Il est même plus précis dans sa seconde publication de ce texte où il le place «im Xerxes' erste Jahre». Plus tard, en étudiant la liste des pays énumérés par Xerxès dans ce texte, il changea d'avis et dans ses publications qui précédèrent de peu sa mort, il l'attribua aux années 479 et 472¹² et même, serrant davantage cette date, à «probablement 478».¹³

Pour V. Struvé, la date de cette inscription remonterait au début du règne puisque Xerxès y emploie la formule «parle Xerxès roi», au lieu de celles, plus tardives, où figure «parle Xerxès roi grand». Pour une datation plus ancienne milite aussi la formule : «qu'Ahuramazda me protège du méchant, ma maison royale et ce pays», qui est une répétition exacte de la fin de l'inscription de Darius à Naqsh-i Rostam. Dans ses textes plus récents, cette phrase est remplacée par : «qu'Ahuramazda, avec les dieux, me protège, mon royaume et tout ce qui fut créé par moi». Et le savant russe souligne l'identité de cette inscription avec celle «du harem» (XPI),¹⁴ dans l'invocation d'Ahuramazda¹⁵ — inscription qui se place au début du règne de Xerxès, déjà parce

⁷ R. G. Kent, *op. cit.*, pp. 137–138 et 204.

⁸ Ainsi V. V. Struvé, *op. cit.*, p. 126.

⁹ R. G. Kent, *op. cit.*, p. 151.

¹⁰ Un autre exemplaire de cette inscription fut mis au jour à Pasargade ; cf. D. Stronach, *Iran*, vol. III (1965), p. 19 ss. et pl. IIIa et V. Voir la bibliographie à 1969 dans M. Mayrhofer, «Xerxes König der Könige». *Almanach der Österreichischen Akademie der Wissenschaften*, 119. Jahrgang (1969), p. 161, n. 10.

¹¹ A. M. I. VIII (1936), p. 64 ss. — Idem. *op. cit.*, p. 34.

¹² *Zoroaster and his World*, I (1947), p. 396.

¹³ *The Persian Empire*, (1968), p. 351 (œuvre posthume).

¹⁴ E. Herzfeld, *op. cit.*, N° 15, p. 35 ss ; R. G. Kent, *op. cit.*, p. 149–150.

¹⁵ V. Struvé, *op. cit.*, p. 115.

qu'il y est question de la succession au trône de Darius. En se rangeant à l'ancienne date de Herzfeld, Struvé attribue l'inscription des *daivas* aux premières années de Xerxès, plus près de ses débuts que de l'année de la seconde guerre-médique.

Le pays des daivas

L'attribution du pays dans lequel Xerxès fit détruire les *daivadâna*, n'a pas trouvé l'unanimité des savants qui s'en sont occupés. Un certain nombre parmi eux pensèrent à la Babylonie où Xerxès, à la suite d'une révolte, détruisit le temple de Marduk et enleva la statue en or de ce dieu.¹⁶ D'autres pensaient à l'Égypte.¹⁷ Pour A. T. Olmstead, ce pays était en Iran même, mais en Iran oriental, la Bactriane ou le pays des Dahae.¹⁸ Isidore Lévy pensait même à la Grèce.¹⁹

Le *daiva* est un synonyme de non-*ahura*. C'est dans cette acception que d'anciens dieux sont désignés (dans l'Avesta récente) comme *daivas*.²⁰ Ainsi, pour A. Christensen, un texte achéménide ne pouvait jamais employer le terme *daiva* pour désigner une divinité étrangère à l'Iran. Pour lui, l'action de Xerxès se rapporte à une région iranienne qui serait la Médie.²¹ C'est aussi à la Médie que E. Herzfeld attribue ces événements.²²

Xerxès emploie dans cette inscription des *daivas* le même terme pour exprimer la destruction des *daivadâna* que Darius dans celle de Bisutun pour la destruction des *âyadana*.²³ On a la certitude que les *âyadana* étaient localisés en Iran et ce fait réduit, pour Struvé, l'hypothèse comme quoi les *daivadâna* se trouveraient hors de ce pays. Par ailleurs, il ne s'agit pas d'un seul sanctuaire mais de plusieurs,²⁴ et le savant russe de conclure par un avis proche de celui de Christensen, qu'il s'agit de temples des divinités archaïques du vieux panthéon iranien, qui existait chez les tribus mèdes, en acceptant que la Médie était le pays où Xerxès détruisit les temples des *daivas*.²⁵ Le culte de ceux-ci est exterminé; celui d'Ahuramazda le remplace. Or, Ahuramazda est le dieu des «aryens», c'est-à-dire des Perses et des Mèdes.²⁶

¹⁶ H. Hartmann, *O. L. Z.* 40 (1937), p. 158—160; H. S. Nyberg, *op. cit.*, p. 366; F. König, *Der Falsche Bardija*, (1938), p. 345, qui admet aussi bien la Babylonie que l'Égypte et la Judée; G. Widengren, *Die Religionen Irans* (1965), p. 138; K. Galling, *Studien zur Geschichte Israels im persischen Zeitalter* (1964), p. 151; W. Hinz, *R. E.* IX A2 (1968).

¹⁷ C. Hignett, *Xerxes invasion at Greece*, Oxford (1963), p. 89, n. 5.

¹⁸ *The History of Persian Empire*, Chicago (1948), pp. 231/32.

¹⁹ *Revue Historique*, vol. 185 (1939), pp. 105—122.

²⁰ J. Duchesne-Guillemin, *La religion de l'Iran ancien* (1962), p. 190.

²¹ *op. cit.*, p. 46.

²² *op. cit.*, p. 131, «mit Wahrscheinlichkeit in Medien».

²³ *vi-kan* — «niveler, raser au niveau de la terre»; cf. E. Herzfeld, *op. cit.* p. 225.

²⁴ Version babylonienne.

²⁵ V. Struvé, *op. cit.*, p. 122 ss.

²⁶ Inscription de Bisutun, Col. IV, 62—63, version élamite.

Le royaume de la Médie, dont la Perse était un état vassal sous les prédécesseurs de Cyrus, n'a pas été conquis par celui-ci. Cyrus remporte une victoire sur Astyage, le dernier roi mède et le remplace sur le trône, moyennant quoi la couronne passe à une dynastie d'un peuple-parent. La Médie devient une partie organique d'un double royaume ; la Perse et la Médie, ainsi commence dans l'inscription de Bisutun, l'énumération par Darius des pays qui constituaient son Empire. Une vision de cette unité ressort des sources grecques qui ne distinguent pas toujours les Perses des Mèdes ; les guerres avec Darius et Xerxès sont des «guerres médiques». Pour Eschyle, qui pourtant était un contemporain de Darius et de Xerxès, qui combattit à Marathon et était présent à Salamine, c'était une seule nation. Dans «Les Perses», les noms des deux peuples se succèdent constamment : tantôt ce sont les Mèdes auxquels l'armée grecque fait beaucoup de mal (236) ; tantôt la reine pleure la misère des Perses (255 et 259), puis de nouveau parle de l'armée des Mèdes (791).

Pour Eschyle, il n'y avait qu'une seule dynastie, médo-perse, puisque Médos était «le premier chef du peuple en armes. Après lui, son fils acheva l'œuvre . . . Le troisième, après celui-ci, Kyros, héros favorisé par le sort en prenant le pouvoir . . . Le fils de Kyros fut le quatrième chef de l'armée» (765—780). L'idée d'une *Doppelnation* (Bengtson) est exprimée aussi par la répétition des deux capitales, «Suse et Ecbatane» (16 et 535), toujours couplées, traduisant une allusion à ce double Empire consacré par le nouveau titre royal qu'adopte Xerxès : «roi de la Perse et de la Médie». Le Livre de Daniel (VI, 1) parle de «Darius le Mède».

Il faut croire, toutefois, que la fusion des deux peuples en un seul État, par Cyrus, ne se réalisa pas dans toute la profondeur voulue, l'esprit de revanche n'ayant pas été abandonné par la Médie. On l'apprend par Cambyse même lorsqu'il met en garde les Perses contre une éventuelle réaction des Mèdes susceptibles de reprendre le pouvoir (Hérodote III, 65). Leurs droits, faut-il les reconnaître dans leur appréciation par un savant moderne : «Die Meder als die Schöpfer der ersten iranischen Reichsbildung sind eine historische Realität, ebenso die Übernahme vieler ihrer Institutionen durch die Perser».²⁷

Cambyse avait raison puisque, comme on sait, dès la disparation de son frère et après sa propre mort, éclate non sans succès une révolte conduite par un Mède pour son pays. Cette révolte, comme celles qui la suivirent, n'étaient pas exemptes d'un caractère dualiste puisque, dans leur dichotomie, la politi-

²⁷ M. Mayrhofer, «Die Rekonstruktion des Medischen». *Anzeiger des phil.-hist. Klasse des Österr. Akad. des Wissensch.* 1968, So 1, p. 3.

que ne se séparait pas des «rites, cérémonies et actes de culte extérieur», bref de la religion.

On sait comment la révolte de Gaumata se solda par sa mort et par la restauration des *ayadâna*. La Médie ne se considéra pas comme vaincue puisque Gaumata fut suivi par Fravartiš qui se déclara être *Xšabrita* de la race des Déiocides, et qui leva une armée contre Darius. Il fut battu la première fois (Bisutun, col. II, 16—17 et 18—29), ce qui ne mit pas fin à sa rébellion. Se déclarant roi de la Médie, il poursuit sa lutte et est battu pour la seconde fois par l'armée de Darius (col. II, 67—70) qui remporte une deuxième victoire sans s'emparer de son adversaire. Ce sera chose faite à Ragès après la poursuite du rebelle entouré de ses cavaliers, qui sera exécuté (col. II, 70—78). Ces trois épisodes illustrent l'âpreté, la dureté avec laquelle les Mèdes combattaient pour recouvrer leur indépendance.

Les deux premières décades du V^e siècle avant notre ère, connurent une série d'événements qui secouèrent l'Empire perse, sans toutefois l'ébranler. La grande révolte de l'Ionie mit à feu et à sang toutes les possessions occidentales, depuis le Bosphore jusqu'à Chypre; Milet ne tomba qu'en 494 et la suprématie perse au Nord de l'Égée, ne fut rétablie qu'en 492 seulement. Elle n'empêcha pas Darius d'entreprendre la guerre contre les Grecs, guerre qui se solda par Marathon en 490.

A peine quatre ans plus tard, c'est l'Égypte qui se soulève contre le Grand Roi. L'année 486 est celle de la mort de Darius et de l'accession au trône de Xerxès qui connaît des difficultés, probablement pas exemptes de sang versé, dans sa propre famille; il étouffe la révolte en Égypte et l'écrase dans le sang en Babylonie. Un certain Masista tente même de soulever la Bactriane (Hérodote IX, 113). Telle était la situation dans l'Empire gouverné par le successeur de Darius au moment où il préparait la revanche perse contre les Grecs.

Xerxès détache délibérément dans la seconde partie du paragraphe 4 de son inscription le pays où il détruisit les «repaires des *daivas*»; il distingue ainsi celui-ci de ceux évoqués dans le paragraphe précédent, ce qui invite, croyons-nous, d'admettre parmi eux l'Égypte et la Babylonie, les deux pays sur les révoltes desquels l'histoire avait conservé des preuves.

La répression évoquée dans cette seconde partie du paragraphe porte un caractère purement religieux; mais peut-on distinguer en Orient Ancien la politique de la religion?²⁸ Il faut attendre la création de l'empire cosmopolite d'Alexandre pour admettre dans tout le Proche-Orient le détachement de la religion de la politique.²⁹

²⁸ H. S. Nyberg, *op. cit.*, p. 366.

²⁹ J. Duchesne-Guillemin, *op. cit.*, p. 259.

La destruction des *daivadâna* ne peut se séparer de quelques événements politiques. L'exemple des *âyadana* serait parfait pour étayer cette hypothèse. Le point de départ de l'action de Xerxès rappelle étrangement par son aspect les événements qui s'étaient produits sous Darius, et Xerxès, détruisant les *daivadâna*, se présenterait comme un Gaumata qui détruisit les *âyadana*. Cette réaction violente du nouveau roi retrace son caractère, profondément différent de celui de son père, si tolérant envers les religions autres que la sienne. Nous croyons que seule une révolte aurait été susceptible de provoquer l'extermination des sanctuaires des *daivas*.

Xerxès, en proclamant cette destruction, ne dit pas avoir reconstruit d'autres lieux de culte, contrairement à ce qu'avait fait Darius qui avait rebâti les *âyadana* démolis par Gaumata. Et pourtant, il se glorifie dans ses inscriptions plus que les autres rois achéménides de son activité de bâtisseur. Il annonce que, après la disparition des *daivadâna*, il poursuivra l'adoration d'Ahuramazda, son grand dieu, par *'rtâcâ barzmani*. E. Herzfeld ne traduit pas ce passage;³⁰ R. G. Kent traduit par «There I worshipped Ahuramazda and Arta reverent(ly)»³¹; H. S. Nyberg: «dort verehrte ich Ahuramazdâh beim barzman und mit arta»;³² V. Struvé: *Tam ya Ahuramazdu počital i imenno čerez pravo* (t. e.) *čerez sviachtchenniy ogon* («là j'ai adoré Ahuramazda par la justice (vérité) (c'est-à-dire) par le feu sacré»);³³ M. Mayrhofer: «Wo früher die Götzen verehrt Worden waren, da verehrte ich Ahuramazda in der richtigen Weise».³⁴

Puisque rien de nouveau n'a été bâti par Xerxès pour célébrer le culte d'Ahuramazda son dieu, qu'il continue d'adorer dans ce même pays où il supprima les «repaires» des *daivas*, donc ces lieux devaient exister, et s'il est permis de se fier à cette considération, on doit admettre que dans ce pays en question existaient deux différents groupes de sanctuaires: ceux où on adorait et où on continuait à adorer Ahuramazda, et ceux réservés aux *daivas* que Xerxès fit disparaître puisque destinés à l'adoration des divinités bannies.

H. S. Nyberg admit que les Mèdes «ursprünglich dasselbe altarisches Pantheon gehabt haben, wie die Arier von Mitanni. Dieses Pantheon zeigt die Mischung von Ahura- und Daēva-Göttern, die einst alle arische Religion auszeichnete».³⁵ Serait-ce donc en Médie que les deux cultes se pratiquaient à la même époque?³⁶ Cette hypothèse est renforcée par le fait que c'est bien en

³⁰ *op. cit.*, pp. 34—35.

³¹ *op. cit.*, p. 151.

³² *op. cit.*, p. 365.

³³ *op. cit.*, p. 127.

³⁴ *op. cit.*, p. 161 et n. 10. — Voir aussi W. B. Henning, «Brâhman». *Transactions of the Philological Society*, 1945, pp. 108—118.

³⁵ *op. cit.*, p. 339.

³⁶ «Es kann sich auch um einen Unterschied zwischen medischem und rein persischem Kult handeln». *Ibidem*, p. 371.

Médie que nous connaissons ces deux différents groupes de sanctuaires : ceux où le culte se déroulait à ciel ouvert et ceux qui étaient bâtis en édifice.

Nous avons vu que Ker Porter avait signalé l'existence en Médie de terrasses aménagées pour recevoir un culte à ciel ouvert. K. Erdmann a reconnu que sur ces hauts-lieux se déroulaient des cérémonies.³⁷ Il s'agit de terrasses à podium dotées de réduits (*ateshgah*) où était conservé le feu sacré éternel, semblables à celles dans lesquelles je propose de reconnaître les *âyadana* réservés au culte d'Ahuramazda.

Nous connaissons depuis peu, et toujours en Médie, un autre type de sanctuaire, celui-là érigé en bâtiment. Le premier de ces temples vient d'être découvert par D. Stronach, au Sud de Hamadan, en plein pays des Mèdes, à Tépé Nûsh-i Jan.³⁸ Le fouilleur date ce monument entre la seconde moitié du VIII^e siècle et la première du VI^e siècle avant notre ère. Je ne m'arrête pas sur le plan très particulier de ce sanctuaire du feu, jamais encore attesté, sauf peut-être en ce qui concerne sa moitié Nord qui dessine une moitié d'un plan cruciforme — plan qui fut adopté par les architectes de l'époque sassanide, tant dans l'architecture religieuse (temples du feu de Takht-è Sulaiman)³⁹ que dans la profane (salle centrale du palais de Châpour I, à Bichâpour).⁴⁰

Ce qui prend une importance primordiale et inespérée, ce sont les conditions dans lesquelles ce très important monument fut mis au jour. Il était condamné dans des conditions exceptionnelles, avec un soin extrême qui avait demandé un long effort et qui coupait court à la moindre tentative de le récupérer pour y faire reprendre une activité quelconque. Ceci permit à l'autel du feu et aux niches très élaborées, vieux de près de deux millénaires et demi, de se conserver tels qu'ils étaient lors de la dernière cérémonie qui s'y était déroulée, du temps de Xerxès croyons-nous.

Je préfère reproduire ici textuellement la description faite par l'inventeur lui-même de ce monument.

«The active life of the building was cut short when it was still in sound repair. It was filled with shale chips (from the temple hill itself or from a neighbouring outcrop) up too height of about six metres. The shale was then covered with alternate layer of chips and mud before the whole was capped by several courses of mud-brick, some of which allowed to run over the original walls.

The sequence of the work was roughly as follows : first, stone and occasional mud bricks were carefully placed round the altar (Pl. VI, b) and the floor of Room 1 was covered. At the same time outside the temple further workers may have started to build the rounded mud-brick bastion that was to encompass the south side of the original

³⁷ *Das iranische Feuerheiligtum*, Leipzig 1941, p. 8.

³⁸ D. Stronach, «Excavations at Tepe Nûsh-i Jan», 1967. *Iran*, vol. VII (1969), pp. 1—20, et M. Roaf and D. Stronach, «Tepe Nûch-i Jan, 1970 : second interim report», *Iran*, vol. XI (1973), pp. 129—139.

³⁹ R. Naumann und D. Huff, «Takht-i Suleiman», *Zĕmaniyĕ Modjaleh Bastanchen-assay vĕ Honar Iran*, N^o 9 et 10, hiver 1351 (1972), fig. 8.

⁴⁰ R. Ghirshman, *Bichâpour II. Les mosaïques sassanides*, Paris 1956, plan II. Les deux plans sont représentés dans D. Huff, «Der Takht-Nishin in Firuzabad». *Archäologischer Anzeiger*, Heft 3, 1972, fig. 9 et 10.

structure (Fig. 1). The different rooms themselves were filled with the utmost care, leaving the elaborate blind windows undamaged.

When the Room 1 was already partially filled, the doorway to the ante-chamber was blocked by a narrow wall one brick thick (Fig. 7). The rest of the room was filled from above and perhaps through the high opening in the south wall of Room 1. Room 2a was packed with shale, leaving the ceiling intact except for a circular hole which was used as an escape hatch by those who had filled the room (Pls. IV and IVb). The ramp too was filled with stone brought in from the top of the ramp. When the rooms were almost full, layers of shale and mud were laid down and part of the south wall of Room 2 was demolished in order to help bring in additional stone at a high elevation. The bastion was finished and a mud-brick capping was added.⁴¹

Cette description minutieuse et détaillée présente un tableau clair d'une désacralisation définitive et très particulière du sanctuaire. Je ne connais qu'un seul exemple de condamnation de ce genre, celui d'une tombe (chrétienne?) de l'île de Kharg (inédite).

Le verbe *vi-kan-*, employé dans l'inscription de Xerxès pour traduire la destruction des *daivadâna*, est le même que celui par lequel Darius désigne, dans l'inscription de Bisutun, la démolition des *âyadana* par Gaumata,⁴² mais il semble que la destruction des sanctuaires vénérés ne devait pas prendre partout la même forme, puisque les podiums furent bel et bien démolis — comme le prouve celui de Bard-è Néchandeh — tandis que les temples de la Médie subirent une condamnation qui évita l'anéantissement complet ; ils ne subirent pas de *tabula rasa* que signifie le verbe *vi-kan-* (Herzfeld). Certes, on peut objecter qu'un seul exemple ne règle pas la question et que, dans les parties éloignées du pays on pouvait exécuter les ordres de condamnation des sanctuaires sans leur faire subir de violence.⁴³

La présence en Médie du début du V^e siècle avant notre ère de deux genres de sanctuaires : les terrasses vouées au culte d'Ahuramazda, et les temples bâtis dédiés au vieux panthéon iranien, révèle un aspect particulier des croyances de la population du pays. Il faut croire que les mages de la Médie, qui détenaient le droit exclusif des activités religieuses, avaient créé un système très compliqué de rapports entre Ahuramazda et celles des divinités que le peuple continuait à adorer de pair avec la divinité principale des mages.

L'inscription de Xerxès des *daivas* permet de supposer que la violente réaction du souverain sur le plan religieux était une réponse à une révolte de

⁴¹ D. Stronach, *Iran*, vol. XI (1973), p. 137.

⁴² E. Herzfeld, *op. cit.*, p. 225.

⁴³ Ce temple condamné n'était pas le seul à avoir été trouvé par le Dr. Stronach. Je le remercie vivement d'avoir bien voulu, le 29 octobre 1974, me faire part d'une nouvelle découverte qu'il venait de faire d'un autre temple semblable, où il avait constaté que toutes les ouvertures avaient été définitivement bloquées et le sanctuaire désacralisé et condamné.

Ce second exemple de l'élimination des édifices sacrés mèdes étaye davantage notre interprétation des ordres de Xerxès. Il imposa au peuple, proche parent des Mèdes, la conception austère du rituel religieux perse qui refusait de le laisser s'inscrire entre des murs pour le laisser se dérouler à ciel ouvert, en communion avec la grande divinité principale, Ahuramazda.

la Médie qui se souleva contre la Perse, dans le même esprit d'indépendance que les autres grands pays, l'Égypte et la Babylonie, qui constituaient l'Empire. Cette lutte illustre l'âpreté de la bataille déclanchée par Cyrus contre la Médie et dont les relents couvaient encore sous le troisième successeur du fondateur de l'État perse, puisque, pendant près d'un siècle après la disparition de celui-là, la Médie continuait à présenter un «point chaud» de la politique intérieure du royaume.

Le comportement de Xerxès, plus violent que celui de son père, l'entraîne vers une répression en Médie qui s'imposait à lui par la nécessité de porter un coup décisif et d'en finir avec l'esprit de retour. Les temples des dieux du vieux panthéon iranien, toujours en activité en Médie, constituaient un pôle d'attraction et autour desquels se cristallisaient ces sentiments. Ils devaient disparaître. Le pays devait supporter une réforme qui le rattacherait plus solidement à la Perse. C'est avec l'aide d'Ahuramazda que le roi réprima la révolte, c'est grâce à Ahuramazda, et en imposant son seul culte, qu'il obtiendra la fusion définitive des deux peuples, les Perses et les Mèdes, composant la base de l'Empire. Nous croyons que la réforme religieuse provoquée par la situation politique, devait assurer, dans l'avenir, la paix dans le pays.

Ainsi, si cette réforme a pu prendre de l'importance sur le terrain politique, elle ne fut pas moins profonde dans le domaine purement religieux. Elle semble avoir joué pour l'Iran occidental, la même importance dans l'affirmation de la divinité principale qu'était Ahuramazda, que la réforme de Zoroastre pour l'Iran oriental,⁴⁴ tandis que rien ne permet de voir dans celle-là des traces de réformes zoroastriennes.⁴⁵

Placée vers 485—481 avant notre ère, elle précède de quelques décades l'œuvre d'Hérodote dont un passage dit que les Perses ne considèrent pas comme équitable d'élever des temples et taxent ceux qui le font de folie et de stupidité. L'historien grec semble traduire véritablement dans ce passage, l'esprit qui régnait dans les couches favorables à la réforme religieuse de Xerxès en Iran.

Des deux lieux de culte de la religion iranienne, les *âyadana* ou terrasses avec podium et *ateshgah*, et les *daivadâna* ou temples-édifices, si différents par leur liturgie et si contraires par leurs réalisations matérielles, il ne subsiste, après le geste de Xerxès, que les terrasses avec les *ateshgah*, les seuls hauts-lieux à ciel ouvert, réservés et consacrés au culte d'Ahuramazda, et où les fidèles pouvaient lancer vers le ciel la preuve de leur ferveur.

Darius, tout adorateur d'Ahuramazda qu'il fût, n'ignorait pas l'existence en Médie des *daivadâna* et du culte qui s'y pratiquait ; sa tolérance, suivant l'exemple de Cyrus, était étendue aussi bien à la Médie qu'aux autres pays

⁴⁴ Ainsi V. Struvé, *op. cit.*, p. 128.

⁴⁵ Ainsi H. S. Nyberg, *op. cit.*, p. 366.

qui, pourtant, s'étaient soulevés contre lui. Xerxès rompt avec cette politique : après leur répression, l'Égypte et la Babylonie deviennent de simples satrapies. On ignore les mesures prises en Médie, mais l'exemple des destructions des *dairvadâna* semble révéler aussi un durcissement. Tout ceci ne devait pas favoriser le puissant édifice qu'était l'Empire, qui resta debout encore un siècle et demi. Mais son affaiblissement intérieur commença avec Xerxès, bien que ses œuvres et ses inscriptions présentent son règne comme un «âge d'or» de la vieille Perse.⁴⁶

La mise au jour par nous à Bard-è Néchandeh, d'un de ces lieux de vénération qu'était la terrasse avec le podium et l'*ateshgah*, permet de remonter de la réalité à la destinée. Sa mode, établie suivant un plan, stable dans ses formes et ses techniques, et fidèle aux traditions, confirme avec précision, que la terrasse avec son podium resta en activité malgré toutes les vicissitudes traversées par l'Iran au cours des siècles qui avaient connu l'occupation étrangère et le règne d'une dynastie originaire de l'Iran «extérieur». On peut en conclure que les voies dallées qui menaient vers elle restèrent foulées par les fidèles, sans solution de continuité jusqu'à la fin de son existence qui se place sous les Sassanides seulement, après plus d'un millénaire de sa vocation. Ces dallages, retrouvés intacts, le prouvent ; les monnaies mises au jour dans les temples qu'elle laissa s'élever près d'elle, le confirment ; sa réalité s'accorde avec le récit d'Hérodote et trouve sa sanction dans l'Avesta. Ce constant attachement envers une liturgie dont les débuts remontent aux premières installations des tribus perses dans le Sud-Ouest du Plateau Iranien, ne semble pas avoir été altéré ni par les innovations introduites par les Gréco-macédoniens, ni par les Parthes qui suivirent l'exemple de ceux-ci.

Les défenseurs de la vraie religion zoroastrienne, devenue l'Église de l'Etat sassanide, avaient-ils changé l'organisation du rituel de ce culte rénové ? Les «monuments du feu» de cette dernière époque de la vieille religion des Perses, ceux que nous connaissons⁴⁷ et qui sont «classiques» de l'Empire des Sassanides et qui comprennent un temple ou *ateshgah* pour la conservation du feu, et le *tchahar-taq* ou kiosque, ne sont que des aménagements dérivés directement et sans solution de continuité de ce qui les précède. Le *tchahar-taq* ouvert sur les quatre côtés, abritait sous sa coupole, qui évoque la voûte céleste, un autel avec le récipient du feu présenté aux fidèles au cours des cérémonies publiques qui, comme auparavant se passaient à ciel ouvert. Il dérive directement du podium, ce précurseur du «baldaquin à montrance».⁴⁸ Quant au temple : gardien de ce feu, il conserve les fonctions des *ateshgah*, ces anciennes et modestes chambres que nous avons pu identifier soit dans

⁴⁶ Ainsi M. Mayrhofer, «Xerxes König der Könige», *op. cit.*, p. 164.

⁴⁷ K. Schippmann, *Die iranischen Feuerheiligtümer*, Berlin 1971, *passim*.

⁴⁸ J. Duchesne-Guillemin, *op. cit.*, p. 87.

une chapelle à niche comme à Bard-è Néchandeh, soit dans un réduit discrètement dissimulé dans l'épaisseur du coffrage de la terrasse, à Masjid-i Solaiman. Les traditions restèrent maintenues sans changement dans leur partie organique.

L'*ateshgah* a connu, d'après nous, une période de grandeur qui devait refléter celle de l'Empire sous ses premiers souverains. Pour eux, la religion du peuple dominateur se devait de posséder des monuments élevés à la dignité de la religion, semblables à ceux que d'autres nations érigèrent pour la leur. C'est ainsi que Cyrus aurait fait bâtir en l'honneur du culte d'Ahuramazda, l'*ateshgah* de Pasargade, appelé *Zendân-i Suleiman*, et Darius celui de Naqsh-i Rostam, connu comme *Ka'ba-i Zardusht*, qui formait avec Takht-i Rostam, qui est probablement un podium (et non la tombe inachevée de Cambyse), un centre religieux de la nouvelle capitale de Persépolis.⁴⁹

Pour celui-ci, le déséquilibre entre cette belle masse de pierres taillées et appareillées avec un si grand soin, mesurant à la base 7,50 m de côté et s'élevant à une hauteur qui dépasse 14 mètres, et la petitesse de la seule chambre que cet impressionnant monument abrite, le déséquilibre frappe le visiteur. Cette disproportion explique l'antinomie entre le désir de présenter extérieurement un édifice qui frise le grandiose — comme d'ailleurs, tout à Pasargade et à Persépolis — et l'obligation qui s'imposait à lui d'être, non un temple dans le sens qu'on donne à ce terme, mais intérieurement un simple réceptacle. La seule et unique pièce, haut placée est à peine deux fois plus grande que celle de Masjid-i Solaiman, dont la destination était la même : conserver le feu sacré. On voit l'ardeur et l'enthousiasme de la foule des fidèles au moment où le prêtre apparaissait en haut de l'escalier monumental, tenant le vase avec le feu sacré.⁵⁰

Une question se pose encore : quel pouvait être le terrain sur lequel s'opposaient les cérémonies des deux cultes, autre que la terrasse chez les Perses et le temple bâti chez les Mèdes ?

L'autel du feu trouvé par D. Stronach dans le temple mède de Nûsh-i Jan, était installé dans les profondeurs d'un bâtiment qui comptait deux étages. La fouille n'est pas terminée mais on a l'impression que l'autel y restait éloigné de la lumière du jour — tout comme au moment où on le présentait dans une pièce de l'étage supérieur (?). C'est à l'opposé de ce qui se passait sur les terrasses à podium, où le feu était exposé en plein vent. Ne pourrait-on voir là l'un des fondements du différend ?

Paris.

⁴⁹ E. Schmidt, *Persepolis I*, pp. 24—25, n. 106 ; fig. 13 et 19, A. et B.

⁵⁰ Je ne crois pas que le passage de l'inscription de Châpour I, gravée sur les murs extérieurs de cet édifice, et où le roi dit que la *ka'ba* fut le lieu de sa «fondation des feux», change rien dans l'attribution que je donne à ce monument et ne s'oppose pas à l'interprétation que je propose. Cf. A. Maricq, *Classica et Orientalia*, 1965, p. 58.

DARIUS' EXPEDITION AGAINST THE SAKĀ
TIGRAXAUDĀ

Chronology and historical evaluation of Darius' expeditions against the Sakā tigraxaudā and the European Scythians respectively belong to the often discussed problems of the history of both the Old Persian Empire and Central Asia. As it is well-known from Greek literary sources, Darius I led a military expedition against the European Scythians after the taking of Babylon.¹ At the same time, however, the Vth column of the Bisutun inscription of Darius relates a campaign of the Great King against the Sakā tigraxaudā.² From the beginnings, it was the interrelation of these two accounts which mostly attracted the attention of philological and historical research. Opinions varied: studying these records one part of scholars supposed that we have to do with two different campaigns, one led by Darius against the European Scythians, and another directed against the Sakā tigraxaudā.³ Others regarded the two accounts as relating to the same event, an expedition against the European Scythians.⁴

The historical evaluation of the record of DB met great difficulties because of the fragmentary state of the Vth column. The restoration of the text and accordingly the dating of the expedition wavered between the third and the eighth years of Darius. It meant, therefore a new epoch in the study of the problem when G. G. Cameron published his new readings of the Vth column of DB.⁵ It became clear at once and for ever that the expedition against the Sakā tigraxaudā is to be dated in the 3rd year of Darius. Taking into consideration that on the basis of the Tabula Capitolina (TC) Darius' campaign against the European Scythians can be dated in 513 B. C., the separation of the two events, *i.e.* the campaign against the European Scythians and the one against the

¹ Cf. *e.g.* Herodotus, IV, 1, 83–144.

² DB V 21–30. R. G. KENT: *Old Persian. Grammar. Texts. Lexicon.*² New Haven 1953. 133 foll.

³ Cf. *e.g.* J. JUNGE: *Saka-Studien. Das ferne Nordosten im Weltbild der Antike.* Klio Beiheft XLI. NF Heft 28. Leipzig 1939. 67 foll. with further literature.

⁴ Cf. *e.g.* E. HERZFELD: *The Persian Empire.* Wiesbaden 1968. 290 foll.

⁵ G. G. CAMERON: *The Old Persian Text of the Bisutun Inscription.* JCS 5 (1951) 52 foll.

Sakā tigraxaudā, prevailed with a few exceptions in historical research. A special interest in the campaign against the Sakā tigraxaudā manifested itself among Soviet scholars (as e.g. A. A. Freiman, V. V. Struve, M. A. Dandamaev, I. V. Pyankov, I. M. Oranskiy) who related the account of DB to the Sakas of Central Asia unanimously.⁶

The discussion on the interpretation of the evidence and on the chronology of the expedition against the European Scythians revived recently. It was J. M. Balcer who re-examining the evidence tried to prove that both the account of DB and the Greek sources reflect one and the same event: Darius' campaign against the European Scythians.⁷ The results of Balcer were enthusiastically adopted by G. G. Cameron⁸ while other scholars continue to separate the two expeditions one from another from both chronological and geographical viewpoint.

Thus the present state of research requires a repeated re-examination of the evidence. The argumentation presented by Balcer is simple and logical. At first he examined the dates of TC and stated that they are not accurate. On this basis he thought «we must question the date of Darius' Scythian expedition.» Then he turned to the investigation of other Greek sources which are independent of TC and reveal in his opinion the real date for the Scythian expedition. He investigated the records of Herodotus, Ktesias and Polyaeus, and comparing them with the account of DB, he arrived at the following results: «The order of Darius' activities preserved at Bisitun — 1) accession and control, 2) construction of Bisitun, 3) the Scythian expedition — is essentially reported by the Greek historians in a similar arrangement. Herodotus registers 1) accession and control, 2) the Scythian expedition, 3) Darius' return to Asia Minor, 4) Otanes' siege of Kalchedon, and 5) the campaign in Libya. Ktesias' outline basically corresponds to Bisitun and Herodotus: 1) accession and control, 2) the construction of Darius' tomb rather than Bisitun, 3) the Scythian expedition, and 4) Darius' return to Asia Minor and the attack upon Kalchedon. This pattern is also retained by Polyaeus: 1) the Scythian campaign, 2) accession and control, 3) taxation of peoples, 4) Scythian activities, 5) Darius' siege of Kalchedon, and 6) Darius' Egyptian campaign. The date of Darius' accession and control is established at 522—521 B. C., the construction of Bisitun 520—518 B. C., the Scythian campaign, 520—519 B. C., and the Egyp-

⁶ A. A. FREYMAN: Племенный враг Дария — скиф Скунха. ИАН ССР ОЛЯ 7 (1948) 235 foll.; V. V. STRUVE: Поход Дария I на саков-массагетов ИАН ССР СИФ 3 (1946) 242 foll.; M. A. DANDAMAEV: Поход Дария против скифского племени Тиграхуда. КСИНА 61 (1963) 175 foll.; I. V. PYANKOV: Массагеты Геродота. ВДИ 1975/2 46 foll.; I. M. ORANSKIY: Древниранская филология и древнеиранское языкознание в СССР (1957—1970). ВДИ 1974/2 121 foll. on the expedition against the Sakā tigraxaudā.

⁷ J. M. BALCER: The Date of *Herodotus* IV. 1 Darius' Scythian Expedition. Harvard Studies in Classical Philology 76 (1970) 99—132.

⁸ G. G. CAMERON: Darius the Great and his Scythian (Saka) Campaign. Bisitun and Herodotus. Acta Iranica 4 (1975) 77 foll. Cf. in particular p. 79

tian campaign from autumn 519 to spring 518 B. C. Consequently, it appears that the four ancient sources (*Bisitun*, Herodotus, Ktesias, and Polyaeos) do preserve in parallel reports the events of Darius' reign from 522 to 518 B. C.)⁹

Identifying the Sakā tigraxaudā with the European Scythians, Balcer must face two difficulties: 1) he must presume the use of the name *Sakai* for the European Scythians in Polyaeos' record on the campaign of Darius against the Sakas, and 2) he must localize the Sakā tigraxaudā in Crimea by help of the following assumptions: a) referring to Cimmerian walls, territory etc. in Crimea, Herodotus substituted Cimmerian for Scythian-Saka (the term *Cimmerian* itself survives in Balcer's opinion in the name *Crimea*), b) the pointed cap was common to all the Scythians, c) the land referred to by the Persians as Sakā tigraxaudā included the area from the Crimea to the Caspian Sea. In final conclusion he summarized his results as follows: «Consequently, the literary evidence indicates that in 519 Darius campaigned in the Scythian Crimean area, where (according to the archaeological evidence) Scythians with pointed caps dwelt, and that Scythians dwelling in the marshes (probably Lake Maiotis) were noted within the Persian Empire by 517.

Be that reasoning ever so brilliant, it is based on a series of inaccurate interpretations and misunderstandings. Let us begin with TC. Column II of TC contains at present altogether 5 dates, 4 of which represent double-entries, *i. e.* synchronisms. Comparing the dates of TC with independent evidence, we arrive at the result that two of the synchronisms are correct, one relates to the murder of Hipparchos and Darius' expedition against the Scythians and therefore it is not taken into account here. In the case of the 4th synchronism the established date for Aesop's death agrees exactly with TC while the one for Peisistratos' first attempt at tyranny differs from it by 2 or 3 years (564/563 and 561/560) but neither of the two dates can be regarded as firmly established. In the two double-entries where the dates are lost, the synchronism is exact in one case while a difference of 1 or 2 years (594/593 and 592/591) can be observed in the other case. The date of Anacharsis' visit at Solon, however, is again uncertain here. Thus we can state that the dates and the synchronisms given by TC are in most cases reliable and the deviation from the generally adopted but by no means exactly established dates is no more than 1—2 or 3 years in single entries. That means that reckoning the mathematical probability we arrive at the following results: the date 513 B. C. for Darius' campaign against the European Scythians can be regarded as correct to 60% probability and as deviating from the real date at the most by 1—2 years, to 40% probability. Accordingly, we can date Darius' expedition against the European Scythians in all probability between 515—513 B. C. and to 514/513 B. C. in 60% probability.

⁹ J. M. BALCER: *op. cit.* Harvard Studies in Classical Philology 76 (1970) 116.

As regards the other classical sources, at first we must draw attention to a methodological error committed by Balcer. He asserts that DB, Herodotus,¹⁰ Ktesias,¹¹ and Polyaeus¹² did preserve in parallel reports the events of Darius' reign from 522 to 518 B. C. As a proof for this assertion the parallelism between the records of these four sources is used by him. But the main problem is exactly this whether Darius' expedition against the European Scythians can be identified with his campaign against the Sakā tigraxaudā. Accordingly, Balcer wants to prove the parallelism between the reports of DB and the Greek historians by assuming the identity of Darius' two expeditions on the one hand and the identity of these two campaign on the other hand. This is a simple vicious circle.

In reality, no direct parallelism between the account of DB and those of the Greek writers can be established. DB does not mention any Egyptian campaign while it is the single source which gives absolut dates for the first three years of Darius. Herodotus knows nothing of the revolts against Darius in his first year but he describes the rebellion of the Babylonians in detail. This event, however, as it appears in his narration, cannot be identified with either the revolt of Nidintu-Bēl or with the one of Araxa. Then follows Darius' expedition against the Scythians of Europe and returning from there the Great King stay a longer time in Sardis from where according to the explicit assertion of Herodotus, he returned to Susa. Herodotus does not give any absolut chronology for these events but the space of time assumed by him for them represents a much longer time (*e.g.* 20 months for the siege of Babylon) than it is given in the report of DB.

The account of Ktesias cannot be paralleled with Herodotus at all because it is only preserved in excerpts and its contents deviate from the Herodotean narration considerably. Nor do the fragments of Ktesias contain any indication for the absolut chronology or for an Egyptian campaign of Darius. Lastly, the stories of Polyaeus do not follow any chronological order: they represent independent narrations, the order of which is the following: Polyaeus VII. 11, 1. A detail from Darius' expedition against the European Scythians. 2. Preparation of the attempt against Gaumāta. 3. Darius establishes the system of taxation. 4. A detail from Darius' expedition against the European Scythians. 5. The siege of Kalchedon by Darius. 6. The war against the tripartited Sakas. 7. Darius' visit in Egypt. As separate stories are attached Darius' expedition against the three Saka kings in Polyaeus VII. 12 and the strategem of Zopyros in Polyaeus VII. 12.

As anyone can see, the stories of Polyaeus do not give either an absolute chronology or a relative chronological order. Accordingly, they do not support

¹⁰ Herodotus IV. 1, 83—144.

¹¹ Ktesias, FrGrHist 688 F 13.

¹² Polyaeus, VII. 11.

- 28 *ra-ba-a*-[— — — — — — —:] *a-na-ya* [: *a-ba-i-ya* : *ma--a-ma* : *a*]-*va-da-*
a : *a-na*-○-*i-ya-ma* : *ma-θa-*
- 29 *i-ša*-○-*t[a-ma]* : *a-ku-u-na-va-ma* : [*ya-θa-a* :] *ma-a-ma* : [*ka*]-*a-ma* : *a-ha* :
pa-○-*sa-a-va* : *da-*
- 30 *ha-ya-a*-[*u-ša* : *ma*]-*na-a* : [*a*]-*ba*-○-*va* ○○

This text was restored by R. G. Kent¹⁴ in the following way :

- 21 *āyaθiya* : *pa[sāva* : *had]ā* : *k[ārā* : *a]dam* : [*aš]iyavam* : *abiy* : *Sak*
22 *ām* : *pas[ā* : *Sa[kā* : *tyaiy* : *xaudā]m* : *tigrām* : *barati*
23 *y* : *i[maiy* : *Sakā* : *hacāma* : *ā]iša* [: *yad]iy* : *abiy* : *draya* : *a*
24 *vā[rasam* : *pa]raši[m* :] *a[vad]ā* : *ha[dā* : *kār]ā* : *visā* : *vīyatara*
25 *yam* [: *pasāva* : *adam* :] *Sak[ā* : *vasiy* :] *ajanam* : *anīyam* : *aga*
26 *rbāya[m* : *hauv* : *ba]sta* [: *anayata*]: *abiy* : *mām* : *ut*
27 *āš[im* : *avājanam* : *maθ]išta[šām* : *Sk]uxa* : *nāma* : *avam* : *aga*
28 *rbā[ya* : *utā* :] *anaya* [: *abiy* : *mām*]: *avadā* : *anīyam* : *maθ*
29 *išta[m]*: *akunavam* : *ya[θā* :] *mām* : [*k]āma* : *āha* : *pasāva* : *da*
30 *hyā[uš* : *ma]nā* [: *a]bava*

Translation of DB V 21—30 by Kent :

Afterwards with an army I went off to Scythia, after the Scythians who wear the pointed cap. These Scythians went from me. When I arrived at the sea, beyond it then with all my army I crossed. Afterwards, I smote the Scythians exceedingly; another (leader) I took captive; this one was led bound to me, and I slew him. The chief of them, by name Skunkha — him they seized and led to me. Then I made another their chief, as was my desire. After that, the province became mine.

This text — restored even in G. G. Cameron's last opinion expressed in 1975 «with considerable assurance»¹⁵ — was generally adopted and used up to now in Iranian studies. It was, however recognized by M. A. Dandamaev already more than a decade ago that the restoration of DB column V 21—30 by R. G. Kent contains some mistakes from linguistic, epigraphic, and objective view-point and as a whole it cannot be accepted. Thus Dandamaev presented in 1968 another restoration of the text, made with the collaboration of M. N. Bogolyubov.¹⁶

The text of DB V 22—27 restored by Dandamaev is the following :

¹⁴ R. G. KENT: Cameron's Old Persian Readings at Bisitun. Restorations and Notes. JCS 5 (1951) 56 and Old Persian. Grammar. Texts. Lexicon. 133 foll.

¹⁵ G. G. CAMERON: Acta Iranica 4 (1975) 78.

¹⁶ M. A. DANDAMAEV: op. cit. 176—177.

- 22 *ām : pas[ā]v[a : Sakā : tyaiy : xaudā]m : tigrām : barati*
 23 *y : i[maiyy : hamaranam : cartanaiy : ā]iša : [yad]iy : abiy : draya : a*
 24 *vā[rasam : pa]raš[i]m :] a[vadā : hadā : kār]ā : visā : viyatara*
 25 *yam [: adam : kāram :] sak[am : aniyam :] ajanam : aniyam : aga-*
 26 *rbāya[m : harv : ba]sta [: anayatā : a]biy : mām : ut*
 27 *āš[i]m : : maθ]išta[šām : sku]xa : nāma : avam : aga*

The main objections to be raised against the restoration by Kent are the followings :

1) He used phrases, word-order and meanings which contradict the linguistic usage of Old Persian reflected in the inscriptions. Thus *pasā* cannot be used in the sense 'after, in pursuit of', consequently the sentence *adam : [aš]iyavam : abiy : Sakām : pas[ā] : Sa[kā : ty]ai[y : xaudā]m : tigrām : baratiy* could only mean «I marched against the Saka land after (*i.e.* beyond) the Sakas who wear pointed cap». Similarly impossible is the restoration *i[maiyy : Sakā : hacāma : ā]iša* because the verbal form *āiš* is used in all occurrences in the sense 'he marched (against somebody)'. Nor can *[yad]iy* restored in the beginning of the following clause be correct for it is used in the sense 'when' only in subordinate clauses which follow the main clause. The verb *viyatarayam* is used not with *para* but with the simple accusative. In the sense of 'all army' it is not the phrase *kāra visa* which is attested but *kāra haruva* while *visa* never occurs in attributive use. Instead of the supposed word-order [*vasiy :] ajanam* the only attested one is *ajanam : vasiy* or *aja : vasiy*.

2) Kent arbitrarily changed the readings by Cameron. Thus in line 22 he changed Cameron's reading *pa-sa-[a]-v[a]* into *pa-sa-[a] : sa-[* and in line 24 Cameron's *]-ra-xa-[.] -a-[* into *pa]-ra-ša-i-[ma :]*. Nobody will deny, of course, the possibility of clerical errors in the OP inscriptions but from methodological view-point it is fully unjustified to emend a character if from among 20 letters only 3 are preserved and can furnish the only basis for the restoration of the text. A mistake in the reading on behalf of Cameron can by no means be presumed because his readings were very thoroughly established as I could state checking his readings in the case of § 70 of DB. Therefore, we have to retain both readings published by Cameron and discussed above.

3) Kent's restoration is open to objection sometimes even from material view-point. Thus, it would be difficult to motivate the restoration of lines 25—26 : *aniyam : aga 26 rbāya[m : harv : ba]sta [: anayatā] : abiy : mām* «another (leader) I took captive ; this one was led bound to me» because if it was Darius himself who took captive the Saka (leader) why was it still necessary to lead this one to him. In all other occurrences of this construction the situation is different : they (*i.e.* the army of Darius) took somebody prisoner and led him to the king. Similarly from material view-point it is difficult to adopt the

interpretation «another (leader) I took captive» of *aniyam agarbāyam* because there is no mention of a Saka leader in the context previously.

4) Kent did not take into consideration the number of the missing characters sufficiently. Thus he restored only 12 letters instead of 14 in line 22, only 12 1/2 instead of 15 in line 23, only 16 instead of 18 in line 25, and only 5 instead of 7—8 in line 28.

Comparing the text restored by Dandamaev by help of Bogolyubov with the one established by Kent, we can safely state that the former is far superior. Certain objections can still be raised, however, even against this restoration. In line 23 the restored text *i[maiy : hamaranam : cartaniy : ā]iša* is based on the parallel phrase ... *āiš ... patiš : mām : hamaranam : cartaniy*. But this phrase precedes the account of a battle in all occurrences immediately while here the situation is quite different. Darius did not yet reach at the sea, he is still far from the theatre of war and the battlefield. The record relates at first his arrival at the sea then his crossing and only after that it mentions the battle. Therefore, it seems better to use the other part of the phrase for the restoration and to complet the gap in the following way: *i[maiy : Sakā : patiš : mām : ā]iša* «these Sakas marched (or advanced) against me». Thus, this passage only indicates the beginning of the hostilities, perhaps a nomadic raid.

In lines 23—24 the same objections can be raised against the restored text as in the case of Kent's restoration. In line 25 Bogolyubov correctly recognized the impossibility of the restoration [*vasiy:*] *ajanam* on the one hand and he convincingly related the word *aniyam* to *kāram Sakam* on the other hand. The restoration of another *aniyam*] before *ajanam* contradicts, however, the construction of this phrase which is the following: (DB I 86 foll.) *kāram : maškauvā : avākanam : aniyam : ušabārim : akunavam : aniyahyā : asam : frānāyam* or (DB I 95) *kāram ... ajanam ... aniya ... āhyatā*. Therefore, in view of the parallel passage of column V of DB (11 *Ga[ubar]uva : Uvajiyā : [av]āja*) the correct restoration will be here the following: [*kāram : Sakam : av]ājanam*. By relating the word *aniyam* to [*kāram Sakam*] the restoration *avājanam* will be impossible in line 27 because it would be without parallel that the Persians would have massacred an army taken prisoner. This was correctly noticed by Dandamaev without giving another restoration.

On the basis of these mainly negative considerations I propose the following restoration of DB V 22—28 :

22 *a-ma : pa-sa-[a]-v[a : sa-ka-a : ta-ya-i-ya : xa-u-da-a-ma :] ta-i-ga-ra-a-ma : ba-ra-ta-i-*

23 *ya : i¹-[ma-i-ya : sa-ka-a : pa-ta-i-ša : ma-a-ma : a]-i-ša [: a-da-ka]-i-ya : a-ba-i-ya : ○ da-ra-ya : a-*

24 *va-a-[ra-sa-ma : ○ a]-ra-xa-[ša]-a [: na-a-ma : ra-u-ta : a-va : ha-da]-a : vi-i-sa-a : vi-○-i-ya-ta-ra-○-*

- 25 *ya-ma* [: *pa-sa-a-va* : *a-da-ma* : *ka-a-ra-ma* : *sa-ka-ma* : *a-va*]-*a-ja-na-ma* :
a-[na]-i-ya-ma : *a-ga-*
- 26 *ra-ba-a-ya* [: ○ *ha-u-va* : *ba-○*]-*sa-ta* [: *a-na-ya-ta-a* : *a*]-○*ba-i-ya* : *ma-*
○*a-ma* : *u-ta-○-*
- 27 *a* [: *ha-ya* : *sa-ka-i-ša-u-va-a* : *ma-θa*]-*i-ša-t*[*a* : *a-ha* : *sa-ku-u*]-*xa* : *na-a-○-*
ma : *a-va-ma* : *a-ga-*
- 28 *ra-ba-a-[ya* : *u-ta-a-ša-i-ma* :] *a-na-ya* [: *a-ba-i-ya* : *ma-a-ma* : *a*]-*va-da-a* :

Translation of Db V 21—29 :

Saith Darius the king : Afterwards I went with an army against the Saka land. Afterwards the Sakas who wear pointed cap, these Sakas marched against me. Then I arrived at the sea. A river by name Araxšā, I crossed it with all equipment. Afterwards I slew the Saka army, another (army) they took captive, this was led bound to me. And who was the chief among the Sakas, by name Skuxa, they seized him and led him to me. There I made another chief as was my desire.

I have to add to this text and interpretation only a few remarks. In line 24 before the verbal form *viyatarayam* the object of the crossing must have stood. But after *avā[rasam]* neither *avam* nor *avadā* can be restored. Thus, behind the mysterious]*ra-xa*[-]*a* obviously the name of the crossed water is hidden. If one restore [: *na-a-ma* : *ra-u-ta* : *a-va* : *ha-da*]-*a* on the basis of DZc 9 (*Pirāva* : *nāma* : *rauta* : *tya* ... then the restoration *a*]-*ra-xa*[-*ša*]-*a* offers itself. Line 27 is restored on the basis of DB II 23—24 (*hya* : *Mādaišuvā* : *mabišta* : *āha*).

On the basis of this text, Darius' expedition against the Sakā tigraxaudā could have run in the following way. This Saka tribe advanced against Persian territory and perhaps made some raids. Darius marched with his army against the Saka land and arrived at the «sea», which can be no other sea in this context than Lake Aral, at the mouth of the *Araxšā* river. The latter must be identified with Herodotus' *Araxes*,¹⁷ the *Oxus* of the Hellenistic Age. Crossing the river he very likely made a surprise attack against the Sakā tigraxaudā (it is remarkable that the relation does not speak of a regular battle, *hamaranam*) and slew them. Another Saka army or another part of it was taken prisoner. Afterwards the Persians succeeded to take captive also the Saka leader Skuxa, who was replaced by another Saka chief, obviously under the authority of the Great King. The course of the expedition remind us strongly of one of the strategem of Polyaeus relating Darius' expedition against the tripartited Sakas whose two parts were taken captive while one part of them was massacred. It may

¹⁷ Cf. on the *Araxes* I. V. ПЯНКОВ : op. cit. ВДИ 1975/2 66.

be, therefore that the same event is reflected here as in the record of DB column V lines 21—29.

I think, we are still far from a reliable text of DB and in particular of its column V but in any case there can be hardly any doubt that the record on Darius' expedition against the Sakā tigraxaudā belong to the historical sources on Ancient Central Asia.

Budapest.

THE MEDO-PERSIAN NAMES OF HERODOTUS IN THE LIGHT OF THE NEW EVIDENCE FROM PERSEPOLIS

Herodotus, on whom Cicero conferred the honorary title of a *pater historiae*, played a leading part, as is well known, already in the decipherment of the Old Persian cuneiform writing. So it is small wonder, that the Greek tradition on Ancient Iran generally and the nine books of Histories by Herodotus in particular took the limelight in the beginnings of Old Iranian onomastics. But when the first harvest was brought in through such pioneer works as Pott's article «Ueber altpersische Eigennamen»,¹ Bréal's thesis «De Persicis nominibus apud scriptores Graecos»,² remarks by Fick,³ Keiper,⁴ Nöldeke⁵ and through Ferdinand Justi's «Iranisches Namenbuch»,⁶ that not yet replaced *opus magnum* — after all that the interest in the (let us say) «Graeco-Iranian» names languished considerably. Iranian studies since the beginning of this century turned more towards the recently discovered sources in Middle Iranian languages and towards the other likewise by and by proceeding 'Nebenüberlieferung' of Old Iranian languages in Akkadian, Aramaic and Elamite texts.

The specific character of the transmission of the Old Iranian languages, directly attested only by a comparatively small number of texts, the Avesta-corporus and the cuneiform inscriptions of the Achaemenid kings, grants a central position in Old Iranian linguistics to onomastics: For these gaps of the tradition to be filled up puts a special significance on the 'Nebenüberlieferung', the indirect or collateral tradition of the Old Iranian languages among the neighbouring peoples, and mainly on the thousands of Iranian names in alloglot sources such as the Elamite, Aramaic, Akkadian, Greek, Egyptian, Lydian, Lycian, Indoarian texts etc. All this evidence of the collateral tradition

¹ A. F. POTT: «Ueber altpersische Eigennamen». ZDMG 13 (1859) 359—444.

² M. BRÉAL: De Persicis nominibus apud scriptores Graecos. Thesis. Lutetiae Parisiorum 1863.

³ A. FICK: Die griechischen Personennamen. Göttingen 1874, CXIII—CXXXIX «Das eranische Namensystem».

⁴ PH. KEIPER: «Die Perser des Aeschylus als Quelle für altpersische Altertumskunde betrachtet, nebst Erklärung der darin vorkommenden altpersischen Eigennamen», Acta Seminarii Philologici Erlangensis 1 (1878) 175—288; IDEM: «Les noms propres perso-avestiques». Muséon 4 (1884/85) 211—229, 338—358.

⁵ TH. NÖLDEKE: «Persische Studien». SbÖAW 116 (1888) 387—423.

⁶ F. JUSTI: Iranisches Namenbuch. Marburg 1895 (reprint Hildesheim 1963).

has to be collected carefully and completely and to be examined critically, and the final purpose must be at last, to reconstruct out of that the original Iranian form of the name in question. On examining and evaluating these materials one has not to leave out of account the specific problems of the tradition concerned: These refer usually to the writing systems, built up originally for other linguistic systems (e.g., Elamite and Akkadian cuneiform, Aramaic consonantal script, Egyptian hieroglyphics, Greek alphabetic script), but of course also the synchronic and diachronic, diatopic, dialect and idiolect data of the mediator-language have to be taken into due account. Besides all this one has at the same time to have in mind also the whole, i.e. the Iranian (the Old Persian and Avestan) sources themselves and the collateral tradition with all its branches in its entirety.

A preliminary study to such a general check-up of the oldest Graeco-Iranica from the period before Alexander the Great I have presented a short ten years before in my paper «Medisches und persisches Sprachgut bei Herodot»⁷. From that time I have not only postulated separate studies for each author and each textual stratum — at the first conference on the history of Central Asia in 1973 I had the privilege to read a paper on the Iranian names in the «Persika» of Ctesias⁸ —, but I have also proposed to divide the reference material into three groups, which proceed from the assured to the less proofed and the purely hypothetical evidence. The reason for this practice lies in its final scope, to reconstruct the underlying Iranian form of the name, this reconstruction being attached to an etymological judgment on the name. To gain a firm starting-point for that, one has to start from those names, the Old Persian form of which is attested on the inscriptions themselves. This first group of names allows to set up lists of graphemic-phonemic correspondences for the textual corpus concerned. In that paper I had further proposed to subsume under a second heading those names, beside which there is other evidence restricting in a way the sphere of imagination of the scholar engaged in its interpretation. Such evidence may be names attested only in the Avesta-corpus, homophones in appellative use like epithets, textual figures of the poetical language combining the same elements — in the light of the close interrelations between poetical language and name-giving since proto-Indo-European times⁹ —, but also proper names in a second or perhaps another branch of the collateral tradition of Old Iranian or those from a younger Iranian period

⁷ R. SCHMITT: «Medisches und persisches Sprachgut bei Herodot». ZDMG 117 (1967) 119–145.

⁸ R. SCHMITT: «Die Wiedergabe iranischer Namen bei Ktesias von Knidos im Vergleich zur sonstigen griechischen Überlieferung», to be published in the proceedings of that conference.

⁹ On these problems see especially R. SCHMITT: *Indogermanische Dichtersprache und Namengebung*. Innsbruck 1973.

such as the Middle Persian, Parthian, Sogdian texts etc. The remaining third group, not a small one, covers all those names, the etymological interpretation and Iranian reconstruction of which is hanging in a sort of vacuum. This is a lot of hapax legomena, of names with various readings or those to be evaluated only very prudently and at the utmost with reference to the findings in the first two groups. The particular road entered upon does not matter: So, e.g., Mayrhofer in his «Onomastica Persepolitana»¹⁰, discussing the copious Elamite materials, from beginning to end kept a bipartition outwards by undertaking first the graphemic-phonemic clearing up with the aid of the Achaemenid trilingual inscriptions and then judging the whole body of names by this standard. Nevertheless Mayrhofer introduced underhand a distinction like my groups II and III also by setting off typographically the interpretations seeming certain against the others. Not all users of his work saw through this practice, attributing to its author opinions never claimed.

During the last years since I wrote that article on the Median and Persian words and names in Herodotus, a vast quantity of new material for comparison has been thrown open to the public. Among this there are many texts of general historical and also of linguistic interest presenting scarcely anything to onomastic sciences: I think of the two larger newly found Old Persian inscriptions XPI from the vicinity of Persepolis, being virtually a doublet of Darius' lower grave-inscription DNb¹¹, and DSab on the Darius-statue from Susa.¹² Of onomastic importance are mainly two collections of texts unearthed in the thirties in the ancient capital of the Achaemenid kingdom by an American expedition under Ernst Herzfeld and Erich F. Schmidt and not published until a few years before: The one corpus are thousands of clay-tablets containing administrative texts from the reign of Darius¹³ in Elamite cuneiform writing and language and edited by Richard T. Hallock in 1969 in his voluminous «Persepolis Fortification Tablets».¹⁴ The other collection are 163 mostly very short Aramaic inscriptions on various objects such as mortars, pestles and plates published by Raymond A. Bowman in 1970 in his «Aramaic Ritual Texts from Persepolis»,¹⁵ whose basic theory on the ritual use of these objects in the Haoma ceremony has been generally dismissed, however. Those Elamite cuneiform tablets, more than 2.000 of which have now been edited by Hallock — and the publication of other but less well-preserved texts and fragments may

¹⁰ M. MAYRHOFFER: *Onomastica Persepolitana*. Das altiranische Namengut der Persepolis-Täfelchen. Wien 1973.

¹¹ See the edition in W. HINZ: *Altiranische Funde und Forschungen*. Berlin 1969, 45—51.

¹² See the *éditio princeps* of F. VALLAT: «La triple inscription cunéiforme de la statue de Darius I^{er} (DSab)». RA 68 (1974) 157—166.

¹³ The texts are dated in the years 13—28 of Darius I, that is, 509—494 B. C.

¹⁴ R. T. HALLOCK: *Persepolis Fortification Tablets*. Chicago, Ill. 1969.

¹⁵ R. A. BOWMAN: *Aramaic Ritual Texts from Persepolis*. Chicago, Ill. 1970.

be hoped for —, include roughly 1.900 personal names. This treasure of texts is thus the greatest hoard of personal names that has ever been recovered from pre-Islamic Iran. The importance of this body of names for Old Iranian onomastics is thus obvious, but also the Aramaic corpus, although much smaller, must not be neglected, all the more since there is also hope for other texts, namely a number of Aramaic written clay-tablets. So one is faced with the question what light this new evidence from Persepolis throws on the Medo-Persian names of Herodotus and their treatment in that previous article of mine.

It is this question to which I will now turn: It goes without saying that chiefly the names of the second and third group are concerned. We have to do with one of the first group, where the Old Persian form is known, only in such an exceptional case as the name of Achaemenes' son *Τείσπης/Τίσπης* alias *Čišpiš/Čaišpiš* presenting special problems of transmission. To solve these problems Hinz¹⁶ drew upon very doubtful evidence from the Persepolis material as support for a reading *Čaišpiš* with a diphthong in the first syllable: the form *Še-iš-be-iš* on a seal of Cyrus I, impressed on some clay-tablets,¹⁷ and the by-name *Za-iš-pi-iš-ši-ya* PF 1801,5, which he reads contrary to the rules of the so-called 'broken writing' as **Čaišpišiya-* «belonging to Teispes». But even if this interpretation is admitted, nothing is settled for the name Teispes itself, since the derivational suffix *-ya-* appears combined both with and without *vṛddhi*, so that the name underlying could have been *Čišpiš* as well as *Čaišpiš*. And *Še-iš-be-iš*, whose first sign Hallock called «quite clear» without identifying it,¹⁸ is not conclusive, too, all the more since this seal attributed to Cyrus I is on another chronological level, for which the later common use of signs must not yet have been valid. In the text of Herodotus at any rate — and his attestation 7, 11, 2 in the somewhat 'too long' tree of the Achaemenid family is the only one — *Τίσπης* of the Roman manuscript-class is the *lectio difficilior*,¹⁹ and nothing else that can be safely assumed is contrary to this evidence.

A number of names, which have been identified except in the Greek of Herodotus in some others of the above-mentioned sources even in this former article, has come to light now in the Persepolis texts, too. But through them only the number of testimonies and consequently the strength of the basis have been increased, the data themselves, however, scarcely have been altered. This holds good, e.g., for *Ῥατάβανος*/**Rtabānuš* «having the splendour of *Ῥta*»,

¹⁶ W. HINZ: «Achämenidische Hofverwaltung». ZA 61 (1971) 300; IDEM: Neue Wege im Altpersischen. Wiesbaden 1973. 25; IDEM: Altiranisches Sprachgut der Nebenüberlieferungen. Wiesbaden 1975, 70. This view has been criticized by R. SCHMITT: «Neue Wege zum Altpersischen». GGA 226 (1974) 110.

¹⁷ Seal No. 93; cfr. HALLOCK: l. c., 79.

¹⁸ HALLOCK *apud* HINZ: l. c., ZA 61 (1971) 300.

¹⁹ Cfr. already my paper from 1967 (l. c., note 7), p. 122 n. 23.

this being one of the test cases for the manifoldness of the collateral tradition,²⁰ which is equal to Elamite *Irdabanuš*;²¹ likewise for *Ῥαταβάτης*/**Rtapāta* «protected by Rta» equal to Elamite *Irdabada*,²² for *Ῥαταφέρνης* with the constant reading *Ῥαταφέρνης*/**Rtafarnā* «having the glory of Rta» equal to Elamite *Irdaparna*|-*pirna*²³ and Aramaic RTPRN in Bowman No. 46, line 3 according to the proposal of Bogoljubov,²⁴ for *Ῥαταχάτης*/**Rtaxaya* (a two-stem hypocoristic form) equal to Elamite *Irdakaya*,²⁵ for *Δηϊόκης*, the name of a Median king and a hypocoristic form **Dahyuka*, as is shown by the Greek and Akkadian form as well as by the majority of the eight different Elamite spellings; I have discussed this name in detail in 1973.²⁶ In like manner the attestation has extended for *Μεγαβάτης*/**Bagapāta* «protected by (the) god(s)» through Elamite *Bakabada*²⁷ and the often-named treasurer BGPT of the Aramaic texts,²⁸ for the South-West Iranian form *Μεγαδόστης*/**Bagadušta* «beloved by (the) god(s)» through Elamite *Bakadušta*,²⁹ for *Μεγάπανος*/**Bagapāna* «having protection by (the) god(s)» through Elamite *Bakabana*,³⁰ for *Μιτροβάτης*/**Mīdrapāta* «protected by Miθra» through both Elamite *Mitrabada*³¹ and Aramaic MTRPT, for *Υμαίης*/**Humāya* «having good skill» through Elamite *Umayā*,³² for the badly transmitted *Φαρανδάτης*/**Φερενδάτης*, which has been

²⁰ This name is attested in Akkadian, Elamite, Aramaic, Palmyrene, Lydian, Greek, Latin as well as in Middle Persian and Parthian and, borrowed from there, in Armenian and Georgian: cfr., in addition to MAYRHOFER: l. c., 163 No. 8.576 and the bibliography quoted there, M. DANDAMAJEV, review of Mayrhofer, GGA 227 (1975) 231; J. K. STARK: Personal Names in Palmyrene Inscriptions. Oxford 1971. 7.73; H. HÜBSCHMANN: Armenische Grammatik. I: Armenische Etymologie. Hildesheim/New York 1972, 30 No. 33; M. ANDRONIK'ASVILI: Nark'vevebi iranul-kartuli enobrivi urtiertobidan (Studies in Iranian-Georgian Linguistic Contacts). I. Tbilisi 1966, 548.

²¹ Normally and as far as no misunderstandings result from this, I give the names in the condensed transcription of HALLOCK.

²² Cfr. MAYRHOFER: l. c., 163 No. 8.572; HINZ: l. c., Sprachgut, 214.

²³ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 164 f. No. 8.592.

²⁴ Cfr. M. N. BOGOLJUBOV: «Aramejskie nadpisi na ritual'nych predmetach iz Persepolja». IzvAN 32 (1973) 177; HINZ: l. c., Sprachgut, 210.

²⁵ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 163 No. 8.581; HINZ: l. c., Sprachgut, 211.

²⁶ R. SCHMITT: «Deiokes». AÖAW 110 (1973) 137–147; cfr., in part set out differently and in part obviously misrepresented, HINZ: l. c., Sprachgut, 79, where the material is split up into the two catchwords **Dahyauka*- and **Dahyuka*-.

²⁷ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 134 No. 8.185; HINZ: l. c., Sprachgut, 58; DANDAMAJEV: l. c., 229 f. with additional Akkadian material. Wrong is the identification of the Herodotian *Μεγαβάτης*, a nephew of Darius (5,32^{bis}; 33,1.2.3^{bis}; 35,1; 7,97 [the same?]), with the *Bakabaduš* of the Persepolis tablets by R. T. HALLOCK: The Evidence of the Persepolis Tablets (pre-print of The Cambridge History of Iran. II). Cambridge 1971. 13; a misinterpretation of the name is to be found in V. I. ABAEV: «Iz iranskoj onomastiki». Istorija Iranskogo Gosudarstva i Kul'tury. K 2500-letiju Iranskogo Gosudarstva. Moskva 1971. 270 (as **Bagapatiš*).

²⁸ Cfr. BOWMAN: l. c., 89 and the index p. 193.

²⁹ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 135 f. No. 8.196; HINZ, l. c., Sprachgut, 55.

³⁰ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 135 No. 8.188; HINZ, l. c., Sprachgut, 57.

³¹ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 207 No. 8.1168; HINZ: l. c., Sprachgut, 167; for all the Old Iranian **Miθra*-names cfr. my detailed paper on «Die theophoren Eigennamen mit altiranisch **Miθra*-», read at the Second International Congress of Mithraic Studies (Tehran, September 1975). [Addition: See now Acta Iranica 17 (1978) 395–455].

³² Cfr. MAYRHOFER: l. c., 245 No. 8.1723; HINZ: l. c., Sprachgut, 125.

interpreted as **Farna(h)dāta* «given (or: created) by the glory» for a long time,³³ through Elamite *Parnadadda*.³⁴ For the (original) Greek form *Φαρανδάτης* to be made clear, a piece of evidence in the Persepolis treasury tablets³⁵ may give a hint: There is once attested (PT 62,5 f.) the variant form *Par-in-da-ad-da*, which easily is to be understood as an 'allegro form' **Farnādāta* (like **Bagdāta*, **Bagdušta* etc.),³⁶ whose three-consonant-group may have been split up into *Φαρανδάτης* in the mouth of a Greek-speaking.

For other names, formerly interpreted only by conjecture, further evidence has come to our hands, which allows now partly to confirm and partly to change those previous guess-work: *Ἀρταῖος* matches Elamite *Irdaya*³⁷ and is in all probability a hypocoristic form **Rtaya*: *Βαγαῖος* may be explained in the same way as **Bagaya* and is the counterpart to Elamite *Bakeya*,³⁸ *Σατάσπης*, interpreted as **Satāspa* «having a hundred horses», has its parallel in Elamite *Šadašba*,³⁹ and *Φαγνάκης*, certainly a hypocoristic form **Farnaka*, is attested frequently (and presumably for the same person) on the Elamite tablets in the form *Parnaka*⁴⁰ and on Aramaic written seals as PRNK, but further on in Akkadian, Hebrew, Palmyrene and Armenian sources, too.

In other cases Graeco-Elamite correspondences can be observed, without a reliable interpretation of the names being possible by this time: So the Herodotian name *Δαυρίσης* of a son-in-law of Darius' seems to be identical with Elamite *Da-a-ú-ri-sa/ša*, whose first member certainly is **dahyu-* «land», on which otherwise nothing can be taken for granted;⁴¹ *Μασράμης* fits well with Elamite *Maškama*⁴² and may be understood as **Maškāma* «desiring violently»; *Πατωάμης* goes with Elamite *Battirampa* on an unpublished Fortification tablet⁴³ and likewise *Φαρονύχης* (7,88,1^{bis}.2) goes with Elamite *Parnukka* (PF 2012,13), both reflecting, I think, a hypocoristic form **Farnuka*.⁴⁴

³³ KEIPER: l. c., *Muséon* 4 (1884/85) 341; afterwards JUSTI: l. c., 91; SCHMITT: l. c. (note 7), 130 with note 90 (on the manuscript tradition) etc.

³⁴ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 214 No. 8.1281; HINZ: l. c., *Sprachgut*, 94.

³⁵ These so-called 'treasury tablets', edited by G. G. CAMERON: *Persepolis Treasury Tablets*. Chicago, Ill. 1948, date from the years 492—458 B. C.

³⁶ On such 'allegro forms' cfr. MAYRHOFER: l. c., 281 No. 11.1.5.1 and IDEM, «Zur [sic] altiranischen Namen aus Persopolis [sic]». *Actes du XI^e Congrès International des Sciences Onomastiques*. II. Sofia 1975. 44.

³⁷ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 166 No. 8.610; HINZ: l. c., *Sprachgut*, 217. In addition, Babylonian *Ar-ta-a* (BE IX 50) belongs here also, I think.

³⁸ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 138 No. 8.227; HINZ: l. c., *Sprachgut*, 61.

³⁹ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 229 No. 8.1472; HINZ: l. c., *Sprachgut*, 223.

⁴⁰ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 214 No. 8.1282; HINZ: l. c., *Sprachgut*, 94 f.

⁴¹ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 150 No. 8.380; HINZ: l. c., *Sprachgut*, 80.

⁴² Cfr. MAYRHOFER: l. c., 194 No. 8.1017; HINZ: l. c., *Sprachgut*, 162.

⁴³ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 143 No. 8.289; HINZ: l. c., *Sprachgut*, 188.

⁴⁴ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 214 No. 8.1286 and R. SCHMITT: *ibidem*, 298 No. 11.1.8.8. 5; to this I may add: *Φαρονύχης* and the already Aeschylean *Φαρονύχος* (Persae 313,967), assimilated to the numerous Greek compounds in *-ούχος* «having, holding sth.», would stand for the expected **Φαγνάκης* as *Ἀγρόνας* in Ctesias and *Ἀγρούχης* in Xenophon stand side by side. — HINZ: l. c., *Sprachgut*, 95 reads **-auka-* for **-uka-* as he does in most similar cases.

But there are also cases, where the evidence from Persepolis is in itself problematical or where it poses new problems, if connected with the Greek one: Ἄρμαυλίδης for instance, the name of a cavalry-commander under Xerxes and a son of Datis' (7,88,1), is shown in a new light by the discovery of Elamite *Harbamišša* in Persepolis and of Babylonian *Ar-ba-Mit-ri* in Babylon. Whether or not we have here an original form **Arbamišra* and **-miša* respectively and what may have been the primary meaning of this compound, I for one am unable to say.⁴⁵ The always assumed assimilation to Greek ἄρμα «chariot» by popular etymology may have been facilitated in that the original **arba-* has been brought up to the indigenous names containing the name of the lunar god *Arma* in Asia Minor. In this instance only the aspiration would go to the debit of Greek. The name Ἄρπαγος of Cyrus' Median general and of a Persian commander under Darius⁴⁶ has been appreciated as an assimilation to Greek ἀρπαγή «robbery» long ago — may one remind of that it was that general of Cyrus' Ἄρπαγος, who had subdued the Greek cities of Asia Minor? — and identified with Ctesias' form Ἄρβάκης; To the hypocoristic form supposed in it, **Arbaka* from **arba-* «small, young», perhaps belongs the women's name *Harbakka*⁴⁷ found in the Persepolis tablets. Another son-in-law of Darius', Ἀρτόχμης (7,73), bears a name defying any interpretation until now: the form *Irdatakma*,⁴⁸ attested in Persepolis, conveyed to Mayrhofer the idea that the Greek form could be understood as a haplological simplification from **Ἄρτοτόχμης*, perhaps **Rtataxma* «brave through Rta», but this has no support in the assured graphemic-phonemic correspondences. Likewise there is a fortuitous resemblance between Πρηξάσπης and Elamite *Parrakašpi* on a seal legend.⁴⁹ On the one hand the assimilation to the numerous Greek words and names with initial πρᾶξ(ι)-, Ionian πρηξ(ι)- has obscured the Iranian original form, on the other hand the reading of the Elamite form is not reliable in the three middle signs. Besides, this form in *-ašpi* (suppose the reading being correct) is the only one opposite to a great number of forms in *-ašba*.⁵⁰ So the etymology of

⁴⁵ For references and details see, besides of MAYRHOFER: l. c., 154 No. 8.449 and HINZ: l. c., Sprachgut, 35, my forthcoming paper cited above (note 31). [Addition: See Acta Iranica 17 (1978) 403; 420; 421, 13; 424; 425, 40, 41].

⁴⁶ The nominative form Ἄρπάγης in my paper from 1967 (l. c., note 7), p. 133 was a regrettable misquotation.

⁴⁷ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 154 No. 8.448; HINZ: l. c., Sprachgut, 35; to the Babylonian examples add *A-ra-bak* BE IX 49, too; everywhere is missing a reference to the Lycian form *arppaku* TL 44a, lf. 30; TL 44c, 57 f.; TL 77,2b; cfr. R. ZWANZIGER: Studien zur Nebenüberlieferung iranischer Personennamen in den griechischen Inschriften Kleinasiens, thesis Wien 1973, 83; A. SH. SHAHBAZI: The Irano-Lycian Monuments. Persepolis 1975, 43 f. The Nippur name *Ar-bu-uk-ku* (PBS II: 1,160,5), adduced by DANDAMAJEV: l. c., 231, reflects rather, I think, a hypocoristic form **Arbaka* (cfr. HINZ: l. c., Sprachgut, 35 s. v. **arbauka-*).

⁴⁸ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 166 No. 8.606; HINZ: l. c., Sprachgut, 215 f.

⁴⁹ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 215 No. 8.1288; HINZ: l. c., Sprachgut, 193 s. v. **prkšās-pa-*.

⁵⁰ See the reverse index in MAYRHOFER: l. c., 259!

the name *Πρηξάσπης* remains obscure. To *Σισυμάκης*, the name of a Persian commander (5,121), it is tempting to relate Elamite *Ziššamakka*.⁵¹ But this name, attested only in PF 1493,6 f., is held by Hallock⁵² as a «hypocoristic form of Ziššawiš», i.e. *Zi-iš-ša-ú-iš* etc. = **Čičāva(h)uš* «good as to his descent», and may in these conditions only be understood as a two-stem hypocoristic form **Čiča-v-aka-*. Regarded in this light, *Σισυμάκης* was a will-o'-the-wisp.

After having discussed all those cases, where the Elamite evidence throws more light on the Herodotian one without imparting decisive new information, now at last those materials shall be mentioned, which could and can give important hints and a new direction to the investigations. Here belong e.g. the name *Ἀρτύφιος* of the Gandarian general in Xerxes' army (7,66,2 ; 67,1) and *Ἀρτύβιος* of a commander under Darius,⁵³ this being a form looking as if it has been altered by popular etymology. The Old Persian original form **Rdifya* «eagle» can be put in this form (and not as **Rdufya*⁵⁴) only for the reason that the Elamite collateral tradition gives us the decisive hint: *Ir-tup-pi-ya*⁵⁵ has been written with the sign *tup*, which had the phonemic value /tip/ in the New Elamite period. As has been shown in a detailed study,⁵⁶ this writing is the only evidence that allows us to establish unambiguously the vowel of the second syllable of the name in question. The recasted *Ἀρτύβιος*, seemingly assimilated to Greek *βίος* «life», may have a real phonetic background, for it is to *Ἀρτύφιος* as the many Graeco-Iranian names in *-φέρης* are to Ctesias' isolated *Μεγαβέρης*.⁵⁷ This assumption, that the difference between the two forms renders the difference between voiceless and voiced fricative or between voiceless fricative and semi-vowel [ʋ], could well be reconciled with other Greek evidence rendering Iranian /v/ through β.⁵⁸

Quite conclusive was the aid of the Elamite evidence for the definitive explanation of *Ἀρτυστόμη*, the name of one of Cyrus' daughters and Darius' consorts.⁵⁹ The interpretation of the name as **Rdvafštāni* «having lifted breasts», once proposed by Émile Benveniste, has been abandoned generally, when

⁵¹ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 256 No. 8.1874 ; HINZ: l. c., Sprachgut, 72.

⁵² Cfr. HALLOCK: l. c. (note 14), 775.

⁵³ Attested in Herodotus 5,108,1 ; 110 ; 111,1.2^{bis} ; 112,2^{bis} ; 113,1.

⁵⁴ This form is still to be found in SCHMITT: l. c. (note 7), 129.

⁵⁵ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 170 No. 8.659 ; HINZ: l. c., Sprachgut, 205.

⁵⁶ R. SCHMITT: «Der 'Adler' im Alten Iran». Sprache 16 (1970) 63—77. Besides, this name is attested also in the non-Persian (presumably Median) form **Rzifya* in Asianic inscriptions as Aramaic *ʾRZPY*, Greek *Ἀρζύβιος*: cfr. M. N. BOGOLJUBOV: «Iranskie imena sobstvennye v aramejskich nadpisjach iz Kilikii i Likii». UZLU 374 (1974) 16 f. ; SHAHBAZI: l. c., 116 ff. ; differently E. LIPINSKI: Studies in Aramaic Inscriptions and Onomastics. I. Leuven 1975. 152 and 162—171.

⁵⁷ See my forthcoming paper cited above (note 8).

⁵⁸ Cfr. already R. SCHMITT: «Nachlese zur achaimenidischen Anthroponomastik». BNF N. F. 6 (1971) 9 n. 73.

⁵⁹ This trait belonging more to the private sphere should not be neglected in discussing on Darius as Cyrus' heir.

one got a sight of the men's and women's name *Irtāšduna* in the Elamite tradition.⁶⁰ This name has been explained simultaneously and independently as **Rtastūnā* «pillar of Rta» by Gershevitch, Mayrhofer and myself.

The name of the Thracian commander in Xerxes' army is not uniformly transmitted in Herodotus 7,75,2: *Βασ(σ)άκης* of the Roman branch is opposite to *Βαγασ(σ)άκης* of the Florentine. But contrary to *Βασσάκης*, preferred in the editions of Herodotus' work — neither variant is attested anywhere else —, *Βαγασ(σ)άκης* finds an analogue in Elamite *Bakašakka*.⁶¹ It has been proposed to see in it an Iranian **Bagasaka* «remembering Baga». Of course, it would be quite well to know, upon which principles the Iranian names with first member **baga-* «god» have been rendered in Greek by *Βαγα-* and *Μεγα-* respectively: Dolores Hegyi⁶² is of the opinion, that — within the limits of Herodotus — *Βαγα-*, appearing only in *Βαγαῖος*, like some other divergent renderings of Iranian names has a special connexion with Sardis and has been taken over by Herodotus from a specific source in that form. This is not in accord with the reference material, however. It is more obvious, I think, to see the difference in the form: on the one hand one has the hypocoristic form *Βαγαῖος*, on the other hand there are all the compounds with *Μεγα-*. Now, *Βαγασ(σ)άκης* would be contrary to both these opinions. But Herodotus himself certainly did not see any discrepancy in this, the philological-linguistic studies being still in its early stages in his lifetime. For him the one was as good Iranian as the other: Remember only the famous passage 1,139, where he says, that all the Iranian names are ending in -s, where he therefore derived his Iranian learning from the Greek forms!

One of these names with *Μεγα-* has been exposed to a cross-fire of the critics, *Μεγάσιδος*,⁶³ the name of the father of *Δῶτος* (7,72,2), who was the commander of the Paphlagonians and Matieni in Xerxes' army. Unlike the Iranian scholars, who saw in that name an Iranian **Bagāšidra* «having divine descent» for more than a hundred years — this is not in line with the normal correspondences, it is true —, Anton Scherer⁶⁴ considered this name, which he divides in *Μεγάσιδος*, to be a vernacular Paphlagonian one. This opinion seems to me to be nothing more than an etymological play, for he is not able to present exact correspondences, but only remote analogies for the (arbitrarily

⁶⁰ Cfr. MAYRHOFFER: l. c., 169 No. 8.651 (with detailed references); HINZ: l. c., Sprachgut, 215. Already KEIFER: l. c., Muséon 4 (1884/85) 345 n. 2 had come near to this interpretation.

⁶¹ Cfr. M. MAYRHOFFER: Aus der Namenwelt Alt-Irans. Innsbruck 1971. 14; IDEM: l. c., (note 10) 137 No. 8.214; HINZ: l. c., Sprachgut, 58.

⁶² D. HEGYI: «Historical Authenticity of Herodotus in the Persian 'Logoi'», AAH 21 (1973) 85 f.

⁶³ So the form is correct — contrary to SCHMITT: l. c. (note 7), 134 with n. 117.

⁶⁴ A. SCHERER: «Paphlagonische Namenstudien». Studien zur Sprachwissenschaft und Kulturkunde. Gedenkschrift für Wilhelm Brandenstein. Innsbruck 1968. 379 f.

divided) components⁶⁵ of the name, which he also can not explain as a whole. In this state of affairs new evidence is needed, and this has been furnished by the Aramaic inscription on the pestle Bowman⁶⁶ No. 117, where we read in line 3 the name BGŠTR = **Bagašidra*. By the way, the son of that *Μεγασίδρος*, *Δῶτος* himself, may also bear an Iranian name: Previously I thought, that the name has been Grecized, but I must admit, that the basis for this assumption is not very broad; on the other hand Scherer⁶⁷ considered it to be possibly Pisidian, but on a small basis of comparison, too. For at least the same good reasons one can explain this name *Δῶτος* as an Iranian **Dūta* «messenger», all the more since such a name has come to light in the Elamite texts from Persepolis in the form *Dudda*.⁶⁸

Not irrelevant is the Elamite evidence for a judgment on the name Ὑστάνης, too. That is the name of the father of *Βάδρης*, the Maeonian commander in 7,77. Ὑστάνης may be read as **Vištāna* on the line of Ὑδάδρης/*Vidṛna* and Ὑστάσσης/*Vištāspa* or as **Huštāna* on the line of Ὑμαίης/**Humāya* (cfr. above). Whereas one has till now always decided in favour of **Huštāna* «having a good location»,⁶⁹ now the Elamite seems to offer even a twofold parallel in *Uštana*⁷⁰ and *Mišdana*,⁷¹ the latter one being understood as a variant spelling of the former by Hallock in an unjustifiable manner.⁷² The Aramaic and Akkadian evidence as well as the other Greek forms allow no decision, since they support both items or are even ambiguous themselves. But it may be, that Herodotus himself shows us a way out of this difficulty: Ὑστάνης is found in that famous list 7,61—99, which gives a survey on the tribal contingents composing the army of Xerxes and their commanders, just as Ὑδάδρης and Ὑστάσσης. So is called a son of Darius and Atossa, the commander of the Bactrians and Sakas (7,64,2), and Ὑδάδρης is the name of the father of Sisamnes, the commander of the Arii (7,66,1) as well as that of the chief of the Persian ten thousands (7,83,1) and that of this last one's father (ibidem). The only two counter-instances Ἰνταφρένης/*Vindafarnā* with *i-*, not *ó-* for /vi-/ and Ὑμαίης/**Humāya* with *ó-* for /u-/ are alien to this list, however. They appear only in the third and fifth book respectively. This evidence seems to lead to the conclusion, that

⁶⁵ SCHERER: l. c., 379 f. likewise divides the name *Μεγασίστας*, attested in Lycia and to be analysed in my opinion as **Baga-zušta* (cfr. my article cited in note 58, p. 25 ff.), in *Μεγασ-ιστας*!

⁶⁶ Cfr. BOWMAN: l. c., 166 and finally HINZ: l. c., Sprachgut, 54.

⁶⁷ Cfr. SCHERER: l. c., 379 f.

⁶⁸ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 150 No. 8.387; HINZ: l. c., Sprachgut, 90. — As to the Greek rendering with *ω* for /ū/, compare the vowel in the penultimate of the name Ἀρτωτῶνη (cfr. above) reflecting Iranian **R̥tastūnā*!

⁶⁹ Cfr. only my paper cited in note 7, p. 130.

⁷⁰ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 250 No. 8.1780; HINZ: l. c., Sprachgut, 128.

⁷¹ Cfr. MAYRHOFER: l. c., ibidem; HINZ: l. c., Sprachgut, 267.

⁷² Attested is this name only in PF 256, 8 f. *Mi-iš-tan-na* and PF 1544, 2 f. *Mi-iš-da-na*. Close connexions between these two tablets and others containing *Uštana* in respect of their personnel I cannot see: only the seal No. 262 would link PF 1544 up with PF 1471 (from the month before), where *Ū-iš-tan-na* occurs.

Ἰστανης in Herodotus is really a rendering of Iranian **Vištāna*. But together with this the question arises, what may be the explanation of that Iranian name: I for one must confess that I have no answer on it.

Finally the vexed question of the Iranian form underlying the Greek names in *-βαζος* has also come to a new light through the new texts found in Persepolis. The point in question is, whether Ἀράβαζος — and likewise Μεγάβαζος and Οἰόβαζος, the only other instances in Herodotus — goes back to Iranian **Rtabāzuš* «the arm of Rta»⁷³ or to **Rtavazdā* «the supporter of Rta» (or something like that). I have argued in the past repeatedly⁷⁴ and for a number of reasons for the second alternative, but here I shall not take up this again in detail. Only two points should I like to emphasize: The Persepolis tablets confirm the fact, known already from the Avestan language, that there really has been such a proper name **Rtavazdah-* (Avestan *Ašauvazdah-*), through *Irdumašda*.⁷⁵ At the same time they include not a single attestation of a name in **-bāzuš*, but there occur some forms in *-baduš*, wherein one was to see the typically Persian form of the word for «arm», **bāduš*.

To sum up, the extremely rich material from the Persepolis excavations has spread a great deal of light on the Greek collateral tradition of Achaemenid Iranian names, too. Nevertheless linguistics and onomastics have good hopes, that further publications of texts found in Persepolis, as they are announced, will corroborate in future the old saying *Ex oriente lux*.

Saarbrücken.

⁷³ I am of the opinion, that such an interpretation is not possible, since this compound has to be interpreted as «having Rta in his arm», this being religious as well as onomastic nonsense.

⁷⁴ Cfr. my papers cited in note 7 (p. 128 and p. 132 f. n. 97) and 58 (p. 9 n. 73) as well as R. SCHMITT: «Neues Material zur altiranischen Namenkunde. Marginalien zu einem Buch von Emile Benveniste». BNF N. F. 3 (1968) 68.

⁷⁵ Cfr. MAYRHOFER: l. c., 167 No. 8.617 s. v. *Ir-du-mas-da*: The Akkadian sign with the value and conventional name MAŠ occurring in Achaemenid Elamite with the values *mas* and *maš*, I prefer to read this name as *Irdumašda* (as does HINZ: l. c., Sprachgut, 217).

L'AVESTA COMME SOURCE HISTORIQUE:
LA LISTE DES KAYANIDES

La compilation sassanide de textes composites — hymnes aux divinités, récitation liturgiques, préceptes rituels et livres de loi — qui constitue le canon avestique — n'est pas par nature un livre historique. Si on ne peut donc lui demander plus qu'il ne peut donner, on est légitimement navré de ses silences, de ses lacunes, de son style allusif : il constitue le témoignage écrit de loin le plus ancien sur ces marches de l'Iran oriental qui confinent aux steppes d'Asie Centrale, au massif du Pamir et aux rives de l'Indus. Son mutisme n'est heureusement pas total. Les *Yašts*, ou hymnes aux divinités, répètent six fois, avec une précision et une ordonnance variable, une énumération d'anciens héros. Il faut distinguer :

1. Énumération de sacrifiants prestigieux : *Yašt* 5, 9, 15, 17.
2. Interpellation des *frauuāšis* : *Yašt* 13.
3. Liste des détenteurs du *x^varənah* : *Yašt* 19.

Si on fait abstraction des héros qui s'insèrent entre *Haosrauuaḥ* et *Zarathuštra* et si on l'enrichit de la série complète des *kauuis*, la liste du *Yašt* 5 correspond avec quelque précision à la généalogie des anciens rois d'Iran telle qu'elle est fixée chez les chroniqueurs musulmans de la Perse et dans le *Shāhnāmah* de Firdousi. L'interprétation traditionnelle, qui trouve son expression la plus achevée avec Arthur Christensen (*Les Kayanides*, Copenhague 1932),¹ a donc pu y voir le reflet d'une réalité historique et le schéma squelettique d'une chronique de l'Iran oriental pré-zoroastrien. Ceci n'a bien sûr d'importance qu'en ce qui concerne les personnages portant le titre de *kauui* : chacun s'accorde à exclure de l'histoire ces héros qui, de *Haošiiarḡa* à *Kərəsāspa*, emplissent un monde magique de leurs exploits surhumains contre les monstres — démons et dragons. La question est de savoir où, dans ces listes, s'arrête la légende et commence l'histoire. Christensen juge que c'est entre *Kərəsāspa* et *Kauui Kauuāta* et conclut à l'existence d'une dynastie historique des *kayanides*. Son raisonnement utilise quatre arguments (op. cit. 27 sq.) :

¹ Voir, plus récemment, M. BOYCE (*Some Remarks on the Transmission of the Kayanian Heroic Cycle*, *Serta Cantabrigiensia* 1954, 45—62).

1. Les kauuis se distinguent par leur humanité de leurs fantastiques prédécesseurs.

2. Les rois mythiques ne portent pas le titre de kauui, qui est historiquement attesté par les Gāthās.

3. Les noms-propres du Yašt 13 sont en général zoroastriens, mais ceux des kauuis ne le sont pas. Le fait qu'on ne les ait pas adaptés à la réforme religieuse semble une garantie d'authenticité historique.

4. Si on accorde à la tradition pehlevie et musulmane que les quatre kauuis qui vont de Kauui Usan, le troisième, à Kauui Biiaršan, le sixième, sont des frères, on y verra les maîtres de petits royaumes personnels unifiés ensuite par Kauui Usan, dont on dit qu'il régna «sur tous les pays, les démons et les hommes».

Ces arguments frappent d'emblée par leur faiblesse. Aucun n'a vraiment valeur de preuve ontologique, sinon peut-être le premier, qui est néanmoins impressionniste et néglige une série de possibilités. Si Kauui Usan accomplit des exploits moins formidables que ses prédécesseurs, n'est-ce pas un effet des lacunes de l'Avesta ou de la moindre popularité de son personnage. Comment savoir? Ne demande-t-il pas à Anāhitā la même faveur que Haošiiarha? La faiblesse de l'argumentation de Christensen tient au fait que l'analyse interne de si menues allusions ne peut fournir de preuves décisives. Ce qui exclut incontestablement Yima, Oraētaona et Kərəsāspa du champ de l'histoire, ce n'est ni leurs actions surhumaines ni le sens profond de leur mythe, c'est le fait que chacun d'eux correspond grosso modo à un personnage mythique de l'Inde. Quand le nom et la geste d'un héros avestique sont comparables à ceux d'un héros indien de telle manière que le hasard et l'emprunt sont exclus, on doit nécessairement conclure qu'il n'émane pas de l'histoire nationale iranienne, mais de la plus vieille mythologie indo-iranienne. On ne peut discuter autrement l'historicité des kauuis avestiques. Or, dans un livre récent (Mythe et épopée II, 1971, 133—238), Dumézil approfondit une étude de Lommel (Mélanges Bally, 1939, 209—214) et montre que Kauui Usan avestique ne peut être séparé de Kāvya Uśanas indien. En dépit de quelques disparités, les noms concordent : la première partie se réfère à la qualité de kauui, par l'emploi du nom même en iranien, par celui de l'adjectif dérivé en indien ; la seconde, malgré quelques difficultés,² repose sur un radical minimum commun *uśan-. Les légendes offrent plusieurs points de comparaison :³

² La déclinaison du mot védique comporte une série d'anomalies : certaines formes paraissent issues d'un thème en *-ā-*, d'autres d'un thème en *-a-* (voir WACKERNAGEL — DEBRUNNER, AiGr III 285). En avestique, *usan-* alterne avec *usadan-*.

³ Ce qui suit résume l'analyse de DUMÉZIL. La légende de Kāvya Uśanas figure dans le Mahābhārata (éd. Poona I 71—81). Les détails de l'histoire de Kāvya sont empruntés à la tradition pehlevie et musulmane. Je spécifie si les faits considérés n'appartiennent qu'à une branche isolée.

1. L'asservissement des démons et l'amoncellement des richesses : offensé dans sa dignité de père et de brahmane, Kāvya Uśanas ne consent à demeurer au service des démons que s'ils lui cèdent la plus grande partie de leur trésor, avec laquelle il s'installe au sommet du mont Meru. Kāus attelle les dīvs à l'édification au sommet de l'Elburz d'un palais grandiose où il entasse les trésors.

2. L'ambiguïté profonde du personnage : tout en entretenant d'excellents rapports avec les dieux, Kāvya Uśanas est chapelain des démons et prodigue à ceux-ci les bienfaits de son savoir magique. Kāus est un souverain moralement ambigu : ambitieux, démesuré, scandaleux dans son désir de conquérir le ciel, il n'en est pas moins un roi utile au bonheur de son peuple, à la grandeur de la nation et à l'accomplissement du plan divin, en somme un héros positif. Quelque faute qu'il commette, il n'est pas puni irrémédiablement et reçoit toujours le pardon.

3. La drogue de vie : Kāvya Uśanas détient le pouvoir de ressusciter les morts. Kāus possède un baume qui guérit les blessures les plus mortelles et commet un de ses péchés les plus graves en refusant le secours à Sohrāb, fils de Rustam (Shāhnāmah, éd. Mohl II 174 sq.).

4. La manipulation des âges de la vie : Kāvya Uśanas condamne le roi Yayāti à une vieillesse subite et prématurée, mais lui permet de la transférer sur celui qui acceptera de s'en charger. Le Dēnkart (éd. Madan IX 22, 4, 815 sq.) et le Bundahišn (éd. Anklesaria 32, 11, 270 sq.) rapportent que tous ceux qui passaient par les demeures que Kāus s'était fait construire sur l'Elburz revenaient avec l'apparence d'un jeune homme de quinze ans.

5. Le sauvetage réciproque avec le descendant naturel ou spirituel : Kāvya Uśanas accepte de ressusciter son disciple Kaca, dont il a avalé les cendres, quoique, en ressuscitant, celui-ci doit lui déchirer les entrailles et le tuer. Kaca, ressuscité, ressuscite à son tour Kāvya Uśanas. Kāus, menacé de mort par Neryosang pour avoir tenté la conquête du ciel, est sauvé par la frauaaši de son petit-fils à naître, Xosrōy, qui fait valoir que la mort de Kāus annulerait sa naissance et ses exploits (Dēnkart, éd. Madan IX 22, 7-12, 816 sq.).

6. Le suspension des pouvoirs : les relations conflictuelles, oscillant de l'amour à la malédiction, qu'entretiennent les membres du trio Kāvya Uśanas, sa fille Devayāni et son disciple Kaca évoquent l'amour interdit de Sudābeh pour Siyāvuš. La calomnie qui y met fin a pour conséquence d'écarter celui-ci du pouvoir royal, qui échoira à son fils Xosrōy. La brouille finale entre Devayāni et Kaca débouche sur l'interdiction faite à celui-ci d'utiliser les pouvoirs auxquels l'a initié Kāvya Uśanas. Mais il pourra les transmettre à des disciples qui en useront.

Si elles ne sont pas exactement parallèles, les légendes de Kauui Usan et de Kāvya Uśanas s'organisent néanmoins autour d'une série de thèmes com-

muns qui s'expliquent mal autrement que par une origine commune.⁴ Puisque Kauui Usan a, avec Kāvya Uśanas, un équivalent précis dans la mythologie indienne, la cause est entendue. Son personnage n'appartient pas à l'histoire, mais au vieux fonds de légendes que les Indiens et les Iraniens ont emporté avec eux dans leur territoire historique et modifié ensuite selon l'évolution respective de leur religion et de leur idéologie. Cette conclusion est ici d'une importance peu banale : dénier toute historicité à Kauui Usan, c'est faire corrélativement de même pour tous les kayanides et fixer le point de rupture entre l'histoire et le mythe entre Haosrauuah et Zaratūštra. Christensen (op. cit. 31) avait vu dans la solution de continuité entre ces deux personnages, peuplée de héros divers dans le Yašt 5, franche dans tous les autres, le reflet d'une époque de décadence et de vide politique avant l'instauration du règne de Vištāspa. Elle exprime plutôt la difficulté à joindre deux traditions différentes et, sans doute, à l'origine, antagonistes : la tradition mythologique indo-iranienne et la tradition historique zoroastrienne. Seuls les personnages du cycle zoroastrien ont une réalité historique : l'Avesta ne fournit donc aucun témoignage sur l'Iran antérieur au prophète.⁵

Cette conclusion négative n'empêche pas les listes des Yašts de constituer un document historique de haute valeur. Parmi bien d'autres raisons, on n'a pu les considérer comme le squelette d'une chronique que parce qu'elles en avaient toutes les apparences. En voici quelques-unes.

Elles donnent l'image d'une succession. En se correspondant l'une l'autre, elles attestent l'existence d'un ordre fixe ; en correspondant aux généalogies dynastiques de la tradition ultérieure, elles suggèrent que cet ordre fixe tend à constituer une chronologie. Sans doute le matériel se prête logiquement à une telle représentation en rassemblant les héros archétypiques des premiers âges de l'humanité et ceux, historiques ou semi-historiques, des débuts de la foi zoroastrienne. Pourtant, cela ne va pas de soi et ne représente en aucune manière les mythes originaux. Les personnages qui peuplent une mythologie se côtoient, quitte à ne jamais se rencontrer et modifier leur destin réciproque, dans un temps indéterminé où les notions d'antériorité ou de postériorité n'ont pas cours. Les ancêtres préhistoriques de Yima, de Ōraētaona, de Kərəsāspa, de Kauui Usan ne devaient pas être conçus comme des successeurs. L'ordonnance des listes répond en fait à un choix qui n'est pas vain : il atteste la double volonté de récupérer les légendes du passé en leur donnant les couleurs de l'orthodoxie zoroastrienne et d'établir une chronologie qui magnifie le

⁴ Le hasard est de toute manière exclu. S'appuyant sur une remarque de CHARPENTIER (Mo 25, 1931, 24), CHRISTENSEN (op. cit. 28 n. 2) a évoqué l'hypothèse que le renom des kauuis ait impressionné les Indiens et les ait conduits à les introduire dans leur littérature. L'argument est nul : les deux figures n'ont justement de commun que des thèmes mythiques.

⁵ Sauf celles qui apparaissent par éclairage négatif sur sa religion.

zoroastrisme en le présentant comme un achèvement. Le témoignage du Yašt 19 revêt ici une importance singulière. D'une part, en évoquant les détenteurs successifs du x^varənah, il confirme l'existence d'un ordre chronologique. Sans lui et sans la tradition ultérieure, nous serions en droit de chercher à nos listes un autre principe d'ordonnance. D'autre part, Yima, Ɔraētaona et Kərəsāspa sont encore suffisamment ressentis comme contemporains pour que les deux derniers recueillent une part du x^varənah perdu par le premier. Le seul ordre qui existe entre eux est celui dans lequel ils entrent en possession du précieux pouvoir solaire. Tout indique que nous nous trouvons au début d'une tradition et que le zoroastrisme des Yašts correspond au moment où on tend à ordonner les héros mythiques de l'héritage indo-iranien en série chronologique.

Tous les sacrificiants sont attachés à un détail géographique précis, théâtre de l'exploit significatif qui assure leur renom. Peu importe ici de savoir à quoi ces lieux correspondent dans la géographie moderne de l'Iran, d'établir si certains comme la mer Vouru.Kaša ou le mont Harā ont ou non une origine mythique. Il nous appartient par contre de noter que les héros varient le théâtre de leurs hauts faits et, ce faisant, prennent en charge la totalité du territoire national en attachant leur nom à ses accidents géographiques les plus impressionnants. La conclusion est claire : ils sortent de la préhistoire et de ses espaces mythiques pour s'insérer dans le territoire national et en constituer la légende.

L'interprétation historiciste veut encore que les héros de nos listes, tout au moins certains d'entre eux, soient des rois, des détenteurs du pouvoir politique. Disons immédiatement qu'aucun élément de leur geste avestique n'en donne nécessairement l'impression. Il s'agit sans doute de personnages assez riches et assez puissants pour se livrer à des hécatombes. Mais, quoique cela puisse tenir à leur caractère allusif, les textes n'établissent entre eux aucune de ces filiations caractéristiques des dynasties. La pompe des rois et le déploiement des armées, si frappants dans le Shāhnāmah, manquent au tableau. Nous recevons plutôt l'image de héros superbes et solitaires qui terrassent l'ennemi dans le combat singulier ; non pas des administrateurs, mais des forces qui vont. L'interprétation historiciste ne peut se fonder que sur la tradition ultérieure, imprégnée des fastes royaux sassanides et islamiques, et sur quelques traits de la terminologie avestique. Je ne m'attarderai ici ni sur *paradāta-*, qui correspond à *Παραδαταί*, désignation de la tribu des Scythes royaux chez Hérodote, ni sur *xšaēta-* que Wikander (Studling 5, 1951, 89–94) veut traduire par «royal» plutôt que par «brillant». ⁶ Ce sont les épithètes respectives de Haošiiarha et de Yima : y reconnaître des termes se rapportant à la royauté

⁶ Aucun de ces termes n'est décisif. Les Scythes peuvent avoir appliqué secondairement à leurs rois une épithète qui ne peut signifier étymologiquement que «créé en premier». *xšaēta-* est irrémédiablement ambigu — voir l'analyse détaillée de BELARDI (Aion 3, 1961, 24 sq.).

n'aurait d'autre portée que de confirmer leur caractère original de roi archétypique.

Le terme *kauui-* joue un rôle essentiel. L'interprétation traditionnelle y voit la désignation de monarques particuliers aux provinces orientales de l'Iran, qui auraient régné, à l'époque de Zaratoustra, sur des territoires plus ou moins étendus⁷ et auraient vraisemblablement perdu le pouvoir à la suite de la conquête achéménide. Il est bien connu que cette interprétation introduit une difficulté majeure dans l'étude comparative des langues et des faits culturels, puisque, dans l'Inde, le *kavi-* est une variété d'homme religieux. On ne peut s'étonner si certains ont tenté de réduire le plus possible la divergence. Les traductions par «princes—sorciers», de Duchesne-Guillemin (Zoroastre 1948), et «sakrale Stammfyrster», de Kaj Barr (Avesta 1954), tentent d'associer, chez le même personnage, l'exercice des secrets magiques et celui du pouvoir temporel. Gershevitch (Mi 185) est plus explicite. Pour lui, le *kauui* iranien est bien, au niveau des Gāthās, une variété de prêtre que son attachement aux anciens rites a voué aux malédictions de Zaratoustra. Une famille de *kauuis* originaires du Seistan a accédé au pouvoir temporel et régné sur la Chorasmie. Son représentant le plus fameux est Vištāspa et Zaratoustra se réfère à son titre sans garder conscience que c'est le même qu'il couvre ailleurs d'opprobre. On peut toutefois se demander si toutes ces hypothèses ne s'arrêtent pas à mi-chemin dans la critique par une inconséquente concession à la tradition zoroastrienne tardive. Sans cette dernière et l'image qu'elle donne de Vištāspa, rien ne permettrait de faire du *kauui* avestique autre chose qu'un homme de religion.⁸ Chaque indice linguistique est au contraire une confirmation. Le gāthique *kauui-* fait série avec *karapan-* et *usij-*, qui désignent des castes de prêtrise. Le lydien *kaveš* a le sens de «prêtre», appuyant ainsi le témoignage du védique.⁹ Le moyen-perse et parthe manichéen *k'w* ne désigne pas le roi, mais le géant et, plus largement, tout homme et toute divinité qui se distingue des autres par une prééminence physique et morale.¹⁰ L'Avesta n'est

⁷ Avec la «Grande Chorasmie», HENNING (Zoroaster 42 sq.) postule l'extension maximum de leur royaume. Voir la discussion chez DUCHESNE—GUILLEMIN (RelIrA 139 sq.).

⁸ Ce n'est pas préjuger de la nuance exacte du véd. *kavi-* — sur lequel voir RENOU (JA 1953, 180—183) — que parler d'homme de religion ou, comme ci-dessous, de caste de prêtrise. Il est surprenant que DUMÉZIL (op. cit. 175 n. 2), après avoir évoqué la possibilité que le *kauui* gāthique équivaut exactement au *kavi* védique, fasse ce reproche-là à GERSHEVITCH et défende ainsi l'hypothèse d'un *kauui*-roi. Sa seconde objection n'est pas plus fondée : non seulement ce n'est pas *kauui-*, mais *karapan-* qui, au Y 48, 10, fait pendant à *dušaxšadrā daxiirunqm*, mais à supposer que ces derniers soient bien des souverains — nous allons voir que la mention de *xšadrā-* ne le garantit pas — le texte établit seulement une relation entre les puissants et leurs prêtres stipendiés.

⁹ MASSON (Jahrb. f. Kleinas. Forsch. 1, 1950, 182—188); GUSMANI (Lud. Wb. 150 et 278); CHANTRAINE, (Dict II 505 sq.).

¹⁰ BENVENISTE (MO 26, 1932, 214), HENNING (SPAW 1930, 30; BSOAS 11, 1943, 53 sq.), CHRISTENSEN (Iran sous les Sassanides 198 n. 4).

pas par ailleurs dépourvu d'allusions à l'organisation politique de la société qui lui est contemporaine. Les maîtres du pouvoir temporel sont désignés par *sāstar-* et par les termes qui composent la série hiérarchisée *nmānapaiti-*, *vispaiti-*, *zantupaiti-*, *dañhupaiti-*. Rien n'indique que *kauui-* soit l'équivalent, ou le concurrent, d'un de ces mots. Il semble au contraire se référer à une tout autre réalité. Comment, dès lors, comprendre le titre avestique de *kauui* et expliquer l'évolution qui conduit ses détenteurs au type de monarque? Nous disposons d'un point de départ évident : *kauui-* désigne, dans les Gāthās, une variété de prêtres honnis. Rien non plus ne permet de faire un roi de Vištāspa, qui échappe à ce discrédit. Son rapport avec *Zaraθuštra* n'est jamais défini qu'en termes de culte. Ce sont deux complices, unis par leur choix religieux, qui demandent à partager le bénéfice de leurs pratiques orthodoxes :

Y 28,7 — *dāidi tū ārmaitē vištāspāi išəm maibiiācā* «Donne, ô Ārmaiti, la vigueur à Vištāspa et à moi».

Y 46,11 — *zaraθuštrā kastē ašauuā uruuaθō*
mazōi magāi kē vā frasrūidriiāi vaštī
ač huuō kauuā vištāspō yāhī

«Qui est, ô *Zaraθuštra*, ton ami partisan d'Aša pour la grande offrande? Qui veut être entendu? Le *kauui* Vištāspa est au moment du vœu».

Le plus simple n'est-il pas de conclure que Vištāspa est un *kauui* comme les autres, mais qu'à la différence des autres, il a adhéré au message du prophète? Quelle que soit sa richesse et sa puissance personnelle, le soutien qu'il a fourni à *Zaraθuštra* peut avoir consisté à cautionner de son autorité de prêtre en vue les propositions de la réforme et, ainsi, à ouvrir une brèche dans l'hostilité du clergé officiel. Aucun texte de l'Avesta récent ne contraint à modifier cette hypothèse. Sans doute, la figure de Vištāspa s'infléchit dans un sens guerrier. C'est là une tendance générale des Yašts, qui affecte même le caractère des divinités.

Vištāspa n'est clairement un roi que dans les livres pehlevi et l'épopée persane. Si on considère avec cela que les noms des kayanides ne sont adoptés par les rois sassanides qu'à partir de Kavād I, né vers 450, on est tenté d'y voir une interprétation tardive. Il est vraisemblable que la tradition zoroastrienne a utilisé le groupe *Zaraθuštra*—*Vištāspa*, déjà déformé par une «représentation guerrière» du second, pour forger l'image d'un couple prophète-roi. Celle-ci est le pur reflet de l'époque sassanide, où les sectes religieuses s'affrontaient à la cour des rois et se disputaient l'appui décisif du pouvoir temporel. Dans sa lutte contre les manichéens, voire contre les chrétiens, les mazdakites et les bouddhistes, le clergé mazdéen a voulu appuyer sa propagande sur un précédent grandiose de féconde collaboration entre un monarque et un prophète. Cette manœuvre idéologique l'a amené à interpréter la tradition reli-

gieuse dans une optique féodale et à projeter dans un passé lointain le modèle monarchique sassanide.¹¹

C'est le rôle Vištāspa aux côtés de Zaratuštra qui est à la base de cette opération, non son titre de kauui. Ce mot ne permet pas de considérer les héros des Yašts comme des rois. S'ils l'ont été, c'est ailleurs qu'il faut en chercher la preuve.

xšaθra- est un autre terme essentiel. Haošiiarha, Yima, Kauui Usan et Haosrauuah adressent à Anāhitā la même demande (Yt 5,22.26.46.50) :

auuaŋ āviiaptəm dazdi mē . . . yaθa azəm upəməm xšaθrəm bauuāni višpanəm dažiunəm daēvuanəm mašiiānəmca yāθβəm pairikanəmca sāθrəm kaoiiəm karafnəmca «Donne-moi cette faveur . . . que je sois le suprême *xšaθra* de tous les pays, des démons et des hommes, des sorciers et des sorcières, des sātars, des kauuis et des karapans».

Haosrauuah est toujours introduit par la même formule, malheureusement intraduisible (Yt 5,49 Yt 9,21 Yt 15,32 Yt 17,41) :

arša airiiānəm dažiunəm xšaθrāi haṅkərəmō haosrauuā

La cause serait entendue si le terme *xšaθra-* était l'expression du pouvoir politique comme *xšaça-* l'est dans les inscriptions achéménides. Il est clair en tout cas qu'il ne l'est pas à l'origine. Dans les Gāthās, *xšaθra-* désigne un pouvoir de la divinité, non pas celui qui est intrinsèquement lié à sa nature d'entité toute puissante, mais celui, circonstanciel, qui la rend libre et capable de poser une action momentanée et lui permet d'assurer à l'homme, hic et nunc, l'avantage qu'il désire :

Y 53,9 — *taŋ mazdā tauuā xšaθrəm yā əwəžjiiōi dāhi drəgaouuē vahiiō* «Tel est, ô Mazdā, ton pouvoir par lequel tu as donné au pauvre qui vit droitement la meilleure part».

Le Y 28,9 présente l'intérêt particulier d'attester *xšaθra-* en fonction attributive, comme dans une des formules qui nous intéressent :

yūžəm zəuuištiiāṅhō išo xšaθrəmcā sauuaṅhəm

Le sens profond du vers ne peut être que le suivant : c'est vous, dieux, qui êtes les plus rapides à venir vers ce sacrifice ; ainsi c'est vous qui vous assurez la maîtrise de la vigueur et des prospérités qui émanent de nos offrandes.¹²

xšaθra- n'est pas le pouvoir, encore moins l'empire ou le règne, mais tout simplement la capacité à disposer de quelque chose, à en user selon sa volonté. L'homme aussi, et pas seulement le monarque, peut en faire preuve :

¹¹ L'expression «à la cour de Vištāspa», qui revient si souvent sous la plume de tant de savants, de DARMESTETER à M. BOYCE, exhale un parfum d'anachronisme plus savoureux que celui de bien des bandes dessinées.

¹² Autrement INSLER (Gāthās 27) : «(But) ye are the strongest, (and) to mighty ones (like you) belong the powers and the mastery.» Cette interprétation est fondée sur l'idée d'un sens adjectif de *sauuah-* (ibid. 129–130).

«Je veux faire prospérer pour moi, selon le meilleur esprit, un *xšadrā* puissant par l'accroissement duquel nous pourrions vaincre la tromperie».

La racine verbale *xšā* présente la même nuance sémantique :¹³

Y 48,9 — *kadā vaēdā yezī cahiiā xšaiiadhā*

mazdā ašā yehiiā mā āiθiš duuaēθā «Quand saurai-je, ô *Mazdā*, si vous exercez votre volonté, par *Aša*, sur cela dont le danger m'effraie ?»

Y 50,9 — *yadā ašois mačiuiā vasō xšaiiā* «quand je dispose à volonté de ma récompense».

Yt 5,96 — *masō xšaiiete xʷarənarḥō yaθa višpā imā āpō yā zəmā paiti fratacinti* («*Anāhitā*») dispose d'autant de *xʷarənah* que toutes ces eaux qui coulent sur la terre».

Yt 10,29 — *tūm āxštōiš anāxtōiš miθra xšaiiehe dačiunqm* «Toi, ô *Miθra*, tu disposes de la paix et de la non-paix pour les pays».

Il semble pourtant que, dans deux passages des *Yašts*, *xšadrā*- ait quelque rapport avec le pouvoir politique :

Yt 10, 109 — *kahmāi azəm uyrəm xšadrēm xʷainisaxtəm pouru. spādəm amainimnahe manarḥō paiti. dadhāni vahištəm* «A qui donnerai-je, sans qu'il s'y attende, comme la meilleure chose, un *xšadrā* puissant . . . pourvu d'une armée nombreuse ?»

L'épithète *pouru.spāda*- «pourvu d'une armée nombreuse» évoque clairement le pouvoir temporel. Le Yt 5,130 ordonne des épithètes encore plus frappantes :

auuat āiiaptəm yāsāmi yaθa azəm huuāfritō masa xšadrā niuuanāni aš.pacina stui.baxədra fraoθat.aspa xʷanaθ.caxra xšuuāβaiiat.āštra . . . «je demande cette faveur que, bien béni, je sois vainqueur grâce à un grand *xšadrā*, où on cuit beaucoup, où l'on reçoit des parts copieuses, où les chevaux ronflent, où les roues (des chars) résonnent, où les fouets vibrent . . .».

Sans ses épithètes, les affinités de *xšadrā* avec le pouvoir temporel ne seraient pas sensibles. Il l'évoque donc plus qu'il ne l'exprime, en désignant un de ses aspects: celui d'user librement de quelque bien. On sait que les Iraniens sont une de ces familles indo-européennes qui, pour une raison ou une autre, au cours de leur préhistoire, ont cessé de désigner le pouvoir royal par la racine

¹³ Par son sens et sa construction avec le génitif, *xšā* est le synonyme exact de *īs*: Yt 8, 49 — *tīštrīm . . . xšaiiamnəm isānəm hazarəm āiiaptanqm*; Y 65, 14 — *yazata . . . xšaiiamna isāna. xšadrā*- est souvent en rapport avec *išti*-: Y 34, 5 — *kaθ vā xšadrēm kā ištiš*; Y 46, 16 — *yaθrā vanḥēuš manarḥō ištā xšadrēm*; Y 51, 2 — *dōišā mōi ištōiš xšadrēm*; Y 51, 18 — *huuō.guiō ištōiš xʷarənā ašā vərəntē taθ xšadrēm manarḥō vanḥēuš vīdō*; Y 48, 8 — *kā tōi vanḥēuš mazdā xšadrāhiiā ištiš*; Y 44, 9 — *ərəšuuā xšadrā θβāuuqs aš.ištiš mazdā*.

*rēg. Ils sont contraints, à date historique, de recourir à des expressions neuves et empiriques : composés à second terme °paiti- «maître», dérivé nominal de sāh «ordonner», spécialisation du sens de xšā «être maître de, disposer de». ¹⁴

Il est difficile d'analyser la nuance que xšāθra- comporte dans les expressions de nos listes. ¹⁵ La détermination par *dašiiunqm* suggère qu'il se réfère au pouvoir politique, mais cet indice est annulé par les déterminations suivantes, qui le rattachent plutôt au domaine magico-religieux. Les épithètes de Haosrauuah sont trop obscures pour être utiles : nous ignorons le sens de *han̄kərəmō* et la portée de l'inattendu datif *xšāθrāi*. L'étude exhaustive des attestations montre que le *xšāθra* appartient de façon préférentielle, parmi les dieux, à Ahura Mazdā, parmi les hommes, à Yima. Le Y 9,5 attribue à ce dernier l'action de *xšā* : *yauuata xšaiiōiθ̄ huuqθ̄β̄ō yimō*. Dans toute une série de passages, on dit que c'est sur la base de son *xšāθra* (*xšāθrāda*) ou dans le domaine où il l'exerce (*xšāθre*), ¹⁶ que les vivants ne meurent plus, que les eaux et les plantes ne connaissent pas la sécheresse, que la nourriture est inépuisable. On ne peut savoir s'il est ainsi fait allusion à son règne, à son royaume, à son type de roi ou au pouvoir que lui a conféré Ahura Mazdā de favoriser toutes les formes de vie terrestre. Dans ce dernier cas, le Y 9,5, par exemple, devrait se traduire comme suit : «tout le temps que Yima aux beaux troupeaux disposa de cette puissance». Cette conclusion indécise est importante parce que le Yt 19,31, reprenant une expression qui avait déjà servi pour Haošiiar̄ḡha et Taxma Urupi, montre que le *xšāθra* des héros des listes n'est pas différent de celui de Yima :

darəyemciθ̄ aiipi zruuānəm yaθ̄ xšaiiata paiti būmim haptaiθ̄viiqm daēuuanaqm . . . karafnaqmca «pendant ce long temps où il fut puissant sur la terre aux sept parts etc. . . ».

La discussion se termine sur un *non liquet*. *xšāθra*- ne se rapporte incontestablement au pouvoir royal que dans deux passages des Yašts. Si même c'était le cas dans la liste des sacrifiants, il faudrait conclure que quatre héros seulement, tous d'origine mythique, ont été assimilés à des monarques : Haošiiar̄ḡha, Yima, Kauui Usan, Haosrauuah. ¹⁷ Le *xšāθra* n'entre pas dans les souhaits des héros zoroastriens. Or ces derniers seuls présentent des traits épisodiques de détenteurs du pouvoir politique. Significativement, Jāmāspa doit affronter une armée

¹⁴ Voir, sur ces notions, BENVENISTE (Voc II, 17—22) : il n'y est malheureusement jamais clair que *xšā* n'est pas une désignation originale du pouvoir royal.

¹⁵ La même ambiguïté se manifeste dans les composés : alors que *vasō.xšāθra*- désigne une liberté qui peut être l'apanage de chacun, *hamō.xšāθra*- définit clairement un aspect du pouvoir des sās̄tars.

¹⁶ Y 9, 4 Yt 15, 16.54 Yt 19, 32.33 et Y 9, 5 V 2, 5 ; voir encore V 2, 8 et l'obscur V 2, 7 (*yimō asti bərəθve xšāθraiiā*).

¹⁷ Significativement, l'aspiration au *xšāθra* et la qualité de kauui ne se recouvrent pas. Seul Kauui Usan réunit les deux. Le cas de Haosrauuah est particulier en ceci que ce personnage ne porte pas toujours le titre de kauui.

Yt 5,68 — *taṃ yazata jāmāspō yaṭ spādem pairi.auruaēnaṭ durāṭ aiantem rasmaoiio druuatam daēuuaiiasnanam* «Jāmāspa lui sacrifia quand il contempla l'armée venant de loin, avec ses rangs de trompeurs adorateurs des daēuwas».

Le Yt 19,93, étranger à nos listes, va plus loin en ce qui concerne Vištāspa : *kauua vištāspō aṣahe haēnaiiā caēšmnō*. L'étude que Johanna Narten vient de consacrer à la racine *ciš* «fournir», en dépit de la désinence irrégulière de *haēnaiiā*, permet de traduire par «Kauui Vištāspa fournissant des armées à Aṣa» et de faire de Vištāspa le soutien temporel de la foi.

L'interprétation dynastique est donc attestée dans l'Avesta récent. Mais elle l'est d'une manière si pauvre, si marginale, si allusive, si restrictive aussi en cela qu'elle ne concerne que le cycle zoroastrien, qu'il faut conclure, encore une fois, que nous assistons aux premiers instants d'une tradition qui n'aura de grand avenir que sous les sassanides.

Je puis maintenant conclure : les héros qui se succèdent dans les Yašts, pour autant qu'ils ne soient pas du cycle des Gāthās, appartiennent à la vieille mythologie indo-iranienne. Voici qu'ils s'ordonnent en série chronologique, qu'ils s'enracinent dans la terre d'Iran, qu'ils revêtent des caractères royaux. On assiste clairement à la constitution savante et délibérée d'une histoire nationale. L'Avesta est un mauvais document historique si on attend de lui un témoignage, qu'il ne donne pas, sur l'Iran pré-zoroastrien. C'en est un excellent si on y cherche le reflet de la société iranienne contemporaine de la rédaction de ses parties constitutives. C'est un fait que l'hypothèse historiciste, en tentant de lui arracher les bribes d'une histoire événementielle, a contribué à obscurcir. Les Yašts témoignent en fait d'une époque de vaste labeur idéologique où, sur les bases religieuses du zoroastrisme, on s'efforçait de fondre les mythes du passé et l'histoire primitive de l'orthodoxie en chronique dynastique. En cela, ces textes ne peuvent correspondre qu'à une époque de formation de la conscience nationale iranienne et de l'idéal monarchique. Ils ne fournissent aucun élément de datation, mais ils en suggèrent un, vague et conjectural : on ne peut se garder de soupçonner l'œuvre des achéménides. Si le sens des listes héroïques correspond à quelque chose dans l'histoire iranienne, c'est bien à leur tentative d'unification de l'Iran et de fixation du système monarchique. Sans doute ni l'empire ni les grands rois ne sont nommés dans les Yašts. Je rétorquerai à cela que je n'é mets ici qu'une hypothèse, ensuite que ce n'est pas leur rôle. Celui-ci se limite à interpréter la matière religieuse en fonction d'une idéologie précise et de fournir un tableau du passé lointain qui y soit conforme, en somme de légitimer un système politique sur le mode symbolique. Les rédacteurs des Yašts ont pu dire de l'empire achéménide ce que Saint-John Perse dit du soleil : il n'est point nommé, mais sa puissance est parmi nous.

Mayence et Liège.

LISTE DES SACRIFIANTS				LISTE DU XVARENAH	LISTE DES FRAUUAŠIS
Yt. 5: Anāhita	Yt. 9: Druuāspā	Yt. 15: Vailu	Yt. 17: Aši	Yt. 19	Yt. 13
<i>ahura mazdā</i> (dans l' <i>airiianəm vaējah</i>)		<i>ahura mazdā</i> (id.)		(<i>ahura mazdā et les aməšas spəntas</i>)	
<i>haošvianha paradāta</i> (au pied du mont <i>harā</i>)	<i>haošvianha para- dāta</i> (id.)	<i>haošvianha para- dāta</i> (id.) <i>taxma urupi</i> (sur un <i>thrōne d'or</i>)	<i>haošvianha para- dāta</i> (id.)	<i>haošvianha para- dāta</i> (id.) (<i>miθra</i>)	
<i>yima xšaēta</i> (sur le mont <i>hukairiia</i>)	<i>yima xšaēta</i> (id.)	<i>yima xšaēta</i> (id.)	<i>yima xšaēta</i> (id.)	<i>yima xšaēta</i>	<i>yima xšaēta</i>
<i>aži dahāka</i> (dans le pays <i>bafri</i>)		<i>aži dahāka</i> (près de <i>kuuirinta</i>)			
<i>θraētaona</i> (près du pays <i>varəna</i>)	<i>θraētaona</i> (id.)	<i>θraētaona</i> (id.)	<i>θraētaona</i> (id.)	<i>θraētaona</i>	<i>θraētaona</i>
<i>kərəsāspa</i> (en face du lac <i>pišinah</i>)	<i>haoma</i> (sur le mont <i>haraiti</i>)	<i>kərəsāspa</i> (id.)	<i>haoma</i> (id.)	<i>kərəsāspa</i> (<i>ātar—aži dahāka</i>)	<i>aošnara, uzauua, aγraēraθa, manušciθra</i>
<i>fraγrasian</i> (sur la fente de cette terre)				<i>fraγrasian</i>	
<i>kauui usan</i> (sur le mont <i>ərəzifiia</i>)				<i>kauui kauuāta</i> <i>kauui aipi.vohu</i> <i>kauui usadan</i> <i>kauui aršan</i> <i>kauui pišinah</i> <i>kauui biiaršan</i> <i>kauui siānuuaršan</i>	<i>kauui kauuāta</i> <i>kauui aipi.vohu</i> <i>kauui usadan</i> <i>kauui aršan</i> <i>kauui pišinah</i> <i>kauui biiaršan</i> <i>kauui siānuuaršan</i>
<i>haosrauuh</i> (en face du lac <i>caēcasta</i>)	<i>haosrauuh</i> (id.)	<i>auruuasāra</i> (dans la forêt blanche, pour vaincre <i>kauui</i> <i>haosrauuh</i>)	<i>haosrauuh</i> (id.)	<i>kauui haosrauuh</i>	<i>kauui haosrauuh</i>
					<i>kərəsāspa</i>

tusa—pāuruna nauuāza-
jāmāspa—aṣauuazdah,
aṣauuazdah et θrita (près
du dieu apqm napāt) -
vīstauru (près du fleuve
vītaṃuhaiī) — yōiṣta
(sur une île de la raṃhā)

zaraduštra
(dans l'airiianəm vaējah)

kauui vīštāspa
(en face du fleuve frazdānu)

zairi-vairi
(en face du fleuve dāitiīā)

zaraduštra
(id.)

kauui vīštāspa
(en face du fleuve
dāitiīā)

hutaosā
(dans la demeure
des naotaras)

zaraduštra
(id.)

kauui vīštāspa
(id.)

zaraduštra

kauui vīštāspa

saoṣiant

axrūra, haoṣiiāṃ-
ha, frādāxṣti

(les divinités,
zaraduštra et les
personnages de son
cycle font l'objet
de listes séparées)

SEMIRAMIS IN ZENTRALASIEN

Als klassischer Philologe, versuche ich anhand einzelner Teilinterpretationen zu zeigen, ob man aus den wohl bekannten griechisch-römischen Quellen etwas für die vorislamische Geschichte Zentralasiens herauslesen kann.

Beginnen wir mit einem «Strategem» des kaiserzeitlichen Rhetors Polyainos, welches eigentlich keine «Kriegsliste» ist; auf alle Fälle wird die Galerie der kriegstüchtigen Frauen in seinem B. VIII mit der Kriegstüchtigkeit der Semiramis eröffnet (Strat. VIII 26):

«Semiramis erfuhr im Bade (*λονομένη*) den Abfall der Siraker (*Σίρακες*) und augenblicklich zog sie, barfuß und ohne sich die Haare geflochten zu haben, in den Krieg.» (Wie Rhodogune, *ibid.* 27: nach dem Sieg über das abgefallene Volk ging sie ins Bad und wusch sich die Haare; eine bekannte anekdotische Formel.) Vom Ablauf der Ereignisse bekommt man nichts mehr zu lesen; es heißt nur, ihre *Säule* trägt folgende Inschrift (*τῇ δὲ στήλῃ αὐτῆς ἐπιγέγραπται τάδε*): «Mich hat zwar die Natur zum Weibe geschaffen, aber an Taten (*ἔργοις*) blieb ich hinter keinem der tapferen Männer zurück. Ich, Königin von Ninive (*Νίνων βασιλεύσασα*), habe gegen Osten den Fluß Hinamames (*Ἰναμάμην*, vgl. Plin., Nat. hist. VI 17,63; 18,69; 20,73 *Iomanes*; Curt. VIII 9,8 *Ganges decursurum Iomanen intercipit*; h. Djumna) zur Grenze gemacht; gegen Süden das Land, welches Weihrauch und Myrrhe hervorbringt; auf der Winterseite aber die *Sakai* und *Sogdoi*. Ein Meer hatte vorher keiner der Assyrier gesehen (*θάλασσαν πρότερον οὐδεὶς Ἀσσυρίων εἶδεν, ἐγὼ δὲ τέσσαρας...*). Die Flüsse habe ich gezwungen, meinem Willen zu folgen (*ποταμούς ἠνάγκασα ῥεῖν, ὅπου βουλόμην*), aber ich wollte, daß sie dahin fließen, wo sie von Nutzen sind (*ἐβουλόμην δὲ ὅπου συνέφερε*). Unfruchtbares Land belehrte ich, besät zu werden (*γῆν ἄκαρπον ἐδίδαξα σπεύρεσθαι*), denn ich bewässerte (eigentlich: knetete, *ἔμαξα*) es mit meinen Flüssen. Unüberwindlich erbaute ich die Mauern; unzugängliche Felsen bewältigte ich mit Eisen; Wege eröffnete ich für meine Wagen, wo sonst nicht einmal wilde Tiere durchkamen; und von den Taten blieb mir noch Zeit genug übrig, die ich mir und meinen Freunden widmete.»

Keine Kriegslist, in der Tat, wie man sie etwa in Kenntnis von Frontins Sammlung (*Strategemata*) erwarten dürfte, und keine historische Anekdote.¹ Genauer genommen fängt sie kurios an (eine Frau, der es mehr an Kriegstüchtigkeit als an der Schönheitspflege lag), allein wird sie statt mit der erwarteten Pointe mit einer Siegesinschrift fortgesetzt, welche zu gleicher Zeit Aretalogie und Rechenschaftsbericht ist. So sind wir bei den Dokumenten der *πράξεις*-Literatur angelangt, welche man neben dem Tatenbericht des Augustus lesen muß.²

Die Frage von Semiramis' Historizität wollen wir hier auf sich beruhen lassen. Nachdem C. F. Lehmann-Haupt den historischen Kern der Sage herausgeschält und somit «eine Persönlichkeit, die die Trägerin und den Mittelpunkt einer ganzen Gruppe von Legenden bildet, als solche der Geschichte zurückgewonnen» hatte,³ urteilt man heutzutage schon wieder etwas skeptischer.⁴ Außerdem, daß das Urbild der märchenhaften Semiramis-Gestalt, Šammuramat, als Gattin von Šamši-Adad V. (824—810) assyrische Königin, wahrscheinlich babylonischer Herkunft war und als «Palastfrau» einen gewissen Einfluß auf die Politik gehabt haben mag, wissen wir über ihr Leben nichts Genaueres. Auch eine Regentschaft anstelle ihres Sohnes Adad-Nirārī III. (810—782) läßt sich nicht nachweisen.⁵ Die an ihr haftenden phantastischen Züge wurden allem Anschein nach aus der Volksüberlieferung auf sie konzentriert. Die von ihrem Namen unzertrennlichen «hängenden Gärten» brauchen auch keine *ἔργα Σεμιράμιδος* (vgl. Strab. XVI 1,2 c. 737) gewesen zu sein: Diodor, dem wir die Hauptmasse der Semiramis-Überlieferung verdanken, schreibt diese ausdrücklich nicht ihr, sondern «einem späteren assyrischen König» — d.h. dem Chaldäer Nabu-kudurri-usur (605—562) — zu, der sie *χάριω γυναικὸς παλλακῆς* (einer Perserin) gebaut haben soll (Diod. II 10,1). Selbst die Realität dieses «Weltwunders» dürfte bezweifelt werden: zur märchenhaften Erzählung werden die in der Südburg von Babylon gefundenen Substruktionen für Gewölbbauten geführt haben.⁶

Wilhelm Eilers, der «Entstehung und Nachhall» der Semiramis-Geschichten zuletzt (1971) behandelte⁷ und den historischen Kern der Sagenbildung in

¹ Vgl. W. H. BLUME, in der Vorrede zu seiner Übersetzung von «Polyäns Kriegslisten». I. Stuttgart 1833. S. 6: «Der Begriff Kriegslist ist für den griechischen Ausdruck *στρατήγημα* zu eng, welcher überhaupt Feldherrntat, insbesondere eine mit Klugheit und List ausgeführte, bedeutet.» Vgl. noch J. MELBER: Über Quellen und Wert der Strategemensammlung P.-s. Jb. f. Phil., Suppl. 14 (1885) 415 ff.; F. LAMMERT: RE «Strategemata» Sp. 176 ff., insbes. 180; «Polyainos» Sp. 1432 ff.

² Dazu vgl. E. NORDEN: Kunstpr. I 268 (und Nachtrag, S. 17).

³ C. F. LEHMANN-HAUPT: Roschers M. L. «Semiramis». Die historische Semiramis und Herodot. Klio 1 (1901) 256 ff.; Die historische Semiramis und ihre Zeit. 1910.

⁴ Vgl. W. RÖLLIG: Kl. Pauly V 95.

⁵ Vgl. St. PAGE: Orientalia N. S. 38 (1969) S. 457 ff; neuerdings W. SCHRAMM: War S. assyrische Regentin? Historia 21 (1972) 519 f. (mit weiterer Lit.)

⁶ Vgl. R. KOLDEWEY: Das wiedererstehende Babylon. Leipzig 1914. S. 90 ff.; J. ŁANOWSKI: RE Suppl. X «Weltwunder» Sp. 107.

⁷ SB. Wien, Phil.-hist. Kl. 274/2, S. 33.

einer assyrischen Königin «mit starken Beziehungen zum armenischen und medisch-persischen Hochland» erblickt hat, gibt zu, daß die historische Erinnerung im Vorderen Orient die medisch-persische Geschichte mit der babylonisch-assyrischen Geschichte verquickt, «indem sie zugleich den gewaltigen Zeitraum mehrerer Jahrtausende... mit schrecklicher Vereinfachung in wenigen Namen und Daten zusammenpreßt.»⁸ Aber damit hat es eine eigene Bewandnis: das meiste davon, was man von der sagenumwobenen Königin und ihrem Gemahl erzählte, hat mit ihr, ja sogar mit dem Assyrtum sehr wenig zu tun. Die Schilderung der Welteroberung des Ninus, wie sie am ausführlichsten bei Diodor (II 1—20) vorliegt,⁹ dürfte u.a. durch Erinnerungen an die assyrisch-babylonische historische Überlieferung während der Epoche der medisch-babylonischen Koalition, unter Nabu-kudurri-usur inspiriert sein.¹⁰ Sicher ist nach wie vor, daß die historische Semiramis weder die *Sakā haumavargā*, noch die *Sakā tigraxaudā*, noch diejenigen *para Sugdam* (jenseits des Iaxartes) bekämpft oder gar erobert hat, von ihrem Indienfeldzug nicht einmal zu reden. Die Reihenfolge *Sakai — Sogdoi*, die wir bei Polyainos gefunden haben, scheint für die Verhältnisse des altpersischen Reiches zu sprechen, diese von den Sogdianern nördlich lebenden Saken aber den *Sakā : tyaiy : para : Sugdam* zu entsprechen. Auch die *Σίρακες*, die von Semiramis abgefallen und ihr bald unterlegen sein sollten, gehören hierher, unabhängig davon, ob damit die in unseren Quellen als *Σίρακες*, *Σιραχοί*, *Sirac(h)i* genannten Kaukasier (Strab. XI 2,1 c. 492; CIG I 2132; Pomp. Mela I 114; Plin., Nat. hist. IV 12,83; Tac., Ann. XII 15,2), oder deren hyrkanische Verwandten zu beiden Seiten des Ochos (Teğen) gemeint sind,¹¹ oder aber man eher an Šāhpuhrs zukünftige Provinz *Nōd-Širakan* (Res gestae d. Saporis, 1), d.h. an Adiabene denken mag.¹²

Man staunt nur, wenn man die phantastisch aufgeputzten Schilderungen von Semiramis' Eroberungen und sonstigen Taten liest. Das ist der Fall bereits bei Herodot (I 184), während die Späteren (seit Ktesias) die bedeutendsten Bauten selbst in Medien ihr zuschrieben (vgl. Diod. II 9 f.). So heißt es z.B. bei Strabon (XVI 1,2 c. 737): «Diese (d. h. Ninus als Ninives Begründer und Semiramis, seine Frau) herrschten über Asien. Von Semiramis zeigt man außer den Werken in Babylon noch viele andere... fast in allen Ländern dieses

⁸ *Ibid.*, S. 12 f.

⁹ Vgl. E. F. WEIDNER: RE „Ninos“ Sp. 634 f. und K. PREISENDANZ: *ibid.*, „Nimrod“ Sp. 624 ff.

¹⁰ Vgl. D. O. EDZARD: Kl. Pauly IV 133 f.

¹¹ Vgl. K. KRETSCHMER: RE «Sirakes» 284; «Sirakene» 282: Fort, bzw. Oasis *Serachs* an Chorasans Grenze; W. M. MASSON: Еще раз о Геродотовой реке Акес, in der Festschrift für N. W. Pigulewskaia: Эллинист. Ближний Восток, Византия и Иран, II. (Moskau 1967), S. 184 ff.; J. W. Pjankow, Хоразмии Гекатея Милетского. WDI 1972/2, S. 10.

¹² Diesen Hinweis wie manch Anderes verdanke ich der freundlichen Hilfe von J. HARMATTA.

Weltteils: so die sogenannten Wälle *χώματα*) der Semiramis, Mauern samt Festungswerken und unterirdischen Gängen, Wasserbehälter (*ὕδρεια*), Terrassen, Kanäle (*διώρυγες*) an Flüssen und Seen, endlich Wege und Brücken.» Vergebens kritisierte z. B. der Chaldäer Berosos (bei Jos. c. Ap. I 20) die «Lügen» der griechischen Schriftsteller, die Sage von Semiramis — einmal geschaffen und mit immer grelleren Farben ausgestattet — konnte nicht mehr auf die historische Wirklichkeit reduziert werden, und erst nicht nach Alexanders Welteroberung, als man die Möglichkeiten von den mystischen Hoffnungen, die Realitäten von den Erfindungen nicht immer scheiden konnte oder gar wollte.

Assyrien hatte — wie gesagt — mit den Chorasmiern, Baktriern, Sogdianern usw. selbst zur Zeit seiner größten Ausdehnung nichts zu tun.¹³ Immerhin stand Salmanassar III. im J. 835 als erster den *Madai* und *Parsua* gegenüber. Es dauerte drei Jahrhunderte voll von schweren Peripetien, bis Babylonien durch den Perserkönig Kyros d. Gr. im J. 539 erobert wurde. Im Laufe dieser Jahrhunderte wuchsen die soeben erschienenen primitiven medischen Stämme zu einer Macht heran, die nicht nur ihr Land behaupten konnten, sondern — zuerst mit babylonischer Hilfe — Assyrien vernichten, danach aber die Vormachtstellung an das Reich der Achämeniden übergeben sollten. Nun hat Lehmann-Haupt überzeugend dargelegt,¹⁴ wie die Meder in dauernden Kämpfen die assyrische Großmacht als solche kennen lernten und deren frühere weltgeschichtliche Leistungen simplifizierend ihren zeitgenössischen Gegnern zuschrieben, wobei sie den sich in Istar offenbarenden Reichsgedanken in der Gestalt einer auch bei ihnen verehrten Göttin erkannt haben dürften. So werden sie sich die vieldeutige Semiramis-Gestalt angeeignet haben, um ihren eigenen Willen zur Macht zu rechtfertigen und zum andern sich durch ihre der Semiramis-Istar gezollte Verehrung gleichsam hoffähig im uralten Kulturland zu machen.

Von dieser Ideologie der Macht kann die der Kyrosgestalt zuge dachte Rolle nicht getrennt werden. Es handelt sich darum, daß parallel mit der Ausgestaltung der persischen Reichsideologie alle Züge des *guten Hirten* (wie Kyros bei Jesaja 44,28 heißt) auf Kyros konzentriert wurden.¹⁵ (Deshalb ist es eine vergebliche Mühe, den Helden von Xenophons *Kyrupaideia* mit einer einzigen historischen Persönlichkeit identifizieren zu wollen: er ist *Inbegriff* aller königlichen Tugenden, nicht nur derjenigen der *drei* Kyroi.) Wenn er nun das persische Weltreich durch seine erfolgreichen Kriege begründet hat, so ist es

¹³ Die erste historische Erwähnung des Kuraš, Königs von Parsumaš (Großvaters von Kyros d. Gr.) und eines Landes jenseits Elams (Hudimiri; wahrscheinlich Gedrosien, bzw. Patalene) auf einer fragmentarischen Inschrift des Aššur-bān-apli: vgl. E. F. WEIDNER: A. f. O. 7 (1931–32) S. 1 ff.

¹⁴ A. a. O.

¹⁵ Vgl. Die Achämeniden in der späteren Überlieferung. Acta Ant. Hung. 19 (1971) 41 ff.

völlig verständlich, daß diese Kriegszüge in der Reichspropaganda als Wiederholungen derjenigen der mythischen Königin kolportiert wurden: das heißt, daß die persischen Eroberungen als recht-, ja pflichtmäßig gezeigt wurden, trat doch der jeweilige Großkönig in die Fußstapfen der Semiramis.

Ktesias zählte bekanntlich — die herodoteische Darstellung der «Königsstraße» von Sardes (bzw. Ephesos) bis Susa (V 52 ff.) fortsetzend — die weiteren Strecken bis Baktra, bzw. Indien auf.¹⁶ Dieses Itinerar des Ktesias ist nicht erhalten geblieben. Pjankow¹⁷ wies allerdings auf das Fragment 1/b Jac. (Diod. II 2,1 ff.) hin, wo man von Ninus' Eroberungsplänen liest: «Es regte sich in ihm ein mächtiger Trieb (*δεινὴν ἐπιθυμίαν ἔσχε*), alles Land zwischen dem Tanais und dem Nil zu erobern. . . So ließ denn Ninus einen seiner Freunde in Medien als Statthalter zurück und durchzog die asiatischen Länder. . . und außer Indien und Baktrien machte er sich zum Herrn aller Übrigen. . . (3) Es waren Ägypten, Phönicien, Kilikien, Pamphylien, Lykien, ferner Karien, Phrygien, Mysien, Lydien; weiter unterwarf er sich Troas. . ., Bithynien, Kappadokien und die wilden Völkerschaften am Pontos. . . Er bezwang die Kadusier und Tapyren, die Hyrkanier und Drangianer, die Derbiker, Karmanier und Choromnäer, die Borkanier und Parther. Auch Persien und Susiane nahm er ein, und die sog. Kaspiane, wohin sehr enge Pässe, die Kaspischen Tore führen. (4) . . . Baktrien fand er schwer zugänglich und an streitbaren Männern reich, so entschloß er sich nach vielen vergeblichen Anstrengungen, den Krieg gegen die Baktrier auf eine andere Zeit zu verschieben, und seine Heere nach Assyrien zurückzuführen. . . » (Vgl. II 6,1: «Ninus konnte das ungeheure Kriegsheer, mit dem er gegen Baktrien zog, nur teilweise anrücken lassen, weil die Zugänge zu unwegsam und zu eng waren», *δυσεισβόλων τῶν τόπων καὶ στενῶν ὄντων*. . .) Die von Ninus eroberten Völker werden — wie Pjankow¹⁸ behauptet — von den *Κάσπιαι πόλαι* bis Baktrien nicht in der richtigen geographischen Reihenfolge aufgezählt, sondern werden die Eroberungen des Kyros in umgekehrter Reihenfolge wiederholt.¹⁹

So einfach ist die Sache nicht. Pjankow hat allerdings das Verdienst, auf etwas hingewiesen zu haben, was der Aufmerksamkeit der bisherigen Forscher der Ninus-Geschichte entging, darauf nämlich, daß es zwischen den historischen Eroberungszügen des Kyros einerseits und den mythischen (fiktiven) Unternehmungen des Ninus bzw. der Semiramis andererseits nicht nur Übereinstimmungen, sondern auch gewisse Unterschiede gegeben haben müsse. Waren

¹⁶ Frg. 33 Jac.

¹⁷ Vgl. I. W. PJANKOW: a. a. O. (WDI 1972/2), S. 10; zu Ktesias' Quellen vgl. das Frg. 15 Jac.

¹⁸ *Ibid.* (S. 10.)

¹⁹ Dieselben Völkerschaften werden in Kyros' Testament (Ktes. frg. 9 JAC.) wieder in einer anderen (geographischen) Reihenfolge aufgezählt; vgl. auch das Verzeichnis der von Kyros eroberten Völker bei Xen., Kyrop. I 1,4 f.: (Meder, Hyrkanier, Assyrier. . .) *ἤρξε δὲ καὶ Βακτριῶν καὶ Ἰνδῶν καὶ Κιλικίων, ὡσαύτως δὲ Σακίων* . . .

doch die Ausgangspunkte recht verschieden! Dementsprechend konnten die einzelnen Phasen der beiden Welteroberungen nicht ohne weiteres gleichgesetzt werden.

Dasselbe wiederholt sich in der Historiographie der makedonischen Welteroberung. Eine der größten Schwierigkeiten der Ktesias-Forschung ist, daß man z. B. die bei Diodor überlieferten Fragmente — trotz der häufigen namentlichen Zitierungen des Ktesias — nicht einwandfrei von den daselbst zu konstatierenden Relikten der Alexander-Historiker zu scheiden vermag.²⁰ Der neue Welteroberer ahmte nicht nur seine göttlichen Vorbilder Herakles und Dionysos nach, sondern er stieß auf Schritt und Tritt auf das Vorbild des sich in Kyros verkörpernden persischen Großkönigs und der mythischen Semiramis. Man weiß oft nicht, wer in gewissen Situationen für den anderen das Muster abgab, ob Alexander den mythischen Herakles nachgeahmt hat, oder umgekehrt das hellenistische Herakles-Bild nach Art und Muster des *νεός Ἡρακλῆς* gefärbt und bereichert wurde.^{20a} Und das bleibt der Fall auch später, als die *imitatio Alexandri* ein unentbehrlicher Bestandteil der Lobreden sein wird, und ein jeder Schriftsteller seine Vorgänger überbieten muß, um *seinen* Helden für noch größer als Alexander d. Gr. zu zeigen.

Anlässlich des Feldzuges nach Indien weist Strabon (XV 1,5 c. 686) auf Nearchos hin, der Alexanders treibende Kraft im ehrgeizigen Streben (*φιλονεικῆσαι*) fand. Deshalb soll er sein Herr durch Gedrosien geführt haben, um nicht hinter Semiramis und Kyros zurückzubleiben, obwohl beide gerade in Indien schwere Verluste gelitten haben sollen. (Ebenso XV 2,5 c. 722). Daselbst liest man weitere Anspielungen auf die Unglaublichkeit dichterischer Berichte über die makedonischen Eroberungszüge, wobei Strabons Quelle, Megasthenes, u. a. die Unternehmungen des Ägypters Sesostris, des Chaldäers Nabokodrosos und des Skythen Idanthysos erwähnt: «Indien aber habe keiner von diesen berührt. Semiramis sei vor der Unterwerfung gestorben; die Perser hätten zwar die Hydraker als Hilfsvölker aus Indien kommen lassen, sie seien aber nie mit ihrem Heer dahin gekommen, sondern bloß in die Nähe, als Kyros gegen die Massageten zog.» (XV 1,6 c. 687.)

In der Alexandergeschichte des Curtius Rufus findet man dieselbe Motivation. Alexander will die jenseits von Marakanda liegende Kyrosstadt (*Cyropolis*) verschonen, *quippe non alium gentium illarum magis admiratus est, quam hunc regem* (vgl. X 1,30) *et Samiramim, quos et magnitudine animi et claritate rerum longe emicuisse credebat* (VII 6,20; über Semiramis vgl. noch IX 6,23).

²⁰ Vgl. M. DUNCKER: *Gesch. des Altertums*. II⁵. Leipzig 1878. S. 15, Anm. 1.; neuerdings J. W. PJANKOW: *Ktes. Duschambe* 1975. 5. 152.

^{20a} Anlässlich der *Cato invictus*-Figur weist neuerdings F. M. AHL (*Lucan. Ithaca*-London 1976, S. 272, Anm. 51) auf die Behauptungen von W. TARN (*Alexander the Great II*. Cambridge 1948. S. 338 f.) und St. WEINSTOCK (*Harv. Theol. Rev.* 50 [1957] S. 214) hin, wonach «the epithet *anikētos, invictus*, was not applied to heroes until *after* its use as an epithet of Alexander. Thus *Hercules invictus* owes much to *Alexander invictus* rather than vice versa.»

Um den historiographischen Komplex Semiramis in seinen weiteren Zusammenhängen zu betrachten, wollen wir nun eine Textstelle besprechen, welche bisher auch an sich wenig befriedigend behandelt worden ist. Wir denken an die Inhaltsangabe der Inschrift Ramses' II. in Theben, wie sie einem jeden Leser der taciteischen Annalen (II 60) gegenwärtig sein dürfte. Der alte Priester interpretiert hieroglyphische Texte dem Erbprinzen Germanicus, die u. a. die Eroberungen des *rex Rhamses* in Afrika und Asien, sowie die Begrenzung des ägyptischen Reiches durch das Bithynische und Lykische Meer enthielten: *iussus e senioribus sacerdotum partium sermonen interpretari referebat habitasse quondam septingenta milia aetate militari atque eo cum exercitu regem Rhamsen Libya Aethiopia Medisque et Persis et Bactriano ac Scytha potitum, quasque terras Suri Armeniique et contigui Cappadoces colunt, inde Bithynum, hinc Lycium ad mare imperio tenuisse*. Was man davon *nicht* versteht, findet man freilich auch in den maßgebenden Kommentaren nicht.

Seit Jean François Champollion befaßten sich mehrere Generationen von Ägyptologen mit der Frage, ob sich der taciteische Text anhand der in Theben erhaltenen Denkmäler verifizieren läßt — ohne Erfolg. Aus den Annalen Thutmosis' III. oder aus dem poetischen Bericht über die Qadeš-Schlacht Ramses' II. wäre niemals ein solcher Völkerkatalog zustande gekommen. P. Montet, der die betreffenden Dokumente am eingehendsten behandelt hat,²¹ wies neuerdings «auf die ägyptische Gepflogenheit hin, auswärtige Völker — auch wenn sie keineswegs unterworfen waren, sondern durch diplomatische oder Handelsbeziehungen mit dem Pharaon in Verbindung standen, — als tributpflichtig zu bezeichnen.»²² Mit seinem Riesenheer von 700 000 Waffenfähigen, was dem Germanicus angesichts der *magna vestigia* der alten Größe (vgl. Strab. XVII 1,46 c. 816: καὶ νῦν δ' ἴχνη δεικνύται τοῦ μεγέθους αὐτῆς, sc. Thebens; weiter zitiert unten, Anm. 29) als gar nicht unglaublich erschienen sein wird, habe sich der König Ramses «Libyens, Äthiopiens, der Meder und Perser, des Baktriens und Skythen bemächtigt und auch die Länder, welche Syrer und Armenier sowie die benachbarten Kappadokier bewohnen, vom Bithynischen bis zum Lykischen Meer unter Botmäßigkeit gehalten.»

Einen vergleichbaren Völkerkatalog gibt es im Material der ägyptischen Siegesinschriften *nicht*, «was weniger an der fragmentarischen Überlieferung als vielmehr daran liegt, daß selbst die weitesten Eroberungen der Ägypter in Asien nicht wesentlich über Nordsyrien hinausreichten.»²³ Die Bezeichnung *imperio tenere* ist höchstens für Libyen, Äthiopien und Teile von Syrien vertret-

²¹ P. MONTET: Germanicus et le vieillard de Thèbes. Publ. de la Fac. des Lettres de Strasbourg. Paris 1947. S. 47 ff.

²² Vgl. D. G. WEINGÄRTNER: Die Ägyptenreise des Germanicus. Papyrol. Texte und Abh. II. Bonn 1969. S. 166.

²³ WEINGÄRTNER: S. 168; vgl. W. HELCK: Die Beziehungen Ägyptens zu Vorderasien im 3. und 2. Jahrt. Wiesbaden 1962. S. 269.

bar. Wie verhält es sich dann mit der Eroberung Mediens, Persiens, Baktriens und des Skythenlandes? Es handelt sich bei Tacitus um eine Version der Sesostrisvulgata, d. h. um die in der klassischen Literatur geläufige Vorstellung von einem ägyptischen König namens Sesostri (Sesoosis, Sesonchosis, Osymandyas), dessen Eroberungszüge ihn «bis in den äußersten Westen, bis zu den Skythen und über Kleinasien nach Europa führten.»²⁴ Was Herodot (II 102 ff.) und Diodor (I. 53 ff.) von Sesostri und Sesoosis erzählen, sind Taten mehrerer Könige (des Sethos und noch mehr seines Sohnes Ramses), aber bereits beim Vater der Geschichte ins Märchenhafte übertrieben. Laut Herodot zog Sesostri mit seinem großen Heer *διὰ τῆς ἡπείρου* und unterwarf alle Völker, die er auf seinem Wege fand. So zog er durch die Lande (103: *διεξήγε τὴν ἡπείρου*) bis er von Asien nach Europa hinüberging und Skythen und Thraker unterwarf. Dafür, daß das ägyptische Heer bis zu diesen Völkern gedrungen ist, spreche der Umstand, daß sich beschriftete Stelen hier noch finden, darüber hinaus aber nicht mehr. Nördlich von Beirut (am Nahr el Kelb, dem einstigen Lykos) sieht man noch heute hieroglyphische Inschriften mit Namensschildern des Ramses II., die die Grenzen seines Hoheitsgebiets bezeichnen sollten. (Herodot hat diese Stelen bei seinem dortigen Aufenthalt gesehen: II 106.) Wenn aber Herodot vom Sieg des Königs Sesostri über die Thraker und Skythen spricht, so ist hier die Gestalt des Sesostri mit derjenigen des Psammetichos I. verschmolzen, der in Palästina (um 630) mit den Skythen und deren Verbündeten gekämpft hat (I 105, wo es freilich heißt, daß der König von Ägypten die Skythen durch Geschenke und Bitten bewog, nicht weiter vorzudringen). Eine lehrreiche Parallele: der von Herodot benutzte ägyptische Bericht wird unerwähnt gelassen haben, daß die betreffenden Völker nicht in ihrem eigenen Lande, sondern bei einem Einfall nach Palästina «besiegt» wurden.

Lehrreich ist auch die Anekdote, nach welcher die memphitischen Ptahpriester dem Dareios nicht gestatteten, sein Standbild vor den Denkmälern des Sesostri aufzustellen, und zwar mit der Begründung, seine (des Dareios) Taten (*ἔργα*) seien denen des Ägypterkönigs nicht ebenbürtig; Sesostri habe ja alle dieselben Völker unterworfen wie Dareios, *καὶ δὴ καὶ Σκόθας*, die Dareios nicht habe überwältigen können (Herod. II 110).²⁵

²⁴ WEINGÄRTNER: S. 169; vgl. FR. PFISTER: Würzb. Jb. f. Altertumswiss. 1 (1946) S. 56 ff.; H. KEES: RE «Sesostri» Sp. 1861 ff.; K. LANGE: Sesostri. Ein ägyptischer König in Mythos, Geschichte und Kunst. München 1954; über das Fortleben dieses legendenhaften Königs vgl. unseren Versuch: Das Bild der Antike im 16. Jh. Bp. 1960. S. 359 ff. Einige Bemerkungen auch bei H. VAN THIEL: Leben und Taten Alexanders des Makedonen. Der griech. Alexanderroman nach der Handschrift L. Darmstadt 1974, S. 178 (über die romanhafte ägyptische Geschichte des Hekataios von Abdera aus der Zeit Ptolemaios' I.); vgl. noch W. FAUTH (in H. Heubners Tac.-Komm. zu Hist. IV 83, 1), S. 189: «Sesonchosis-Sesong und der viel ältere Sesostri sind zusammengefloßen.»

²⁵ Vgl. J. YOYOTTE: Darius et l'Égypte. Une statue de Darius découverte à Suse. Journal Asiat. 260 (1972) 253 ff. desgleichen im Tutankhamon-Buche von T. N. Saweyewa (M. 1976), S. 165 f.

Allem Anschein nach zogen die Priester seit der Eingliederung Ägyptens in das persische Weltreich die persischen Inschriften, auf denen die Territorien des vom Großkönig beherrschten Gebietes verzeichnet waren,²⁶ zur Erweiterung des Eroberungskatalogs ihres unerreichbaren Sesostris heran. Für die ägyptischen Priester galt auch Alexander d. Gr. als ein *νέος Σεσόγχοσις κοσμοκράτωρ* (Ps.-Kall. I 34, p. 37 Kroll), d. h. ein Epigone der glorreichen einstigen Könige. Hierher gehört die Anekdote vom Trug des Nektanebos²⁷ ebenso wie die durchscheinende Fiktion, wonach Kambyses Sohn einer Tochter des Königs Apries gewesen sein sollte.²⁸

Alexanders östliche Erfolge fanden ihren Niederschlag u. a. in den Eroberungslisten des Osymandyas. Die Erzählung bei Diodor trägt unverkennbare «alexandreische» Züge, so z. B. über die hieroglyphischen Inschriften des *βασιλεὺς βασιλέων Ὀσσημανδύας* (I 47,6), dann über einen Säulenhof, worin mancherlei Darstellungen aus dem Krieg eingemeißelt waren, welchen jener König gegen die abgefallenen Baktrier führte. (Das Motiv der Abtrünnigkeit sollte für sich untersucht werden; auch Semiramis' und Rhodogunes «Strategema» bei Polyainos beginnt damit.) S. auch I 55,2 ff.: «Er bezwang ganz Asien, denn er besetzte nicht nur die Länder, welche später Alexander von Makedonien inne hatte, sondern auch die Gebiete einige Völker, bis zu welchen dieser nicht vordrang. Er ging über den Ganges und nahm ganz Indien in Besitz bis an den Ocean, und die skythischen Gebiete bis zum Fluß Tanais... Nun ging er nach Europa hinüber und durchzog ganz Thrakien... Hier setzte er seinem Zug eine Grenze. In den eroberten Ländern ließ er an vielen Orten Denksäulen errichten... mit den sogenannten heiligen Buchstaben der Ägypter...»²⁹

Der Inhalt der hellenistischen Dokumente war mit den reichlich übertriebenen Tatenberichten der früheren Könige des Neuen Reiches völlig verschmolzen, wobei für die «sesostrischen» Eroberungen der territoriale Bestand der jeweils größten politischen Gebilde im Osten in Anspruch genommen wurde.³⁰ Der alte thebanische Priester, der dem erlauchten Gast den hieroglyphischen Bericht über die Qadeš-Schlacht interpretierte, las ohne Bedenken die Völkernamen der Koalition, der Ramses II., der «Unwiderstehliche» entgegentrat, und deren Leichenhaufen er — nach der offiziellen Darstellung — eigen-

²⁶ Vgl. G. POSENER: La première domination perse en Égypte. Recueil d'inscriptions hiéroglyphiques. Le Caire 1936. S. 182 ff.

²⁷ FGRHist 134 F 39, mit JACOBYS Komm.; vgl. noch O. WEINREICH: Der Trug des Nektanebos. Leipzig 1911; W. KROLL: RE „Kallisthenes“ Sp. 1709.

²⁸ Herod. III 2; vgl. R. MERKELBACH: Die Quellen des griech. Alexanderromans. München 1954. S. 58, Anm. 1.; s. auch den Komm. von H. STEIN zur Stelle: «Die ägyptische Version suchte, zur Tröstung des gebeugten Nationalgefühls, dem Kambyses eine Art von Legitimität zu verleihen.»

²⁹ Vgl. noch Strab. XVII 1,5 c. 790 (*στήλαι καὶ ἐπιγραφαὶ* des Sesostris); XVII 1,46 c. 816: *ἀναγραφὰὶ δηλοῦσαι τὸν πλοῦτον τῶν τότε βασιλέων καὶ τὴν ἐπικρατείαν, ὡς μέχρι Σκηνθῶν καὶ Βακτριῶν καὶ Ἰνδῶν ... διατείνασαν.*

³⁰ Vgl. WEINGÄRTNER: S. 171.

händig in den Orontes warf.³¹ Selbst Germanicus hätte ein «Weltreich» des Königs Ramses, das sich auf Syrien und Kleinasien beschränkte, als unvereinbar mit der kanonisch gewordenen Großmacht der alten Könige von Ägypten empfunden, und das nicht nur «auf Grund seiner Bildungsvoraussetzungen»,³² sondern auch als Enkelkind des Antonius, der «sich ein Leben lang am meisten dem Dionysos hat gleichstellen wollen» (Plut., Ant. 75).

Zur Sesostrisvulgata gehört auch der Zug, daß der mythische Eroberer bis in den äußersten Westen triumphiert. So liest man bei Lucan (Phars. X 276 ff., eigentlich über die Unerforschlichkeit der Nilquellen) :

*Venit ad occasus mundique extrema Sesostris
et Pharios currus regum cervicibus egit:
ante tamen vestros amnes, Rhodanumque Padumque,
quam Nilum de fonte bibit...*

Für uns ist diese Stelle höchst interessant insofern als sie die Selbstverständlichkeit zeigt, mit welcher die ägyptische Reichsideologie nicht nur Libyen, sondern weit darüber hinaus den äußersten Westen, ja sogar die Ergebnisse der karthagischen Expansion für sich in Anspruch nahm.³³ Das wird bei Lucan mit der bekannten Erzählung zusammengekoppelt, nach welcher Sesosis, wenn er in einen Tempel oder eine Stadt einziehen wollte, so ließ er die vier Pferde an seinem Wagen ausspannen, und an ihrer Stelle mußten vier von den Königen oder den anderen Feldherren unter das Joch treten. (Diod. I 58,2.) Diese Anekdote, welche später mit einer moralisierenden Tendenz so oft nacherzählt werden wird,³⁴ war in der Praxis der altorientalischen Könige gar nicht so harmlos, sondern eine furchtbare Realität.³⁵

So sollte man alle im semiramischen «Strategem» erwähnten Motive verfolgen, was bei dieser Gelegenheit nicht gemacht werden kann. Vielleicht noch einige Worte über die Flüsse, welche die mythische Königin «gezwungen hat, ihrem Willen zu folgen; sie aber wollte, daß sie dahin fließen, wo sie von Nutzen sein konnten» (ποταμούς ἠνάγκασα ῥεῖν, ὅπου βουλόμην, ἐβουλόμην δὲ ὅπου συνέφερε).³⁶ Die Bewässerungsanlagen behaupten unter den ἔργα Σεμιράμιδος

³¹ Vgl. Ch. KUENTZ: La bataille de Qadech. Mém. de l'Inst. Franç. d'Arch. Orientale 55. Le Caire 1928—34. S. 328 ff. Laut der offiziellen Version wurde auch Valerian eigenhändig durch Sähpuhr gefangen genommen: Res gestae d. Sap. 11.

³² WEINGÄRTNER: S. 172.

³³ Auch Alexander soll u. a. einen Feldzug gegen Karthago «und jenseits der Karthager» geplant haben, vgl. Arr., Anab. V 27,7.

³⁴ Vgl. unseren ob. (Anm. 24) erwähnten Versuch: S. 359 ff.

³⁵ Vgl. den Text des Rassam-Zylinders, X 17—30 (M. STRECK: Assurbanipal und die letzten assyr. Könige. II. Leipzig 1916, S. 83 ff.): «Sie (die vorher genannten vier Könige) zogen das Joch des Galawagens unter mir bis zum Tore des Tempels.»

³⁶ Nicht ganz genau, trotzdem interessant ist der Hinweis auf unsere Stelle bei DE LA BLANCHÈRE, DAREMBERG—SAGLIO s. v. «Fossa», p. 1326: «La devise de tout l'Orient semble être la déclaration que la légende prêtait à Semiramis dans l'inscription lue par Alexandre au delà de la Bactriane, pays de canalisation par excellence: «J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais...»

eine bevorzugte Stelle in unseren Quellen; sie sind kennzeichnend auch für das Fortleben der Semiramisgeschichten, welche wir unlängst in einem besonderen Aufsatz behandelt haben.³⁷ Diese Funktion der mythisch gewordenen Gestalt wird entsprechend den Forderungen einer Aretalogie formuliert: sie soll die Flüsse gezwungen haben, wie es ihr beliebte. Denkt man an die Rolle, die in den Darstellungen der mythischen Eroberungszüge Herakles oder Dionysos spielt, denkt man an ihre *στῆλαι* oder *βωμοί*, welche sie am äußersten Westen oder Osten aufgestellt haben, was dann Alexander d. Gr. ebenso wie Sesostris nachgeahmt haben sollen (vgl. Strab. III 5,5 c. 171: Ἰνδικῆς στρατείας ὄρια βωμοὺς ἔθετο ἐν τοῖς τόποις, εἰς οὓς ὑστάτους ἀφίκετο τῶν πρὸς ταῖς ἀνατολαῖς Ἰνδοῶν, μιμούμενος τὸν Ἡρακλέα καὶ τὸν Διόνυσον,^{37/a} s. auch Arr., Anab. V 29,1), oder an Arrians Beschreibung des Ortes, ὅπου τινὰ ὀπομνήματα τοῦ Διονύσου οἱ Νουσαῖοι ἐκόμπαζον, und wo die Makedonier mit Efeu bekränzt eine Hymne auf Dionysos angestimmt haben, τὰς ἐπωνυμίας τοῦ θεοῦ ἀνακαλοῦντες (Arr. V 2,5 f.), so wird man auch den mehr als feierlichen Ausdruck des Polyainos (*ποταμοὺς ἠγάγκασα* . . .) verstehen. Liest man doch auch in der Bacchus-Aretalogie des Horaz (C. II 19,17, unter den übrigen Wundertaten des Gottes): *tu flectis amnis* . . ., wozu Porphyrio treffend bemerkt: *pro «domas»* . . ., *tamquam decursus eorum declinet, quo velit*.

Was nun das *amnis flectere* betrifft, so kommt dem Leser des Herodot nicht nur die Geschichte in den Sinn, wie Kyros den Fluß Gyndes «züchtigte» (I 189, dazu Steins Kommentar: «Was eine naive Volkssage als Werk kindischen Zornes darstellt, war ohne Zweifel nichts anderes als ein großes Kanalsystem zur Bewässerung der umliegenden Landschaft, das noch heute am Diala in vollem Betrieb ist»), sondern auch das berühmte Kap. III 117 über den Fluß namens Akes, der früher in fünf Arme geteilt die Länder der Chorasmier, der Hyrkanier, der Parther, der Saranger und Thamanaier bewässerte. «Seit diese Völker aber Untertanen der Perser sind, soll es ihnen sehr schlecht ergehen: der König baute nämlich die Felsspalten (*διάσφαγες*) zu» (vgl. VII 130, wo Xerxes die Thessalier mit der Versperrung des Tempe-Tales bedroht), und ließ sich für das Öffnen der Stauwehre (*πύλαι*, iran. *varγ*)³⁸ erhebliche Summen zahlen. Angesichts der Tatsache, daß das künstliche Bewässerungssystem von Iran mit den zugehörigen Kanälen usw. erst unter den Achämeniden ausgebaut wurde und auch die von Semiramis erwähnten Saker und Sogdianer erst durch Kyros ins persische Weltreich eingegliedert worden sind, kann man die Zeit, als diese Züge der Semiramis gewisse Aktualität hatten, zweifellos später als die Lebenszeit der «historischen» Semiramis ansetzen.

³⁷ Erscheint in den Mitteilungen der Ung. Akad. d. Wiss. (I. Kl.)

^{37/a} Vgl. noch Plin., Nat. hist. VI 16, 49: *arae ibi (sc. in ultimis Sogdianorum finibus) sunt ab Hercule ac Libero patre constitutae, item Cyro et Semiramide atque Alexandro*. Dazu ED. NORDEN: Germ. Urg.³ 184, 1; zu Sesostris' Säulen: ED. MEYER: Gesch. d. Alt. I² 256 ff.

³⁸ Vgl. J. MARKWART: Wehrot und Arang. Leiden 1938, S 9; neuerdings W. M. MASSON: a. a. O., S. 172 ff., mit weiterer Literatur.

Wenn J. Markwart³⁹ behauptet, daß bei Herodot «ein Titanen- oder Dämonenwerk beschrieben wurde», so hat er sicherlich Recht. (Die herodoteische Darstellung hat auch nach Ph.-E. Legrand⁴⁰ «quelque chose de merveilleux».) Die ganze Semiramis-Legende hat auch «quelque chose de merveilleux», wobei nur die *historischen* Realitäten nicht außer Acht bleiben sollen. Wie W. Eilers neuerdings⁴¹ geschrieben hat: «Infolge der bekannten Verquickung von Gestalten der babylonisch-assyrischen und der medisch-persischen Geschichte, aber wohl auch durch die beständigen Kriegszüge der mesopotamischen Könige ins Gebirgsland des Zagros verursacht, fließen iranische Elemente und medische Lokalüberlieferung in der Semiramisgestalt zusammen.» Allenfalls könnte der ganze Komplex innerhalb noch weiterer Zusammenhänge behandelt werden, wobei auch der klassische Philologe mitzuforschen hat.

Budapest.

³⁹ A. a. O., S. 11.

⁴⁰ In seiner Ausgabe: Hérodote, Hist. 1. III. Paris 1958, S. 155.

⁴¹ A. a. O., S. 68.

L'ORIGINE DE LA RELATION D'ARRIEN
SUR LA PAIRE DES FRÈRES ARSACIDES,
ARSACE ET TIRIDATE

Dans les recherches relatives à la fondation de l'État parthe, une question surtout faisait l'objet de la controverse qui divisait le monde des savants en deux camps. Les uns se prononçaient en faveur de la version qui a attribué le rôle de la fondation de la monarchie des Arsacides à Arsace, premier dans la lignée de cette célèbre dynastie,¹ les autres, dont la position s'était fortifiée le long du XX^e siècle, ont souligné la mission de la paire des frères, Arsace et Tiridate, en mettant l'accent sur ce dernier.² Cette seconde version appuyée sur la relation d'Arrien,³ considérée comme fondamentale pour les origines des Parthes, a attribué la tâche de la fondation de l'État parthe de façon à n'en référer la plus grande partie qu'à Tiridate, en laissant du côté Arsace dont le règne de deux ans ne présentait, à vrai dire, qu'un petit champ d'activité. Ce schéma, élaboré surtout et défendu par A. v. Gutschmid⁴ et développé avant la dernière guerre par W. W. Tarn,⁵ a abouti dans sa conséquence finale à faire disparaître Arsace du cadre des personnalités historiques et retomber toute la gloire de la fondation de l'État parthe sur Tiridate.

Pour ma part, je suis depuis une quarantaine d'années partisan d'une opinion complètement différente. Déjà dans ma dissertation sur Arsace I-er⁶,

¹ C'est surtout dans les travaux plus anciens, comme p. ex. J. SAINT-MARTIN : *Fragments d'une histoire des Arsacides*, I. Paris 1850. J. H. SCHNEIDERWITZ : *Die Parther nach griechisch-römischen Quellen*, Progr. Heiligenstadt 1873. J. G. DROYSSEN ; *Geschichte des Hellenismus*. III. 2. Hamburg 1877. FR. SPIEGEL ; *Iranische Altertumskunde*. III, Leipzig 1878, qu'on trouve ce point de vue le plus répandu. Mais on n'a pas pris en considération dans ces travaux, probablement à cause du manque de critique des sources, toutes les conséquences qui résultaient de divergences des versions sur les origines de l'État parthe. Cf. déjà J. VAILLANT : *Arsacidarum imperium etc.* Parisiis 1725.

² Pour ne citer de la nombreuse littérature que les positions les plus connues, comm p. ex. F. JUSTI : *Geschichte Irans*, dans : Geiger u. Kuhn, *Grundriss der iranischen Philologie*. II. Strassburg 1896, A. BOUCHÉ-LECLERCQ : *Histoire des Séleucides*, I, Paris 1911, A. CHRISTENSEN : *Die Iranier*. Handb. d. klass. Altertumsw. III, 1. 3, 3, 1, München 1933.

³ Parth. fr. 1. F. H. G. III (MÜLLER) 587. Cf. Syncelle, 284 B—C.

⁴ A. v. GUTSCHMID : *Geschichte Irans und seiner Nachbarländer*, Tübingen 1888, 29 ss.

⁵ W. W. TARN : *The Cambridge Ancient History*. IX. 1932, 574 s.

⁶ J. WOLSKI : *Arsace I, założyciel państwa partyjskiego*, *Eos* 38 (1937) 492—513, et 39, 1938, 244—266, réimprimé en français : *Arsace I^{er}, fondateur de l'État parthe*. *Acta Iranica* 3 (1974) 159—199.

ainsi que dans les articles ultérieurs dans «*Historia*»,⁷ j'ai soumis à un examen critique toutes les sources relatives à cette question. En réfutant la thèse de la supériorité d'Arrien comme source capitale pour les origines de l'Etat parthe, j'ai mis au premier plan la couche des sources la mieux attestée dont Strabon et Trôgue Pompée dans l'Épitomé de Justin étaient les principaux représentants. Les résultats de mes recherches, acceptés pas à pas par la science,⁸ se résumaient dans la constatation de l'historicité d'Arsace I-er sous la forme transmise par Strabon et Justin et de son rôle historique dans la fondation de l'État parthe. D'autre part, je refusais l'historicité à la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate, dont l'existence dépendait uniquement de la tradition, imbue de légendes, conservée chez Arrien et Syncelle.

Tel était l'état de la question, et bien que la thèse de l'historicité d'Arsace I-er semble être fixée, néanmoins il y avait des doutes quant à la provenance de la version d'Arrien relative à la paire des frères Arsacides et de sa signification. La chose paraît vraiment étrange et difficile à expliquer. Mais ces doutes apparaissant de temps en temps, surtout de la part d'Elie Bickerman,⁹ devaient se taire en vue de la découverte pendant les fouilles soviétiques à Nisa des ostraca contenant des inscriptions permettant de reconstituer la généalogie des Arsacides. Publiées par Diakonoff et Livschitz,¹⁰ elles ont écarté, comme il semble, pour toujours, l'hypothèse déjà fort douteuse de l'historicité de Tiridate ou bien, disons-le ouvertement, de la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate. Pour eux, il n'y a plus de place dans la généalogie des Arsacides.

La confirmation des déductions tirées des sources grecques et latines grâce aux données provenant du sol parthe tranche la question si longuement disputée. Mais ce n'est pas la fin des preuves livrées par l'Iran. Il y a quelques années, on a découvert quelque part en Iran un trésor de monnaies, pour la plupart parthes, et publié par Abgarians et Sellwood.¹¹ Après une analyse

⁷ J. WOLSKI : L'historicité d'Arsace I^{er}. *Historia* 8 (1959) 222—238, Arsace II et la généalogie des premiers Arsacides, *Historia* 11 (1962), 136—145.

⁸ En suivant M. ROSTOVITZ : *The Social and Economic History of the Hellenistic World. I—III*. Oxford 1941. 1425, un nombre de plus en plus grandissant des savants s'était rallié à ma reconstruction des origines de l'État parthe. Cf. H. BENGTSON : *Griechische Geschichte*⁵. München 1977, N. R. FRYE : *The Heritage of Persia*. London 1962, G. LE RIDER : *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, Paris 1965. K. H. ZIEGLER : *Die rechtlichen Beziehungen zwischen Rom und dem Partherreich*. Wiesbaden 1964. H. SCHMITT : *Untersuchungen zur Geschichte Antiochos d. Gr. und seiner Zeit*, Wiesbaden 1964, J. NEUSNER : *A History of the Jews in Babylonia, the Parthian Period*, Leiden 1965, E. WILL : *Histoire politique du monde hellénistique, I—II*, Nancy 1966—67. G. A. KOSCHELENKO : *Kultura Parfiï*, Moscou 1966, A. M. SIMONETTA : *La monetazione partica*, Roma 1968.

⁹ E. BICKERMAN : *Notes on Seleucid and Parthian Chronology*. *Berytus* 8 (1944) 73—83.

¹⁰ Cf. I. M. DIAKONOFF et W. A. LIVSCHITZ : *Dokumenty iz Nisy I w. do n. e.* Moscou 1960, 20. Dans cette généalogie on ne trouve pas du tout cité le nom de Tiridate.

¹¹ Cf. M. T. ABGARIANS et D. G. SELLWOOD : *A Hoard of early Parthian Drachms*. *Numismatic Chronicle, Seventh Series*, vol. 11 (1971) 103—118.

minutieuse les auteurs se sont prononcés en faveur de l'opinion, combattue d'ailleurs depuis des années dans la science, que la frappe des premières monnaies parthes doit être attribuée aux deux premiers Arsacides, donc à Arsace I-er et à son fils et successeur, Arsace II. Elle se place alors à la fin du III^e siècle av. n.e., et non à la moitié du II^e siècle av.n.e.¹² On ne peut donc nier aujourd'hui l'historicité d'Arsace I-er qui, de chef de la tribu des Parnes, grâce à ses conquêtes en Iran, s'est élevé à la position de roi et de fondateur d'un empire.

Du point de vue méthodique, ce n'est de cette façon que la moitié du problème qui se trouve résolue. On ne peut plus douter de l'historicité d'Arsace I^{er} et de la reconstitution de la version de la fondation de l'État parthe transmise par la couche des sources composée de Strabon et de Justin.¹³ Mais que faire avec la version de la couche tardive des sources, d'Arrien et de Syncelle, qui pousse au premier plan les frères Arsacides, Arsace et Tiridate? Pour gagner une approche à la totalité du problème, il me semble nécessaire de trouver l'explication de cette version, de cette paire énigmatique, non historique, il est vrai, mais dont l'existence provoque à en chercher l'origine, le fondement. Il est presque inadmissible, du moins pour moi, de traiter cette version, maintes fois citée dans les sources, comme un amas de légendes sans aucune valeur. Les études sur les Parthes, sur le mécanisme de leur gouvernement et leur niveau culturel nous placent aujourd'hui dans une situation qui est bien éloignée de l'idée de la barbarie des Parthes et de leur structure.¹⁴

Bien que la version d'Arrien et de Syncelle soit dotée de beaucoup de détails empruntés à des scènes historiques bien connues, comme p. ex. le motif de pédérastie, calqué sur le modèle de la passion criminelle de Pisistratide Hipparque pour le juvénile Harmodios,¹⁵ ou bien celui de la conjuration de

¹² D'accord avec mon opinion sur l'historicité d'Arsace I^{er}, c'est déjà dans Eos 39 (1938) 260 ss., que j'ai attribué la frappe des premières monnaies parthes à ce roi. Contre G. LE RIDER : Suse sous les Séleucides et les Parthes. Paris 1965. 299 ss., qui est partisan de la date plus tardive des premières émissions parthes, se sont prononcés, ces derniers temps, A. SIMONETTA : La monetazione partica dal 247 al 122 a. C., Rivista italiana di numismatica, vol. XVI, Serie quinta, 70 (1968) et G. A. KOSCHELENKO : Niekotoryje woprosy istorii ranniej Parfii, V. D. I. 1. 1968, 53—71.

¹³ Pour l'ensemble de la question voir J. WOLSKI : L'effondrement de la domination des Séleucides en Iran au III^e siècle av. J.-C., Bulletin intern. de l'Acad. Pol. des Sciences, Cl. de Philologie — Cl. d'Hist. et de Philos., No suppl. 5, Cracovie 1947, 13—70, la traduction allemande : Der Zusammenbruch der Seleukidenherrschaft im Iran im 3. Jhrh. v. Chr., dans : Der Hellenismus in Mittelasiien. Darmstadt 1969, 188—254, ainsi que The Decay of the Iranian Empire of the Seleucids and the Chronology of the Parthian Beginnings. Berytus 12 (1957) 35—52. Voir aussi les ouvrages cités plus haut, note 8.

¹⁴ Pour ne mettre en relief qu'un domaine d'importance, celui de l'idéologie parthe. Cf. J. NEUSNER : Parthian Political Ideology, Iranica Antiqua 3 (1963) 40—59, et J. WOLSKI : Les Achéménides et les Arsacides. Syria 43 (1966) 67—89. L'apport très sérieux de l'archéologie soviétique pour éclairer le développement de la culture parthe, cf. G. A. KOSCHELENKO : Kultura Parfii. Moscou 1966, où sont cités les travaux les plus récents relatifs à ce problème.

¹⁵ Thucydide VI 54, 56 ; Arist. Athen. Polit. 18, 2.

sept Perses pour renverser Gaumata,¹⁶ tout cela mis en relief par les auteurs cités plus haut, il ne me semble pas possible d'y voir l'essentiel de cette version. Son élément principal est la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate, et ce qu'on doit chercher à expliquer c'est la cause de son apparition. Pour trouver l'éclaircissement de cette version énigmatique et qui reste en contradiction avec tout ce que nous savons des sources littéraires, inscriptions, monnaies, sur les origines des Arsacides, on ne peut se borner à embellir et à enrichir ce récit. Tous ces détails sont subordonnés à l'idée centrale, celle des frères Arsacides.

Pour approcher le problème, pour trouver l'élément capable de nous servir de point de départ dans nos recherches, il me semble nécessaire d'envisager l'atmosphère générale de la version. D'après Arrien et Syncelle — ce dernier est de beaucoup plus explicite qu'Arrien — les frères Arsacides, Arsace et Tiridate, ont libéré les Parthes du joug honteux, de l'esclavage, des Séleucides, représentés par le satrape de la Parthyène nommé une fois Pherecle, une autre fois Agathocle.¹⁷ C'est contre l'attentat criminel du satrape, porté contre l'honneur du plus jeune des Arsacides, Tiridate, que les frères Arsacides, traités du reste comme les sujets des Séleucides, se sont mis à comploter avec cinq de leurs compagnons et, finalement, sont venus à bout du violateur. Leur action avait pour effet la libération de la Parthyène qui de cette façon s'est détachée de la monarchie des Séleucides pour former désormais un État distinct.

C'est dans un monde tout à fait différent de celui dont les fondements nous apparaissent fortement fixés dans la tradition historique digne de foi que nous nous trouvons placés par Arrien. Et cette différence est tellement marquée qu'il me semble impossible d'essayer de faire entrer cette version dans le milieu créé par Strabon et Justin malgré les efforts menés par E. Bickerman dans le sens opposé.¹⁸ En constatant cet état de choses, nous sommes placés, je le répète encore une fois, devant une énigme. Il y a beaucoup d'exemples dans la tradition historique où la fondation d'un État est embellie de détails contradictoires, où la chronologie léguée par les sources se trouve en désaccord. Mais, pourquoi avoir inventé la paire des frères Arsacides, Arsace et Tiridate, au lieu d'un fondateur au nom bien connu et célèbre chez les Parthes, d'Arsace? Ces frères Arsace et Tiridate, l'un plus âgé et mort, ou plutôt tué après deux ans de règne, dont la réalité est nulle, l'autre, adoles-

¹⁶ Cf. A. v. GUTSCHMID : *Geschichte Irans*, 30, où il analyse ce passage sans cependant en tirer des conséquences méthodiques.

¹⁷ Pour souligner l'indifférence avec laquelle on s'approcha de ce problème, il faut considérer le manque d'intérêt pour la diversité du nom du satrape. Cf. J. WOLSKI : *Arsace I^{er}*, *Acta Iranica* 3 (1974) 159 ss.

¹⁸ Cf. E. BICKERMAN : *Notes on Seleucid and Parthian Chronology*, *Berytus* 8 (1944) 73 ss., qui est partisan d'une unique couche de sources. Pour moi ce n'est que la tradition de Strabon et de Justin qui compte comme sources dignes de foi.

cent au moment de l'origine de l'action, mais régnant après le meurtre d'Arsace trente sept ans, sont à mon avis plutôt des ombres que des personnalités, vivant et agissant dans l'histoire des Parthes.

Ce que je propose maintenant ne prétend pas être plus qu'une hypothèse entreprise au moyen d'éléments très restreints. Elle a l'avantage d'être fortement établie dans le réel du milieu parthe, dans le climat, disons-le franchement, des traditions et des croyances religieuses des Parthes. Pour m'exprimer d'une façon plus claire, je trouve quelques mentions d'importance dans la trame de la version d'Arrien qui nous donnent des points d'appui propres à nous aider dans nos recherches.

L'un, c'est la paire des frères, l'autre, c'est le meurtre du plus âgé après un court délai de deux ans. La sublimation de la paire des frères Arsacides, auteurs de la libération de la Parthyène, a, à mes yeux, quelque chose que relève du climat presque religieux, en tout cas extraordinaire. En me plaçant dans une telle atmosphère, j'ai commencé à chercher dans le domaine religieux une paire de frères surhumains et fortement liée avec le monde des croyances parthes et dont la substance pourrait répondre à l'atmosphère émanant de la tradition d'Arrien. En suivant le fil une fois saisi, je me suis orienté vers une paire de dieux frères connus sous le nom de Dioscourses ou bien de Cabeires, nommés aussi grands dieux, *megaloi theoi*.¹⁹ Leur fonction capitale s'est ramenée à porter secours dans des situations pénibles, difficiles, d'où vient leur nom *theoi soterés*. En analysant le contenu de la version transmise par Arrien et Syncelle, j'y trouve des analogies, des ressemblances entre les frères Arsacides et les Dioscourses. Les deux paires se composent de frères, leur activité est la même, les Arsacides comme les Dioscourses viennent au secours des opprimés, dans ce cas des Parthes exposés aux pires tourments de la part des Macédoniens. Ces rapprochements, je l'avoue, sont loin d'être décisifs, mais à notre aide viennent d'autres données des sources qui mettent en relief le rôle et la place des Dioscourses, des grands dieux, dans le culte parthe.

Il y a déjà plus d'un demi siècle qu'on a publié une inscription trouvée à Délos et placée dans un recueil par Roussel;²⁰ elle date d'env. 101—100 av.n.e. Dans cette inscription est mentionné un haut personnage parthe de la cour de Mithridate II ainsi qu'un certain Hélianax qui, entre autres, est prêtre des «*theon megalon Samotrakon Dioscouron Cabeiron*». Une autre inscription, témoignant de l'importance du culte des dieux Dioscourses chez les Parthes, date d'un peu plus tard.²¹ Les travaux relatifs au culte et à l'importance des Dioscourses chez les Parthes sont assez nombreux. Ils soulignent, avant tout, le caractère compliqué de ce culte où on voit se mêler les éléments grecs et

¹⁹ Pour la question des Dioscourses et celle de leur culte dans l'Etat parthe, voir G. A. KOSCHELENKO : *Kultura Parfii*. Moscou 1966. 24 ss.

²⁰ Cf. P. ROUSSEL et M. LAUNEY : *Inscriptions de Délos*. Paris 1937. No 1581.

²¹ Cf. P. ROUSSEL et M. LAUNEY : *op. cit.* No 1582.

d'autre part, dans la forme matérielle du culte, les éléments indigènes, iraniens.²²

Sans entrer ici dans la discussion sur l'étendue des influences iraniennes sur le fond grec, telles que nous les voyons dans le culte des megaloi theoi, des Dioscourses, une chose nous semble évidente. C'est que ce culte occupait une place d'importance dans la vie religieuse et culturelle des Parthes. Son ascendant date du II siècle av. n.e. Comme élément fondamental dont l'existence est strictement liée avec la paire des frères Dioscourses apparaît l'idée du dualisme, si intimement unie avec le zoroastrisme. Les Dioscourses avaient dans le monde iranien comme leurs correspondants les frères Ahoura-Mazda et Angro-Maniou. Ce syncrétisme irano-grec, révélé dans ce culte, apparaît aussi dans la tradition d'Arrien où l'on discerne beaucoup d'interpolations grecques allant de paire avec des éléments iraniens.²³

Pour étayer l'hypothèse avancée plus haut et qui se résume dans le parallélisme des deux paires de frères, Arsacides et Dioscourses, un nouvel apport nous est fourni grâce à la découverte par les archéologues soviétiques à Nisa, dans cet ensemble somptueux, du temple dit «rond». En se référant à la discussion dont Pugatschenkova²⁴ et Koschelenko,²⁵ entre autres, étaient les principaux auteurs, on en déduit la conclusion que ce temple était consacré au culte des megaloi theoi, des Dioscourses. L'analyse bien approfondie du principe architectural souligne la juxtaposition dans ce bâtiment d'éléments tantôt grecs tantôt indigènes dont la provenance chorésmienne ressort des fouilles effectuées il n'y pas longtemps dans la région chorésmienne.

Si les suppositions avancées à propos du temple rond s'avèrent justes, alors nous disposons d'un ensemble de preuves qui dépeignent d'une manière assez convaincante le milieu parthe. C'est à partir de ce climat que nous pouvons admettre la formation de la tradition dont les héros n'étaient autres que les frères Arsacides, Arsace et Tiridate. Ils étaient, à ce qu'il paraît, imbus d'une onction quasi divine comme sauveurs de la Parthyène menacée par le violateur macédonien. La juxtaposition de beaucoup d'éléments d'origine diverse peut nous servir de moyen pour éclairer le jeu de forces dont l'Iran des Arsacides était le théâtre depuis au moins le II^e siècle av. n.e. Et il me semble hors de doute de voir comme l'instance active et déterminante, responsable de la création de cette version, les Arsacides mêmes.²⁶

²² Cf. G. A. KOSCHELENKO : op. cit. 26 ss.

²³ Cf. J. WOLSKI : Arsace I^{er}. Acta Iranica 3 (1974) 176 ss.

²⁴ G. A. PUGATSCHENKOVA et N. I. KRASCHENINNIKOVA : Krouglyj chram parfianskoj Nisy. Sovjetskaja Archaeologia, 1964. No 4, 119 ss.

²⁵ G. A. KOSCHELENKO : Kultura Parfii, 24 ss.

²⁶ Ce qui nous semble témoigner de l'apport des Arsacides dans la formation de cette tradition, c'est la version de la provenance des Arsacides de la dynastie des Achéménides. Cette idéologie proiranienne se laisse constater dans la tradition probablement déjà dès la fin du II siècle av. n. e. Cf. J. WOLSKI : Les Achéménides et les Arsacides : Syria 43, 67 ss.

La force créatrice du milieu parthe capable d'absorber et de faire entrer dans le tissu de sa propre tradition des idées en vigueur dans le passé en les adaptant habilement aux propres exigences nous est révélé dans un détail conservé chez Arrien et Syncelle. Dans l'atmosphère bien connue des Perses d'Eschyle, où Darius s'exprime à propos d'hybris, cette transgression des lois éternelles, dont la domination englobe le monde entier, l'Iran aussi,²⁷ Arrien nous y introduit en parlant du satrape séducteur dans le terme de *hybrisanta*, et de son méfait comme *hybris*. Il y a donc beaucoup de fils qui se multiplient pour nous révéler ce milieu unique où pullulaient les réminiscences de part et d'autre.

Mais ce n'est pas la dernière preuve à notre disposition. La version d'Arrien et de Syncelle contient encore un élément dont la signification plaçait la critique devant une énigme. Il s'agit d'un passage de Syncelle qui raconte le sort des frères Arsacides après leur victoire remportée sur le violateur macédonien et après la revendication de la liberté par les Parthes. Arsace devient maintenant roi des Parthes, mais son règne ne dure que deux ans à cause de son meurtre. Après sa mort, c'est le frère cadet Tiridate, qui saisit la couronne pour régner trente-sept ans. La critique s'était donné beaucoup de peine pour faire entrer ces deux rois Arsacides dans les cadres de l'histoire parthe, pour les mettre en concordance avec ce que nous savons des sources sur les origines de l'État parthe. Vain effort, on s'y était heurté à des difficultés quasi insurmontables.²⁸

Pour ma part, je tiens, je tenais, pour impossible un tel procédé parce que pour moi ces frères Arsacides n'ont aucun droit à l'historicité.²⁹ Ni Arsace avec son règne limité à deux ans, ni Tiridate, régnant trente-sept ans, n'ont existé en réalité. Une image tout à fait différente apparaît à partir du moment où nous admettons, en suivant la ligne de raisonnement adoptée plus haut, qu'il y a ici une scène quasi rituelle empruntée au culte des Dioscourses, des Cabeires.³⁰ D'accord avec ce culte, dont un des éléments consistait dans les mystères, domaine pas tout à fait étranger aux Perses et, à leur exemple, aux Parthes, un des *megaloi theoi* devait mourir. Sa mort constituait l'apogée des mystères qui étaient aussi à la base du culte de Mithra connu, lui aussi, en Iran des Arsacides depuis au moins le II^e siècle av. n.e. Et voilà, la mort d'Arsace

²⁷ Voir en dernière instance, A. MOMIGLIANO : *Alien Wisdom, The Limits of Hellenisation*. Cambridge 1975. 130, qui analyse cette question sur la plate-forme plus large des relations entre la Grèce et le monde iranien.

²⁸ Pour n'en citer qu'un exemple, il suffit de mentionner A. v. GUTSCHMID : *Geschichte Irans*, 30, dont l'effort à harmoniser tous les éléments chronologiques, entre autres l'ère des Arsacides, comptée par lui en l'an 248. s'avérait vain, cette date, ainsi que la date de l'ère des Séleucides se placant d'un an plus tôt que l'on ne l'admettait auparavant.

²⁹ Opinion déjà exprimée par moi en 1938, Cf. *Eos* 39 (1938) 244 ss.

³⁰ Sur la question de culte des Cabeires chez les Parthes, voir les justes remarques de G. A. KOSCHELENKO : *Kultura Parfii*, 28 ss.

ne peut pas être interprétée comme un fait historique contrairement à ce qu'en ont dit depuis Gutschmid les écrivains contemporains. Il faut absolument prendre une distance avant d'utiliser les données de la tradition d'Arrien et de Syncelle pour combler les lacunes du schéma chronologique de la plus ancienne histoire des Parthes.

Ces deux personnages, Arsace de deux ans et Tiridate de trente sept ans sont complètement dénués de réalité historique. Pour finir, je tiens pour nécessaire d'avouer combien les propositions avancées plus haut sont hypothétiques. La cause en est l'état de notre tradition composée presque uniquement de sources grecques et latines. Je n'ai pas besoin de souligner, aujourd'hui d'autant plus, que nous nous trouvons devant une tâche très pénible, les sources parthes n'étant pas en état de nous livrer des données dignes de foi. Pour ma part, je l'ai déjà dit en 1973, pendant la Conférence tenue à Budapest, je suis toujours disposé à utiliser les sources classiques pour l'histoire de l'Orient à moins qu'elles ne soient contradictoires à la tradition indigène.³¹ Dans le cas de la version d'Arrien et de Syncelle, si l'on peut en dégager le fond, j'ai essayé de la vérifier, de l'appuyer à l'aide d'autres genres de sources, tantôt écrites, tantôt archéologiques. Tâche très difficile vu l'aspect de cette version, probablement produit d'une longue période de temps, due aux divers éléments qui ont contribué à former son état actuel. Elle reflète en tout cas la richesse, et en même temps la complexité de ce phénomène qu'on appelle la culture des Parthes.

Kraków.

³¹ Il est probable que la forme extérieure, prosopographique, de la version des frères Arsacides, Arsace et Tiridate, a trouvé sa source dans l'histoire de l'Arménie, où fut fondée la secondogéniture arsacide. Nous connaissons son représentant Arsace dont le règne ne durait que deux ans (33-35 n. e.), ainsi que Tiridate, bien connu par sa visite à Rome sous Néron ; il devait régner env. 37-38 ans (62-100 n. e.). Cf. J. DE MORGAN : Histoire du peuple arménien. Paris 1910. 91.

THE ARCHAEOLOGICAL EVIDENCE FOR THE DATE
OF THE SOGDIAN «ANCIENT LETTERS»

The Sogdian «Ancient Letters» can be regarded without doubt as valuable historical sources for the history of Ancient Central Asia.¹ Their testimony cannot be used, however, as historical evidence without the exact knowledge of their chronological position. It is, therefore, easy to understand when the date of the «Ancient Letters» aroused a keen interest among Iranian scholars of late years. The historical value of these Sogdian texts was clearly recognized by Sir Aurel Stein, the discoverer of them, already before their decipherment and publication. Without any knowledge of their contents, he thought of two possibilities: (1) either they testify to the presence of an Iranian element in the indigenous population of the Tun-huang Limes — (2) or they may emanate from Sogdian traders travelling along the «Silk Route» between China and the Sogdian land.²

It is interesting to note that Sir Aurel Stein himself did not raise the question of the date of the «Ancient Letters». His only aim was to establish certain chronological limits for the use of the paper on which the letters were written. He referred to the invention dated from 105 A. D. of the paper in China on the one hand, and to the latest Chinese documents, dated from 137 A. D. and 153 A. D. respectively, found on the Tun-huang Limes, on the other hand. On the basis of this and other archaeological evidence he concluded «that the garrisoning of the stations of the Limes must have ceased some time in the second century A. D.»³ From this statement it becomes perfectly clear that he put the writing of these paper documents roughly between 105 A. D. and the end of the second century A. D. Unfortunately, Sir Aurel Stein's views concerning the composing of the Sogdian «Ancient Letters» were misunderstood and ministerpreted by H. Reichelt when he published these documents for the first time. He ascribed to him the view that the letters were written between 105 A. D. and 137/153 A. D., *i.e.* between the invention of the paper and the

¹ Cf. their appreciation by W. B. HENNING: The Date of the Sogdian Ancient Letters. BSOAS 12 (1948) 602.

² SIR AUREL STEIN: Serindia. II. Oxford 1921. 676, 752.

³ Serindia. II. 673.

supposed withdrawal of the Chinese garrisons from the Limes.⁴ It is, however, perfectly clear from the text quoted above that Sir Aurel Stein carefully dated the abandoning of the military stations on the Tun-huang Limes to «some time in the second century A. D.».

It is to be regretted that W. B. Henning was also misled by Reichelt. Thus, he too, ascribed to Sir Aurel Stein the view that the «Ancient Letters» are to be dated between 105 A. D. and 137/153 A. D. He also wanted to refute this theory, ascribed erroneously to Sir Aurel Stein, even by archaeological arguments, placed at his disposal by G. Haloun. Unfortunately, Henning had no acquaintance either with archaeological methodology or with the archaeological finds of the Tun-huang Limes. Thus the essence of the arguments put forward by Sir Aurel Stein totally escaped his attention. Moreover, he supposed that the «Ancient Letters» were found together with about seven hundred Chinese documents.⁵ Accordingly, he believed that the main argument used by Stein for a date between 105 A. D. and 137/153 A. D. was the joint occurrence of the «Ancient Letters» and the dated Chinese documents. Now, Haloun composed a table⁶ for him which shows that while 78 Chinese documents are dated between 98 B. C. and 39 B. C. and 30 pieces between 1 A. D. and 94 A. D., only one document can be dated to 137 A. D. and another doubtful one to 153 A. D. On the basis of these data Henning wrote that it is perilous «to argue that the Sogdian Letters must belong to a year in which occupation of the site is attested by the presence of a Chinese document» because «Chinese paper documents, too, some (three) from the second (?) century, but most of them (eleven) from T'ang times, probably the *eight century*, were found in the same area».⁷

The archaeological facts are, however, the followings. The Tun-huang Limes represents a fortification system extending more than 70 miles in length.⁸ Behind the wall rose a chain of watch-towers. The distance of these from each other varied between 3/4 of a mile and 4 1/2 miles. The overwhelming majority of the finds unearthed by Sir Aurel Stein came to light in the ruins of buildings adjoining to the watch-towers and in refuse-heaps situated in or around them. That means that we have to do not with one but with many archaeological

⁴ H. REICHELT: Die soghdischen Handschriftenreste des Britischen Museums. II Heidelberg 1931. 6.

⁵ HENNING: BSOAS 12 (1948) 602 «The Sogdian Letters were found together with a large number (about seven hundred) of Chinese documents».

⁶ HALOUN compiled his table on the basis of the table published by E. CHAVANNES (Les documents chinois découverts par Aurel Stein. Oxford 1913. III), containing the dates occurring in the Chinese documents. However, he abridged CHAVANNES' table arbitrarily by contracting the evidence into two aggregate groups and contrasting them with the two latest dates. This manipulation is inadmissible because one could contrast any year attested only by one document and separated by a chronological gap from the other years with the total of the other dates. As we show below, most of the dates are recorded in only one document. Had HENNING himself consulted CHAVANNES' book, he would have spared himself a series of misunderstandings and mistakes.

⁷ W. B. HENNING: BSOAS 12 (1948) 601—602.

⁸ SIR AUREL STEIN: Serindia. II. 735.

sites on the Tun-huang Limes inasmuch as each watch-tower represents a separate site lying often at a distance of 3—4 miles from the next. On the basis of a thorough study of the archaeological finds and the Chinese documents discovered at the separate sites, Sir Aurel Stein succeeded in elucidating the historical fate of several watch-towers. Each of them had its own individual fate: they were built at different times as the construction of the Limes advanced westwards; they were used for various purposes, garrisoned or abandoned and reoccupied again from time to time.

It would be quite incorrect, therefore, to say that the Sogdian «Ancient Letters» «were found together with a large number (about seven hundred) of Chinese documents» because this is the total number of the Chinese documents found along the Tun-huang Limes at 30 or more sites (708 were published by E. Chavannes, to which 62 published later by H. Maspero can be added). We must not, however, forget either that the finds came to light in several places within one and the same site. Thus the 770 documents were actually found in 67 different places. This was also the case at watch-tower T. XII. a where the «Ancient Letters» were unearthed: here, too, finds were made at several places. It turns out that the Sogdian «Ancient Letters» were found together with only two complete Chinese slips (documents Nos. 607,609) and a fragmentary one,⁹ *i.e.* instead of about seven hundred Chinese documents with only two ones. It becomes clear that archaeological finds, used with the method applied by Haloun and Henning, will be of no use in determining the date of the «Ancient Letters».

Fortunately, this does not exhaust the possibilities furnished by the archaeological finds of the Tun-huang Limes for establishing the date of the «Ancient Letters». The above given characterization of the archaeological material and its distribution shows that we have two ways of approach in solving the problem. The Chinese documents and the other finds enable us both to elaborate the general history of the Tun-huang Limes, already outlined by Sir Aurel Stein,¹⁰ and to elucidate the fate of the «Ancient Letters» within the history of the site, *i.e.* the watch-tower T. XII. a.

For the first way of approach it is necessary to examine the distribution of the dated Chinese documents along the Tun-huang Limes as well as the chronological limits of the garrisoning of the different watch-towers inasmuch as they can be established on the basis of the dated Chinese slips. For this purpose I compiled two tables, the first showing all occurring dates and their connections with the watch-towers, the second presenting the attested dates for the separate watch-towers and finding places respectively.

⁹ SIR AUREL STEIN: Serindia. II. 669. The fragmentary slip is not included among the documents published by E. CHAVANNES and the inventory number of No. 609 (T. XII. a. II) is obviously incorrect (the serial number of the find is missing).

¹⁰ SIR AUREL STEIN: Serindia. II. 721—766.

Table I¹¹

Date	Serial number of the documents ¹²	Inventory number of the documents ¹³
98 B.C.	No. 271	T. XXI. c. 22
96 B.C.	No. 304	T. XIV. III. 67
	No. 308	T. XIV. III. 20
95 B.C.	No. 306	T. XIV. III. 6
	No. 309 (?)	T. XIV. III. 64
94 B.C.	No. 305	T. XIV. III. 15
	No. 430 ¹⁴	T. IV. b. II. 1
68 B.C.	No. 255	T. VI. b. II. 6
65 B.C.	No. 37	T. VI. b. I. 49. a
	No. 256 (?)	T. VI. b. II. 4
64 B.C.	No. 262 (?)	T. VI. b. IV. 2
63 B.C.	Nos. 9-24	T. VI. b. I. 220, 238, 128+203, 135, 50, 104+95, 254+92, 207, 8+39, T. VI. b. 003, T. VI. b. I. 186+283, 240, 273, 48, 58+ +215, 204
	No. 39 ¹⁵	T. VI. b. I. 1
61 B.C.	No. 38	T. VI. b. I. 208
	No. 40	T. VI. b. I. 10
	No. 447 (?)	T. XV. a. III. 42
60 B.C.	No. 42	T. VI. b. I. 42
	No. 43	T. VI. b. I. 191
	No. 181 (?)	T. VI. b. I. 2
59 B.C.	Nos. 25-35	T. VI. b. I. 104+40, 201, 105, 36, 25, 63, 133, 234, 69, 86+148, 84
	No. 41	T. VI. b. I. 269
	No. 44	T. VI. b. I. 236

¹¹ The tables were composed on the basis of the works by E. CHAVANNES: *Les documents chinois découverts par Aurel Stein*. Oxford 1913., by H. MASPERO: *Les documents chinois de la troisième expedition de Sir Aurel Stein en Asie Centrale*. London 1953., by SIR AUREL STEIN: *Serindia. II*. Oxford 1921., and with the help of the corrections written by STEIN in his copy of CHAVANNES' book. The table compiled by CHAVANNES is incomplete: it does not contain every date occurring in the Chinese documents published by him and does not give any reference to their finding places. The latter defectiveness of the table was clearly felt by STEIN who wrote in by hand the references to the sites in his copy of the book. In general, studying CHAVANNES' book one must constantly consult SIR AUREL STEIN's *Serindia*.

¹² The serial numbers represent those of the documents published by CHAVANNES while the letter M after the numbers marks the serial numbers of the documents published by MASPERO. A question-mark after the serial number means that the date of the document cannot be established with absolute certainty.

¹³ The inventory numbers of the documents contain firstly the sign of the watch-towers consisting of the capital letter T, a Roman numeral (= serial number of the watch-tower) and sometimes also a minuscule letter, while the second Roman numeral indicates the different refuse-heaps or other finding places within the same site. Lastly, the Arabic numerals mark the serial numbers of the finds unearthed at the indicated finding place. Thus *e.g.* the inventory number T. XV. a. III. 27 is to be explained as follows: T. XV. a = sign of the watch-tower, III = indication of the finding place within the site T. XV. a, 27 = serial number of the find discovered at the finding place III.

The meaning of the inventory numbers became clear even for CHAVANNES only after SIR AUREL STEIN had called his attention to the significance of their different components (cf. his remarks in the Errata of his book, p. 230).

¹⁴ SIR AUREL STEIN had convincingly shown (*Serindia. II*. 636) that of the two theoretically possible dates proposed by CHAVANNES, only 94 B. C. can be taken into account from a historical view-point.

¹⁵ This document contains two dates: 63 B. C. and 58 B. C. (Cf. also 58 B. C.)

Table I. (cont.)

Date	Serial number of the documents ¹⁸	Inventory number of the documents ¹⁸	
58 B.C.	No. 39 ¹⁶	T. VI. b. I. 1	
	No. 45	T. VI. b. I. 305	
	No. 46	T. VI. b. I. 176	
	No. 87 (?)	T. VI. b. I. 223	
	No. 158	T. VI. b. I. 206	
	No. 159	T. VI. b. I. 14	
	No. 160	T. VI. b. I. 9	
	No. 392	T. XVII. 2	
	58/56 B.C. 58 or 54	No. 140 ¹⁷	T. VI. b. I. 35
		No. 138 ¹⁸	T. VI. b. I. 19
57 B.C.	No. 36	T. VI. b. I. 192	
	No. 47	T. VI. b. I. 49	
	No. 48	T. VI. b. I. 3	
	No. 49	T. VI. b. I. 91	
	No. 50	T. VI. b. I. 38	
	No. 51	T. VI. b. I. 213	
	No. 52	T. VI. b. I. 199	
	No. 53	T. VI. b. I. 210	
	No. 54	T. VI. b. I. 78	
	No. 55	T. VI. b. I. 45	
	No. 56	T. VI. b. I. 143	
	No. 57	T. VI. b. I. 287	
	No. 91	T. VI. b. I. 89	
	No. 92	T. VI. b. I. 188	
	No. 93	T. VI. b. I. 94	
	56 B.C.	No. 58	T. VI. b. I. 156
		No. 399	T. XIII. I. 8
53 B.C.	No. 446	T. XV. a. III. 13	
52 B.C.	No. 413	T. XVIII. I. 40	
	No. 414	T. XVIII. III. 6	
48 B.C.	No. 338 (?)	T. XIV. II. 14	
45 B.C.	No. 339 (?)	T. XIV. II. 15 ¹⁹	
39 B.C.	No. 428	T. V. 2	
	No. 429	T. V. 4	
34 B.C.	No. 84 ²⁰	T. VI. b. I. 298	
17 B.C.	No. 6. M. (?)	T. XXIII. c. 023; T. XXIII. 1.	
		II. 013	
1 A.D.	No. 593 (?)	T. XII. a. II. 9	
4 A.D.	No. 355 ²¹	T. XIV. IV. 3	
5 A.D.	No. 400	T. XIII. III. 4	
8 A.D.	No. 585	T. VIII. II. 2	
9 A.D.	No. 585	T. VIII. II. 2	
12 A.D.	No. 272	T. XXII. b. 9	
14 A.D.	No. 307	T. XIV. III. 25	
14-19 A.D.	No. 371	T. XIV. I. 30	
	No. 372	T. XIV. I. 8	

¹⁶ This document contains two dates: 58 B. C. and 63 B. C. (Cf. also 63 B. C. above.)

¹⁷ Cf. MASPERO: *op. cit.* 41.

¹⁸ Cf. MASPERO: *op. cit.* 9, n. 6.

¹⁹ The inventory number T. IV. II. 15 in CHAVANNES: *op. cit.* p. 77 is obviously a misprint and should read T. XIV. II. 15 (not corrected by him in the Errata), cf. STEIN: *Serindia*. 688.

²⁰ Cf. MASPERO: *op. cit.* 6, n. 7.

²¹ This document is not included in the table compiled by CHAVANNES; cf. STEIN: *Serindia*. 686.

Table I. (cont.)

Date	Serial number of the documents ¹²	Inventory number of the documents ¹³
15 A.D.	No. 356 (?)	T. XIV. VII. 8
	No. 482	T. XV. a. II. 49
17 A.D.	No. 368	T. XIV. I. (well)
	No. 369	T. XIV. I. (cave)
20—21 A.D.	No. 592	T. XII. a. 3
35 A.D.	No. 562	T. XXVII. 6
43 A.D.	No. 483	T. XV. a. II. 22
46 A.D.	No. 484	T. XV. a. II. 9
47 A.D.	No. 31. M.	T. XXII. d. 015
50 A.D.	No. 563	T. XXVII. 3
	No. 564	T. XXVII. 2
53 A.D.	No. 565	T. XXVII. 13
55 A.D.	No. 485	T. XV. (a. II.) 41
56 A.D.	No. 486	T. XV. a. II. 38
61 A.D.	No. 566	T. XXVII. 5
63 A.D.	No. 34. M.	T. XXI. d. 019
64 A.D.	No. 33. M.	T. XXII. d. 018
67 A.D.	No. 535	T. XV. a. I. 12
68 A.D.	No. 579	T. XVI. 4
75 A.D.	No. 613	T. XXVIII. 8
	No. 614	T. XXVIII. 54
77 A.D.	No. 580	T. XVI. 3
87 A.D.	No. 390	T. XIV. a. I. 1
92 A.D.	No. 60. M.	T. XXIII. 1. 02
94 A.D.	No. 537	T. XV. a. I. 1
115 A.D.	No. 41. M. ²²	T. XXII. d. 024
137 A.D.	No. 536	T. XV. a. I. 6
153 A.D.	No. 680 ²³	T. XI. II. 6
205 A.D.	No. 5. M. ²⁴	T. XXII. f. 1

On the basis of Table I we can state that there exists no contrast between the two documents containing the dates 137 A. D. and 153 A. D., and the rest of the documents concerning their chronological evidence and the chronological gap between them, as was supposed by Haloun and Henning. At the outset, it must be stressed that we have evidence (= a dated document) for altogether

²² Cf. MASPERO: *op. cit.* 26. He proposed two alternative dates for this document: 10 B. C. and 115 A. D. As we have dated documents at watch-tower T. XXII.d only from 47 A. D. on, we must regard 115 A. D. as the only possible date.

²³ E. CHAVANNES: *op. cit.* 145 determined the date of this document by the following argumentation. The slip, representing part of a calendar, belongs to a group of documents which includes, among others, a slip analogous to those containing parts of the *Chi chiu chang* written between 48—33 B. C. Knowledge of this work on the Tun-huang Limes can probably be assumed in his opinion in the Ist and IInd centuries A. D. In this case the date of No. 680 can only be 153 A. D. If we take into consideration that a fragment of the *Chi chiu chang* (No. 4 = T. XV. a. I. 5) was found together with a slip (T. XV. a. I. 12) dated from 67 A. D., this conclusion is obviously inevitable.

²⁴ Cf. MASPERO: *op. cit.* 16—19. The indications of this calendar satisfy two years: 13 B. C. and 205 A. D. MASPERO himself adopted the former date. It must not be forgotten, however, that the series of watch-towers marked with XXII produced evidence for only one date from the early Ist century B. C. (98 B. C.); all other dates occurring in the documents found at these watch-towers belong to the Ist and IInd centuries A. D. It seems, therefore, more reasonable to refer the data of No. 5. M to the end of the Later Han Dynasty rather than to the intermediate period before the usurper Wang Mang.

54 years (even if we include some doubtful cases) from the 303 years between 98 B. C. and 205 A. D. *i.e.* for only 17,8% of the whole period of time. Then we must state that we have only one item of evidence for 39 years, *i.e.* 72,2% of the 54 attested years and two items of evidence for 13 years, *i.e.* 24% of the total. It follows that 82,2% of the years from 98 B. C. to 205 B. C. are not attested by dated Chinese documents at all and 96,2% of the 54 years recorded are only attested by one — in a few cases by two — documents. Finally, as regards the chronological gaps, the relevant data are as follows: we have one gap of 51 years once and also gaps of 25, 21, 20, 17, 15, 14, 12, 9, 7, 5 years, each occurring once. That means that 11 chronological gaps span 196 years, *i.e.* the average length of these gaps is 17,8 years. Besides, 25 short gaps span 53 years, the average being 2,1 years.

These data prevent us from devaluating the testimony of the Chinese documents dated from 137 A.D. and 153 A. D. respectively. The overwhelming majority (72,2%) of the years attested between 98 B. C. and 205 A. D. are only represented by one dated document. It seldom occurs that the dated documents form coherent chronological series as Henning would have us believe²⁵ and even in these few cases the series are very short; we find only 3 series consisting of 3 successive or more years: 96—95—94 B. C., 65—64—63 B. C., and 61—60—59—58—57—56 B. C. On the contrary, the 54 attested years are as a rule separated from each other by longer chronological gaps, in 11 cases, of an average 18 years, and by shorter gaps of an average two years in 25 cases. Accordingly, the two documents under discussion fit well into the system of occurrence and chronology of the dated Chinese documents found on the Tun-huang Limes and from a historical view-point their testimony cannot be devaluated or neglected.

Table II

Sites/Finding Places ²⁶	Dates ²⁷
T. IV. b. II	94 B.C.
T. V	39 B.C.
T. VI. b	63 B.C.
T. VI. b. I	65 B.C., 63 B.C., 61 B.C., 60 B.C., 59 B.C., 58 B.C., 58 or 54 B.C., 57 B.C., 56 B.C., 34 B.C.
T. VI. b. II	68 B.C., 65 B.C. (?)
T. VI. b. IV	64 B.C.
T. VIII. II	8 A.D.
T. XI. II	153 A.D.
T. XII. a	20—21 A.D.
T. XII. a. II	1 A.D. (?)
T. XIII. I	56 B.C.
T. XIII. III.	5 A.D.

²⁵ BSOAS 12 (1948) 601, n. 2.

Table II. (cont.)

Sites/Finding Places ²⁶	Dates ²⁷
T. XIV. I	9 A.D., 14—19 A.D., 17 A.D.
T. XIV. II	48 B.C. (?), 45 B.C.
T. XIV. III	96 B.C., 95 B.C., 94 B.C., 14 A.D.
T. XIV. IV	4 A.D.
T. XIV. VII	15 A.D.
T. XIV. a. I	87 A.D.
T. XV. a. I	67 A.D., 94 A.D., 137 A.D.
T. XV. a. II	15 A.D., 43 A.D., 46 A.D., 55 A.D., 56 A.D.
T. XV. a. III	61 B.C., 53 B.C.
T. XVI	68 A.D., 77 A.D.
T. XVII	58 B.C.
T. XVIII. I	52 B.C.
T. XVIII. III	52 B.C.
T. XXII. b	12 A.D., 35 A.D.
T. XXII. c	98 B.C.
T. XXII. d	47 A.D., 63 A.D., 64 A.D., 115 A.D.
T. XXII. f	13 A.D., 17 A.D., 205 A.D.
T. XXIII. c	17 B.C. (?)
T. XXIII. I	92 A.D.
T. XXVII	35 A.D., 50 A.D., 53 A.D., 61 A.D.
T. XXVIII	75 A.D.

Table II elucidates the connection between the sites (and finding places) and the dates recorded in the Chinese documents as well as the distribution of the occurring dates among the finding places. Dated Chinese documents came to light at 21 watch-towers, *i.e.* 68% of all watch-towers where Chinese documents were found. The 21 watch-towers provided 33 finding places, *i.e.* 49% of all finding places where Chinese documents were unearthed. It follows that we have dates for roughly three-quarters of the watch-towers and for half of the finding places where Chinese slips were found. The distribution of the dates among the finding places is again very interesting. At 19 finding places (*i.e.* 57% of the total) we have evidence for 1 year, at 6 finding places for 2 years, at 3 finding places for 3 years, at 3 finding places for 4 years, at 1 finding place for 5 years and at 1 finding place for 10 years. That means that from the period spanning 303 years between 98 B. C. and 205 A. D. we have chronological evidence for the garrisoning of a watch-tower only during 3,3% of this period of time even in the most favourable case.

We cannot, of course, neglect to mention the obvious fact that this source material is relatively scanty. This fact did not escape the attention of Sir Aurel Stein either who himself emphasized: «It is impossible to expect that,

²⁶ The watch-towers are regarded as sites here, the refuse-heaps, dustbins, and living quarters at the watch-towers as finding places. The signs for the finding places are indented.

²⁷ Each year is quoted only once, even if it occurs in several documents.

with such scattered and often incomplete materials as our documents from the watch-posts of the Tun-huang Limes are, we should be able with certainty to reconstitute all essential details.»²⁸ In spite of the obvious difficulties resulting from the scantiness of the evidence concerning the history of the Tun-huang Limes, it must not be dismissed in our attempts to elucidate the date of the Sogdian «Ancient Letters» because this evidence — be it ever so scanty — does exist and neglecting it would be to commit a serious methodological error.

At first, we have to establish how this scattered written evidence came into being and what its relation is to the original mass of documents produced by the Chinese military administration on the Tunhuang Limes. The Chinese documents prove that a written system of administration existed at the greater part of the watch-towers where Chinese troops were permanently stationed. The written documents comprised calendars, registers of official letters received, official orders, military and economic documents, private records etc. Surely, we have to reckon at least with one calendar and several dated official letters at each watch-post every year. Consequently, it becomes obvious that the original mass of Chinese documents at the watch-towers must have been considerably greater than the number actually found by Sir Aurel Stein. We may even regard his finds as a very small fraction of all written document produced.

The documents were obviously preserved for several years. On the basis of the «small official archive — thrown down together on the rubbish-strewn slope»²⁹ found at watch-tower T. VI. b and containing documents dated from 65 B. C. to 56 B. C., we can even presume that they were kept for a decade. Thereafter they were thrown on the refuse-heap or as more frequently happened, repeatedly scraped clear and used as palimpsest writing material³⁰ or simply used as matchwood and fuel for heating.³¹ Leaving the station the garrison evidently took the archive of the last few years along. Accordingly, unless the watch-tower suffered destruction, we must assume that the occupation of a watch-tower lasted 5—10 years beyond the last date of the Chinese documents found on the refuse-heaps there. On this basis we must regard the testimony of the Chinese documents found by Sir Aurel Stein at the Tun-huang Limes as providing minimum information on the history of this fortification system and not maximum information as was done by Haloun and Henning.

Now, on the basis of these facts and considerations, we can draw some important conclusions as regards the history of the Tun-huang Limes and the

²⁸ Serindia. II. 744.

²⁹ Serindia. II. 645.

³⁰ SIR AUREL STEIN: On Ancient Central-Asian Tracks. (Hung. ed.) Budapest 1934. 97, 123; Serindia. II. 646, 685, 714.

³¹ SIR AUREL STEIN: On Ancient Central-Asian Tracks. 97.

general testimony of its Chinese documents. Table II enables us to draw the following sketchy picture of the stationing of Chinese troops at the watch-towers :

1st epoch 98 B. C.—34 B. C.

T. IV	94 B. C.
T. V	39 B. C.
T. VI. b	68 B. C.—34 B. C.
T. XIII	56 B. C.
T. XIV	96 B. C.—45 B. C.
T. XV. a. III	61 B. C.—53 B. C.
T. XVII	58 B. C.
T. XVIII	52 B. C.
T. XXII. c	98 B. C.

Intermediate epoch 34 B. C.—1 A. D.

T. XXIII. c	17 B. C. (?)
-------------	--------------

2nd epoch 1 A. D.—205 A. D.

T. VIII	8—9 A. D.
T. XI	153 A. D.
T. XII. a	1 A. D.—20—21 A. D.
T. XIII	5 A. D.
T. XIV	4 A. D.—19 A. D.
T. XIV. a	87 A. D.
T. XV. a. II	17 A. D.—56 A. D.
T. XV. a. I	67 A. D.—137 A. D.
T. XVI	68 A. D.—77 A. D.
T. XXII. b	12 A. D.—35 A. D.
T. XXII. d	47 A. D.—115 A. D.
T. XXII. f	13 A. D.—205 A. D.
T. XXIII. 1	92 A. D.
T. XXVII	35 A. D.—61 A. D.
T. XXVIII	75 A. D.

Defective though this evidence is, it clearly proves that the history of the Tun-huang Limes falls into two periods : one beginning with the creation of the Limes and lasting up to the thirties of the 1st century B. C., the other comprising practically the whole of the 1st and 2nd centuries A. D. It would appear that the military occupation of the Limes was not quite the same in

these two epochs. In the first half of the 1st century B. C. greater importance was ascribed to the westernmost section of the Limes where between the watch-towers T. IV.a and T. IV.b a fortified camp as a bridge-head for western expeditions was established and at watch-tower T. VI.b a great centre of military administration existed. About the thirties of the 1st century B. C., however, the westernmost section of the Limes was apparently abandoned. However, abundant finds of Chinese documents prove beyond any doubt that the greater part of the Limes was also garrisoned during the Later Han Dynasty. And even though we have practically no dated documents after the middle of the 2nd century A. D., there can be hardly any doubt that the Tun-huang Limes preserved its significance even during the second half of the 2nd century A. D., indeed after the loss of the Western Countries in 153 A. D. its importance as a frontier line and border land became even greater. The scantiness of dated Chinese documents from the second half of the 2nd century A. D. can probably be explained by the circumstance that it is always the uppermost layer exposed to erosion, climate and human destruction which disappears or suffers essential damage.

We must, however, emphasize that there exists no evidence for the stationing of troops at the Tun-huang Limes during the 3rd and 4th centuries A. D. This fact cannot be explained by the same causes as the almost total absence of Chinese documents dated from the end of the Later Han Dynasty because Sir Aurel Stein did find numerous Chinese documents dated from the 3rd century and the beginning of the 4th century A. D. at the Lou-lan site which was equally exposed to wind and erosion. The total absence of finds later than those from the Later Han Age can only be caused by the abandoning of the whole Tun-huang Limes which obviously lost both its military and administrative importance during the 3rd century A. D.

From the view-point of the date of the Sogdian «Ancient Letters» it is, therefore, a fact of decisive importance that only documents and other finds dating exclusively from the Han Age were found at the sites and finding places of the Tun-huang Limes. This fact renders the conclusion inevitable that the Sogdian «Ancient Letters», too, could be written only within the same time limits. Accordingly, they cannot be dated from a time later than the end of the 2nd century A. D. It was a regrettable mistake on Henning's part when he argued that the find of eleven Chinese paper documents from T'ang times «in the same area» deprives the archaeological arguments (which were misunderstood and misinterpreted by him) of any validity.³² He did not recognize

³² Cf. W. B. HENNING: BSOAS 12 (1948) 602. Nobody — and least of all SIR AUREL STEIN — asserted that «the Sogdian Letters must belong to a year in which occupation of the site is attested by the presence of a Chinese document, or to a year earlier than that» (HENNING: *op. cit.* 601).

that these Chinese paper documents from the T'ang Age were found not at a site or finding place belonging to the Tun-huang Limes of the Han Age but in the remains of a modest Buddhist shrine, built, according to the testimony of the Chinese coins found there, in the T'ang Age. The stratigraphic position of the shrine is absolutely clear because it was built above a refuse heap of the Han Age.³³ Accordingly, the find of the Chinese paper documents of the T'ang Age in the vicinity of watch-tower T. XIV does not alter the fact at all that at the sites and finding places of the Tun-huang Limes only documents and other finds of the Han Age, and no other, were unearthed. As a final conclusion, on the basis of the archaeological finds of the Tun-huang Limes, we must put the date of the Sogdian «Ancient Letters» necessarily between the time limits of the Han Age.

Now we can proceed to the other task, *viz.* to elucidate the fate of the «Ancient Letters» within the scope of the history of the site, the watch-tower T. XII. a and the finding place T. XII. a. II respectively. At first, we have to understand the character of the distribution of documents and other finds among the watch-towers. As was stated above, only a part of the watch-towers had a garrison. In the Chinese document No. 617³⁴ an order is said «to be sent to the commandants of watch-posts and to the company residences. . .». On the basis of this text we can assume that the Limes was divided into sections and in each section a company was stationed. The companies each had their headquarters at a watch-tower where a system of written administration and an official archive existed. The companies sent smaller detachments on patrol, for signal service and supervision of the traffic to other watch-towers without a permanent garrison. This system explains the abundance of written documents and debris at some watch-towers and their scantiness or total absence at other watch-posts. The division into sections of the Limes, the number of companies and the dislocation of their detachments could vary from time to time.

The Sogdian «Ancient Letters» were found at watch-tower T. XII. a and the circumstances of their discovery are described by Sir Aurel Stein³⁵ as follows :

«Immediately against the south face of the tower was a space about 4 feet wide, which seemed to have been filled up on purpose with broken bricks and loose earth. Next to this came a still narrower passage (marked II in plan), only 1'10" wide, enclosed between walls of single bricks and divided by an equally thin partition into two little compartments, each about 11 feet in length. A thick layer of straw and stable refuse covered this passage as well

³³ Cf. SIR AUREL STEIN : *Serindia*. II. 687.

³⁴ CHAVANNES : *op. cit.* 136 ; SIR AUREL STEIN : *Serindia*. II. 749, n. 35a.

³⁵ *Serindia*. II. 669 foll.

as a little room, measuring only 5 by 6 feet, which adjoined it and the south-west corner of the tower. The passage, as I convinced myself by subsequent inspection, had its walls still standing to a height of over 4 feet.

Refuse of all kinds had completely filled the passage, and within it was found embedded the remarkable collection of Early Sogdian documents on paper, T. XII.—a. II. 1—8... According to the Naik's statement, which I have every reason to accept as accurate, their position was about 3 feet above the floor. In the refuse below them there turned up three Chinese slips, among them two complete ones, Doc. 607, 609. From the little room adjoining westwards came five more Chinese records on wood, also marked T. XII. a. II, among them one, Doc. 593... bearing a date which, taken by itself, could safely be read on the spot as corresponding to A. D. 1...».

From this description it becomes clear that the Sogdian «Ancient Letters» were found in a well defined cultural layer of the Han Age which was more than 4 feet thick in the passage where these documents were discovered. On the basis of the Chinese documents found below them and in other finding places of the site, a general outline of the history of watch-towers T. XII. a and T. XII, situated on the same oblong and narrow plateau, can be drawn.

It seems certain that the most intensive military occupation of watch-towers T. XII. a and T. XII occurred during the period of Wang Mang, when T. XII. a must for a time have been a company residence. Comparing the Chinese documents Nos. 596, 597, 598, 599 and 587, we can presume that T. XII. a went through three stages of military occupation during this epoch. At first, the headquarters of the *Kuang-hsin* company were at *Yü-men* and only a detachment of it was stationed at T. XII. a. Later on, the headquarters of this company were transferred to watch-tower T. XII. a. In the third stage, the *Kunag-hsin* company was followed by the *Hsien-ming* company who had been stationed formerly at *Yü-men*. At the same time a detachment of the latter company was in charge of the signal service at watch-tower T. XII. Being stationed formerly at *Yü-men*, the same company had a detachment at watch-tower T. VIII. These three stages can clearly be distinguished but their sequence cannot be established with certainty; it might even have been in the inverse order. The dislocation at the watch-towers or the concentration in *Yü-men* of the companies obviously depended on strategic necessities. In any case, watch-tower T. XII was subordinated to T. XII. a, being a company residence at that time.

Neither the Chinese documents nor the other finds discovered in the dustbin T. XII. a. II furnish any basis for the assumption that T. XII. a would have had a permanent garrison already during the Former Han Dynasty. Signal service or supervision of the traffic were probably managed by small patrols and guards sent to these watch-towers from time to time. Thus the rise of the dustbin T. XII. a. II can be connected in all probability with the epoch

of Wang Mang. The Chinese documents of this period were thrown on the rubbish at the time when the permanent garrisons of the watch-towers west of T. XIV were withdrawn to *Yü-men*. In the thirties or forties of the 1st century A. D. After this event, however, a rather long period must have been passed before the Sogdian «Ancient Letters» were thrown into the dustbin T. XII. a. II. They were found 3 feet above the floor and about 1 foot below the surface of the dustbin. This stratigraphic position clearly indicates a point in time towards the end of the Han Age. Thus a further question arises: what could have been the function of watch-tower T. XII. a after the withdrawal of the permanent garrison?

There exists some evidence (mainly documents) which suggests that watch-towers T. VI. c, T. XI, T. XII and T. XII. a were kept in use even after the abandoning of the military occupation of the western part of the Tun-huang Limes. This can be explained by the topographic position of the watch-towers listed above. As Sir Aurel Stein pointed out,³⁶ watch-tower T. XI lying a days march from T. XV. a and being the last station where drinkable water was obtainable on the route westwards, offered a convenient intermediate halting-place. Similarly, according to his description³⁷ watch-tower T. VI. c occupied «an ideal position on the flat top of a small and completely isolated clay terrace. This rises as a conspicuous landmark to a height of fully 150 feet above the surrounding low ground. . . Its top completely overlooks the great basin. . .». Lastly, as regards watch-tower T. XII, Sir Aurel Stein drew attention to the fact that «. . . a post maintained at T. XII was excellently placed for guarding the ancient route and watching the traffic passing along it. . . The purpose of T. XII was to serve as a road-side post for what I may call the police control of the border as distinct from its military defense. . . In the same way a preliminary watch could be kept here upon travellers, etc. coming from the Western Regions. . . the system of 'double check' here assumed could be paralleled. . . by plentiful earlier historical evidence. . .».³⁸

On the basis of these observations it becomes clear that watch-towers T. VI. c, T. XI and T. XII were obviously used as «police» posts for controlling the traffic coming from or going to the Western Regions. Because of its excellent topographical location, watch-tower T. XII. a, lying on the same oblong and narrow plateau as T. XII and providing limited accommodation, could probably have served with its quarters as the base for the patrols and guards sent to the near-by control post T. XII for the purpose of supervising the traffic. The thick layer of straw and stable refuse in the passage and in the little room at T. XII. a suggests that mounted patrols stayed here from time to time.

³⁶ Serindia. II. 699.

³⁷ Serindia. II. 651.

³⁸ Serindia. II. 679.

According to the Chinese document No. 150, one of the main tasks of the frontier guards was to control «the men, domestic animals, carts, and arms which leave or enter through the pass».³⁹ Another Chinese document (No. 379) prescribes to prohibit the persons transporting objects other than those of ordinary use from departing from the pass.⁴⁰ Obviously, control was extended over a wider range of objects than those mentioned in the two documents. Without doubt, among the things controlled at the frontier posts letters were considered of special significance at all times. In this context the finding of the Sogdian «Ancient Letters» in the dustbin T. XII. a. II also becomes understandable. During internal troubles all governments strive to prevent the dissemination abroad of news and information concerning the internal state of the country. This may also have been the case at the end of the Later Han Dynasty in China. The Sogdians living and trading in China corresponded with their families, relatives or lords in Sogdiana and informed them about conditions and events in China. The Sogdian «Ancient Letters», too, contained just such information. On the basis of the above considerations, it now seems very probable that the «Ancient Letters» were seized by Chinese frontier guards at watch-tower T. XII who investigated the caravan transporting the letters as it passed through the second set of controls. The letters were confiscated and brought by them to their base, established at watch-tower T. XII. a and later thrown into the dustbin.

An exact parallel to the fate of the «Ancient Letters» is offered by another Sogdian document found by Sir Aurel Stein at watch-tower T. VI. c. This was a «wooden tablet with Early Sogdian script» (Inv. No. T. VI. c. II. 1),⁴¹ taken by Stein for a sign of the presence of Iranian auxiliaries and considered by him a tally.⁴² Actually, however, the document was obviously a letter, written on a wooden tablet, the text of which can be read as follows :

line 1	<i>MN nypδ 'l</i>	«From the humble A[
2	<i>βrysk k[</i>	you/he should bring (it) wh[en
3	<i>'kškšw r'γ[</i>	having done it .[
4	<i>'sknym</i>	I (shall) note (it)»

³⁹ CHAVANNES : *op. cit.* 45 ; SIR AUREL STEIN : *Serindia*. II. 756.

⁴⁰ CHAVANNES : *op. cit.* 84.

⁴¹ *Serindia*. II. 652. The description of the tablet (*Serindia*. II. 770) runs as follows : «Early Sogdian wooden doc. ; slip trimmed down R. side, broken away down L., inscr. at with 4 ll. Sogdian and one char. (5th l.) and rectilinear diagram below.»

⁴² STEIN (*Serindia*. II. 654) supposed «that the tablet was cut into two exact halves» but the contents of the Sogdian text prove that such an assumption is impossible. The preserved part may constitute only one fifth or one sixth of the original. Of course, even though the original form of the tablet might have been different from the one supposed by Stein, this fact does not exclude the possibility that the Chinese soldiers used a part of it as tally.

Remarks on the interpretation

nypδ: the meaning 'humble' can be assumed on the basis of B. Sogdian *nypδ*- 'lie down'. Line 1 probably contained the name of the writer and that of the addressee and the beginnings of the text.

βry may be either 2nd Sing. Pres. or Fut. Indicative, Imperfect or Optative or 3rd Sing. Optative.

sk: durative particle, *βrysk* may be «you are bringing».

'*ktk*: cf. B. Sogdian '*kr'k* 'done'. *šw* = enclitic personal pronoun 3rd Sing. Acc.

'*sknym*: cf. B. Sogdian *skn*- 'engrave', '*sk'n* 'sign, sculpture, image', Anc. Lett. *sk''nk* 'note, record'.

This Sogdian letter, too, was obviously seized by the Chinese frontier guards at the second control post and perhaps used by them for some purpose of their own. Below the Sogdian text a Chinese character was written which can be read tentatively as 吃 *ch'i*. Unfortunately, this word has many meanings and without a context its sense here cannot be unambiguously established. If we assume the meaning 'to permit; to transport, to export' here, the character may represent a note made by the Chinese frontier guards at the first control at the Jade Gate. It may have been inscribed, however, also after the tablet was seized at the second control.

To sum up, the archaeological finds of the Tun-huang Limes and primarily the Chinese documents among them prove beyond any doubt that the Sogdian «Ancient Letters» were written at the end of the Han Age, *i.e.* in the second half or towards the end of the IInd century A. D. This result harmonizes perfectly with the fact that the paper of the «Ancient Letters» does not yet show any trace of the «sizing» with storch which already appears in a Chinese document from *Lou-lan*, dated 312 A. D. (No. 912, Inv. No. L. A. VI. II. 0230).⁴³ Finally, as I have shown elsewhere,⁴⁴ the contents of Letter II reflect events connected with the decline and fall of the Later Han Dynasty at the end of the IInd century A. D.

Budapest.

⁴³ SIR AUREL STEIN: *Serindia*. II. 674.

⁴⁴ J. HARMATTA: *Eine neue Quelle zur Geschichte der Seidenstrasse*. *Jb. f. Wirtschaftsgeschichte* (1971) 135 foll.

KHAROSHTHĪ DOCUMENTS OF SHAN-SHAN
AND THE KUSHĀṆA EMPIRE

J. Brough postulates that the ancient kingdom of Shan-shan (to the south of Lop-nor in Sinkiang of China) was incorporated in the Kushāṇa empire around the middle of the 2nd century A. D. Administrative documents in Gāndhārī Prakrit and Kharoshthī script, found at Niya, Endere and Lou-lan and datable to about the last four decades of the 3rd century and the first three decades of the 4th century A.D., suggest the use of the language and script in the administration of Shan-shan in 3rd-4th century A. D. Brough thinks that earlier the Kushāṇas adopted the identical language and script for official use and carried them into Central Asian territories. The same scholar is of the opinion that the general arrangement of the titles in the Shan-shan records (like the phrase *maharaya rayatiraya mahāmtasa jayāmtasa dhramiyasa sachadhramathidasa mahānu'ava maharaya Amkvaga devaputrāsa* in inscription no. 579) could not have been derived from any source other than the Kushāṇas.

The references to monks and novices of the Buddhist order and to the Saṅgha itself in several of the above records, the allusion to an established church in inscription no. 489, and the occurrence of Buddhist verses in a few of the records, etc., show that Buddhism was predominant in Shan-shan for a very considerable time even before the first of the above documents was written. It appears from Brough's arguments that it was already penetrating into the Shan-shan area 80 or 100 years earlier than the seventh decade of the 3rd century A. D., or by c. A. D. 160 or 180. As the Kushāṇa empire assisted Buddhism to spread in the western parts of Central Asia, it might have been responsible for its introduction into the region concerned. In fact, the earliest Chinese translations of Buddhist texts, the first of which may be dated to the latter half of the 2nd century A. D., were those written mostly, if not exclusively, in Gāndhārī Prakrit, which was introduced in Central Asia by the Kushāṇas and also used in the documents of Shan-shan in 3rd—4th century A. D.

All these data suggest, according to Brough, a period of Kushāṇa possession of the Shan-shan country starting from about the middle of the 2nd century

A. D. He draws our attention to a passage in Chapter 118 of the *Hou Han-shu* which indicates that the Han influence in the «western regions» (including the Tarim basin and the territories fringing the Takla Makan desert in Central Asia), declined from the period of Yang-kia (A. D. 132—134), and that the Kushāṇas, profiting by the inability of the Chinese to maintain control over these areas, «sought to extend their own power to the east of the complex of mountain country of the Pamir-Muztagh-ata region».¹

Brough apparently thinks that the presence of the Yüeh-chih (Tochari) in the Shan-shan country is suggested by a possible reference by Hsüan-tsang to an Old Tu-huo-lo country, identifiable with Endere, and also perhaps by the references to several persons as (Yüeh-)chih or as hailing from the Yüeh-chih kingdom in a number of Chinese documents discovered at Lou-lan and the Niya site. Brough also believes that the Great Yüeh-chih king Po-t'iao, who sent an embassy to the Wei emperor in A. D. 230,² was a Yüeh-chih ruler of a small splinter kingdom of the Shan-shan country.³

The theory of J. Brough seems to mark the climax of a trend of opinions given by certain earlier scholars. M. A. Stein questioned whether the use of Kharoshthī script and Prakrit language for administrative purposes «was not partly a result» of the political influence established by the powerful «Indo-Scythians»,⁴ meaning the Kushāṇas. S. Konow thought that the royal titles used in the documents in question should indicate that the Kushāṇas had left a strong mark in the administration of Chinese Turkistan.⁵

The origin of the script and language of the documents concerned, written in Shan-shan, can certainly be traced to the north-western parts of the Indian subcontinent,⁶ which had once been in the Kushāṇa empire. But this does not prove that the Kushāṇas were directly responsible for their introduction in the administration of Shan-shan. In fact, the appearance of Bactrian legends on such official products like the vast majority of the coins of Kanishka I and all coins of his successors suggests that in the dominions of Kanishka I and his successors the Bactrian language and the Greek script were rated more important than the Prakrit language and the Kharoshthī alphabet for administrative purposes. The evidence of the few «official» records of the Kushāṇa empire — like the great Bactrian inscription from Surkh-Kotal, Kharoshthī epigraph from the Shāh-ji-kī-ḍherī stūpa, Brāhmī inscriptions from the dynastic sanctu-

¹ *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 1965, vol. XXXVIII, pp. 587—589, 593, 596—598, and 605—606.

² *San-kuo chih*, Wei-chih, ch. 3, p. 6a.

³ *BSOAS*, 1965, vol. XXVIII, pp. 597—598 and 605. In this connection see also *ibid.*, 1969, vol. XXXII, pp. 91—103; 1970, vol. XXXIV, pp. 39f; *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko*, 1963, vol. XXII, pp. 148f.

⁴ M. A. Stein, *Serindia*, vol. I, p. 243.

⁵ S. Konow, *Corpus Inscriptionum Indicarum*, vol. II, pt. I, p. LXXXIV.

⁶ *Ibid.*, pp. 1f; *BSOAS*, 1935—37 vol. VIII, pp. 425f.

ary at Mat, etc. — indicates the use of local language and script for local administration.

A class of coins, discovered in different localities of Chinese Turkistan, may have some bearing on the problem. These coins, found in two different sizes, have on one side Chinese characters indicating the weight of the coins.⁷ According to these legends, the larger pieces had the «weight of (one) *liang* (and) four *tchu* (of) copper money», or about 227.48 grains, and smaller pieces weighed «six *tchu* (of) money», or approximately 48.72 grains.⁸ The average weight of several coins of either of the sizes examined by A. R. F. Hoernle roughly agree with their theoretical weight.⁹ The other side of the larger coins bear a trotting horse and a Kharoshthī legend, while the reverse of the smaller pieces carry Kharoshthī inscriptions and a standing or walking horse or a Bactrian camel.¹⁰ The style of portraying the horse on the larger pieces can be favourably compared with that of the same animal on several copper coins of the Indo-Parthian king Azilises and on those struck jointly by him and Azes II.¹¹ The arrangement of royal titles (*maharajasa rajatirajasa mahatasa*) in several inscriptions in Kharoshthī script and in Prakrit language, appearing on these coins, is identical with that of the titles noticeable on a large number of Indo-Parthian coins, especially those of Azes I, Azilises, Azes II, etc.¹²

These coins, the origin of which seems to have been influenced by Chinese and also by Indo-Parthian coinages, should have begun to be struck before the all-pervading influence of the reformed Kushāṇa currency swept away the vestiges of Indo-Parthian currency. These species must have been minted for

⁷ *Numismatic Chronicle*, 1944, pp. 83 f.

⁸ *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1899, extra number I, pp. 9—10.

⁹ *Ibid.*, p. 11, D. W. MacDowall observes that «it looks as though a native coinage was initiated in Khotan, copying the denominations and standard of the Kushāṇa copper coinage, which had reached the area in quantity before the Kushāṇa lost effective control» (A. L. Basham (Editor), *Papers on the Date of Kanishka*, pp. 146—147). No doubt, the average weights of the two varieties of coins (large ones weighing 213.44 grains and the smaller ones weighing 47.857 grains) are nearly the same as the average weights of the copper «tetradrachms» (weighing c. 15 gms.) and «drachms» of Kanishka (weighing c. 3.5 to 4 gms.). However, it should be remembered that the weight of the coins is explicitly stated in Chinese legends, as was the custom with the Chinese currency for centuries including the Han period (R. A. G. Carson, *Coins*, p. 540). Moreover, legends like *Wu-tchu*, i.e., «five tchus», etc., appear on pure Chinese coins of the Han period found in the Khotan area, where most of the coins in question have been discovered (T. de Lacouperie, *Catalogue of Chinese Coins in the British Museum*, pp. 361 and 396; *JASBL*, 1899, extra number I, p. 18). Hence the weight standard or standards followed by the species in question seems or seem to have been based on multiplication of the weight of *tchu* (about 8.12 grains) (T. de Lacouperie, *op. cit.*, pp. XLII—XLIV).

¹⁰ *JASBL*, 1899, extra number I, pl. I, nos. 6, 9, 10, 16, etc.

¹¹ *Numismatic Chronicle*, 1890, pl. XI, no. 10; R. B. Whitehead, *Catalogue of Coins in the Punjab Museum*, Lahore, vol. I, pl. XI, no. 254; P. Gardner, *The Coins of the Greek and Scythic Kings of Bactria and India in the British Museum*, pl. XXI, no. 5.

¹² R. B. Whitehead, *Catalogue of Coins in the Punjab Museum*, Lahore, vol. I, pp. 104f. In this connection see also *East and West*, 1965, volume XV, pp. 231ff. *JNSI*, 1973, vol. XXXV, pp. 101f, etc.

circulation in an area which was familiar with Chinese and also with the Prakrit language and the Kharoshthī script. Since the great majority of these coins have been found at different places of Khotan,¹³ their origin can be located somewhere in or near it. As the area of Khotan was on the «Southern route» leading to *inter alia* Chi-pin¹⁴ in the North-Western parts of the Indian subcontinent, Indian influences could have percolated into the region in question through commercial and other types of contact.¹⁵ The perpetual local tradition of Khotan speaks of an Indian contingent in the original population of the country.¹⁶

Chinese language could have become known in this territory by sometime of the 1st century B. C., when, as indicated by the *Ch'ien Han-shu*, the Chinese influence was dominant in Chinese Turkistan.¹⁷

Whatever may have been the exact reason for striking these coins, their evidence certainly indicates official use of the Prakrit language and the Kharoshthī script in a zone not very much to the west of Shan-shan before the Kushāṇa influence could have reached there. The employment of the Prakrit language and the Kharoshthī script for the administration of Khotan in a later period is suggested by an inscription referring to Avijida-siṃha, or Vijita-siṃha, the king of Khotan, which was found along with several Kharoshthī documents of Shan-shan.¹⁸ Thus the influences of the Indian language and script could have reached Shan-shan through the neighbouring territory of Khotan and not as a direct result of a Kushāṇa occupation.

There is nothing peculiarly Kushāṇa in the arrangement of the royal titles in the Kharoshthī inscription (no. 579) from Shan-shan mentioned by Brough. In fact, no Kushāṇa document inserts all these epithets simultaneously before the name of a Kushāṇa monarch. Moreover, the title *Devaputra* occurs in Kushāṇa documents before and not after the royal name.¹⁹ Again, one can argue that the idea of adopting the title of *Devaputra* could have originated

¹³ M. A. Stein, *Ancient Khotan*, vol. I, pp. 576—579; *Serindia*, vol. III, p. 1340; *Innermost Asia*, vol. II, pp. 988—990; *NC*, 1944, p. 85.

¹⁴ *Hou Han-shu*, ch. 118; *TP*, 1907, s. II, vol. VIII, pp. 169—170 and 172; *Weilüeh* quoted in Pei Sung-chih's commentary on the *San-kuo chih*; *TP*, 1905, s. II, vol. VI, p. 535—539.

¹⁵ See below n. 16.

¹⁶ M. A. Stein, *Ancient Khotan*, vol. I, pp. 156 f; *NC*, 1944, p. 86.

¹⁷ *Ch'ien Han-shu*, ch. 96A; *Journal of the Anthropological Institute*, 1881, vol. X, pp. 22f; *NC*, 1944, p. 86. Shan-shan, near Khotan, was surely under the Han influence even in the first quarter of the 1st century B. C. (*JAI*, 1881, vol. X, p. 27).

¹⁸ E. J. Rapson, E. Senart and A. Boyer, *Kharoshthī Inscriptions Discovered by Sir Aurel Stein in Chinese Turkestan*, no. 661 p. 249. The Prakrit dialect used in this inscription is somewhat different from that used in the other Kharoshthī records from Shan-shan (*BSOAS*, 1935—37, vol. VIII, pp. 430f). As suggested by Hoernle and Thomas, the native language of Khotan during the early centuries of the Christian era was probably proto-Tibetan. Prakrit language and Kharoshthī script were used for official purposes (*Asia Major*, os, vol. II, pp. 270—271).

¹⁹ H. Lüders, *Mathura Inscriptions*, pp. 64, 66, etc.

from the Chinese royal epithet of the «son of Heaven», which might have earlier prompted the introduction of the term *Devaputra* into the array of Kushāṇa royal epithets.²⁰

Buddhism could have been carried into Shan-shan by traders,²¹ who were purveyors of culture, and by early missionaries from India, who probably visited Shan-shan on their way to some localities to its east.²² One of them, called Lo-yang, has, incidentally, yielded a Kharoshthī inscription, palaeographically datable to sometime between the late 2nd century and the end of the 4th century A. D.²³

If Hsüan-tsang actually called the region of Endere as «the old country of the Tu-huo-lo»²⁴ (Tukhāra), the name could have perpetuated the association of that area with the Little Yüeh-chih (Tochari), who, after migrating from the original homeland, settled in the mountaneous districts of Altyn-tagh, to the east of the Nan-shan and the Nan-shan itself, and from a region not far from Lop-nor and Niya to the Pamirs.²⁵ The persons referred to in two Chinese identification documents found at the Niya site as hailing «from the Yüeh-chih kingdom»,²⁶ or those mentioned in a few Chinese documents from Lou-lan as (Yüeh-)chih²⁷ might have belonged to the group or habitat of the Little Yüeh-chih, or might have come from the Great Yüeh-chih (Kushāṇa) empire.

There is no reason to believe that the Great Yüeh-chih king Po-t'iao, referred to in the *San-kuo-chih* as having sent an embassy to the Wei emperor

²⁰ *Journal Asiatique*, 1934, pp. 1–21.

²¹ The Parthian An Hsüan was a merchant who arrived at Lo-yang in A. D. 187 and later joined the Buddhist monastery at Lo-yang. An-hsi-kaio from Parthia worked at Lo-yang from A. D. 148 to 170. The homes of many of the persons who translated Buddhist works into Chinese at Lo-yang during or immediately after the Han period might have in the Indian subcontinent or in its borderlands situated within the Yüeh-chih (Kushāṇa) empire. The grandfather of Yüeh-chih Chih Ch'ien had come to settle in China with a group of several hundred compatriots during the reign of emperor Ling (A. D. 168–190). Dharmaraksha (Fa-hu) was born in the first half of the 3rd century A. D. in a Yüeh-chih family which had been living for generations at Tun-huang. Chu Shu-lan was the son of an Indian named Dharmasīras who fled from his native country and settled in Honan in the first half of the 3rd century A. D. (N. Zürcher, *The Buddhist Conquest of China*, 1st edition, vol. I, p. 23; *Nanjio*, pp. 381–383).

Many, if not all, of such persons and families might have crossed Shan-shan on their way to Lo-yang, Tun-huang, and other places in China. People of the above categories — traders, monks, etc., — could have settled down in the Shan-shan area. With them they brought Indian religion, language, script, art, and culture.

²² See above n. 21.

²³ *BSOAS*, 1961, vol. XXIV, pp. 520 and 527.

²⁴ T. Watters, *op. cit.*, vol. II, p. 304; M. A. Stein, *Ancient Khotan*, vol. I, p. 435; *BSOAS*, 1965, vol. XXVIII, p. 593. It should be remembered, as Brough himself has pointed out, that in the Taisho text the name concerned appears as *Tuo-la* (vol. II, no. 2087, p. 945c; *BSOAS*, 1965, vol. XXVIII, p. 593).

²⁵ *Shih-chi*, ch. 123, p. 3b; *CHS*, ch. 96A, p. 14b; *Wei-lüeh*, quoted in P'ei Sung-chih's commentary at the end of chapter XXX of the *Wei-chih* section of the *San-kuo chih*; *TP*, 1905, s. II, vol. VI, pp. 526–527, *KG*, pp. 24–25.

²⁶ M. A. Stein, *Ancient Khotan*, vol. I, p. 540; nos. N. XV, 191 and N. XV 53.

²⁷ M. A. Stein, *Serindia*, vol. I, p. 411.

in A. D. 230, was a ruler of one of the fragments of the Kushāṇa empire in Shan-shan. A monarch called Vāsudeva, whose name can be phonetically related to that of Po-t'iao, known to have been pronounced in Ancient Chinese as *Puâ-d'ieu*,²⁸ could well have been the ruler of the Kushāṇa empire in A. D. 230. On the other hand, the *Wei-lüeh*, which deals with the period from A. D. 227 to 239, mentions Shan-shan as having its own dependencies,²⁹ and does not in any way connect it with any part of the Great Yüeh-chih empire.³⁰ In fact, the Han annals refer to Shan-shan either as an independent territory or as under the influence of the Hsiung-nu or the Chinese,³¹ but never speak of the Great Yüeh-chih rule in that region.

The evidence of the Kharoshthī documents from Niya, Endere and Loulan, datable to the 3rd—4th century A. D., betrays abiding Indian influence on the religion, culture and administration of Shan-shan.³² The ruins of Miran point towards the impact of Indian art and religion on the region for a certain period from the 3rd century A. D.³³ The process of «Indianisation» might have started appreciably earlier than the period of the above Kharoshthī documents. Shan-shan was on the route vital for China's trade with the west, in which India participated.³⁴ Hence it was natural for enterprising Indian traders to visit and to maintain contact with Shan-shan. The rate of the growth of this relation might have been accentuated during the palmy days of the Kushāṇa empire, which encouraged commercial activities and which offered to a vast area, including the Pamirs, the security and freedom of movement so necessary for fruitful exchange of ideas and successful transaction of commerce.³⁵ The Buddhist missionaries came in the wake of traders, themselves great patrons of Buddhism.

It appears that if in the title of *Devaputra*, used in the Shan-shan inscriptions, one traces the influence of the imperial Kushāṇas, it should be considered as one of the vestiges of the contact between their empire and Shan-shan and not of their direct rule in the latter territory. As an almost parallel example we can refer to the use of the title of *Kaisara*, identifiable with Roman

²⁸ A. L. Basham (Editor), *Papers on the Date of Kanishka*, p. 389, no. bp; R. A. Stein «*Le Lin-yi*», *Han Hieu*, vol. III, pt. 1—3, pp. 139—140.

²⁹ *Wei-lüeh*; *TP*, 1905, s. II, vol. VI, p. 537.

³⁰ *Ibid.*, p. 539.

³¹ *CHS*, ch. 96A; *JAI*, 1881, vol. X, pp. 25—27; *HHS*, ch. 118; *TP*, 1907, s. II, vol. VIII, pp. 172, 200, etc.; M. A. Stein, *Serindia*, vol. I, pp. 332f; W. Samolin, *East Turkistan in the Twelfth Century*, pp. 27, 34, etc.

³² E. J. Rapson, E. Senart and A. Boyer, *op. cit.*, vol. I, pp. 1 f.

³³ M. A. Stein, *Serindia*, vol. I, pp. 491, 499 f. According to Stein, the Buddhist settlement at Miran was abandoned sometime between the 4th or 5th century A. D. and the middle of the 8th century A. D.

³⁴ *HHS*, ch. 118; *TP*, 1907, s. II, vol. VIII, pp. 169—170; B. N. Mukherjee, *The Economic Factors in Kushana History*, pp. 13—14 and 53—54.

³⁵ B. N. Mukherjee, *The Economic Factors in Kushāṇa History*, pp. 14—16.

Caesar, before the name of the Kushāṇa ruler Kanishka (II) in the Ara inscription of the year 41.³⁶

The upshot of the above discussion is that there is no evidence of extension of the rule of the Imperial Kushāṇas to Shan-shan. The limits of the empire lay much to the west of that region.

Calcutta.

³⁶ S. Konow, *Corpus Inscriptionum Indicarum*, vol. II, pt. I, pp. 163 and 165.

EIN BRUCHSTÜCK EINER SOGHDISCHEN KIRCHENGESCHICHTE AUS ZENTRALASIEN?

Olaf Hansen, dem wir als einzigem zusammenfassende Beschreibungen des christlich-soghdischen Literaturbestandes verdanken,¹ hat wiederholt auch auf ein Textfragment hingewiesen, das kirchengeschichtliche Angaben macht und den Namen einer Stadt 'rgn nennt. Seine Ausführungen im Handbuch der Orientalistik verdienen es, hier wörtlich zitiert zu werden:²

«Unter den Blättern der Handschrift C 3 befindet sich ein Blatt, das leider nicht vollständig ist, und seine Ränder sind dazu so stark beschädigt bzw. abgerieben, daß nur wenige Zeilen zu den folgenden ohne Lücke überleiten. Das ist um so bedauerlicher, als es sich um das einzige bisher gefundene Blatt historischen Inhalts handelt. Es ist möglich, daß es eine Übersetzung eines syrischen kirchengeschichtlichen Werkes ist; da es aber auf Zustände in Zentralasien anzuspielen scheint, besteht die Möglichkeit, daß hier, wenn auch nicht ein selbständiges Werk sogdischer Kirchengeschichtsschreibung, so doch mindestens ein Werk vorliegen muß, das im Raum Mittelasiens seinen Ursprung hat. Es handelt von einem, namentlich nicht genannten Kirchenfürsten, der über die vier «Seiten»(?) des Tigrisflusses und über die sieben Bezirke (? , Gemeinden?) von Chūzistān herrscht. Dann heißt es weiter, daß er seinen Bruder, namens Prsyh (wie ist der Name zu lesen?) zur Herrschaft nach einem Ort 'rgn schickt, wo er mit großen Ehren empfangen wird. Im weiteren Verlauf des Textes handelt es sich um den Bau eines Klosters — für Kloster ist das syr. 'wmr' gebraucht — wobei mehrere Personen namentlich genannt werden, die beim Bau mitzuwirken scheinen.


Der sehr schlechte Erhaltungszustand des Blattes erlaubt vorläufig nicht, mehr über diesen, wie mir scheint, sehr wichtigen Text zu sagen. Es muß versucht werden, unter den zahlreichen noch nicht identifizierten kleinen Fragmenten dieser Handschrift zum obigen Blatt gehörende Stücke zu finden.»

¹ O. HANSEN: Die christliche Literatur der Soghdier. Jahrbuch der Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz 1951. S. 296—302. Ders.: Die christliche Literatur der Soghdier. Handbuch der Orientalistik. 1. Abt., 4. Bd., 2. Abschn., Lieferung 1. Leiden—Köln 1968, S. 91—99.

² Vgl. Anm. 1, zweiter Titel, S. 98—99.

In einer Fußnote erklärt Hansen den Ortsnamen 'rgn, den man *Argēn*, *Ar(r)ayēn* oder *Ar(r)ayēn* lesen kann, auf Grund der von Henning in «Argi and the Tokharians»³ vermuteten Etymologie als eine kutschisch *akeñe*,⁴ sak. *argiña* usw. entsprechende Form des alten Namens der Stadt Qarašahr in Chinesisch-Turkistan. Trifft dies zu, so darf das kleine soghd. Fragment in mehr als einer Hinsicht größere Beachtung beanspruchen, als ihm bisher zuteil wurde. Nicht nur wäre es kirchengeschichtlichen, also historischen Inhalts, es bereicherte auch unser geringes Wissen von der Ausbreitung des Christentums in Zentralasien, und es wäre vielleicht ein von syrischen Vorlagen freies Zeugnis unabhängiger, intellektueller Produktivität des zentralasiatischen soghdischen Christentums. Daß dann noch die Schreibformen des alten Namens der Stadt Qarašahr durch eine nestorianische bereichert würden, spricht für sich selbst. Es braucht auch nicht hervorgehoben zu werden, daß Hansens Text in Hansens Interpretation von besonderem Interesse für die Arbeitstagung ist, zu der wir zusammengekommen sind.

Allerdings wirft Hansens Deutung sogleich Fragen auf, die unbeantwortet bleiben, z. B. wie man sich die Adjektivableitung man. soghd. 'rkcyk, 'rkcyq⁵ neben dem christl. soghd. Namen 'rgn mit -ēn und -g/-γ- erklären soll, die auf einen soghd. Ortsnamen *Ark/g ('rk) schließen läßt, der zwar nicht im Soghd., aber, wie Henning gezeigt hat,⁶ u. a. im MpT. 'rk bzw. 'rq⁷ bezeugt ist.

Hansen hatte, als er den C 3-Text beschrieb, einen «ersten Versuch einer Interpretation» des Fragments in der ZDMG angekündigt.⁸ Diese ergänzende Ausführung ist bisher m. W. nicht erschienen. Stattdessen ging Hansen in einem auf dem XVII. Deutschen Orientalistentag in Würzburg (21.—27. 7. 1968) gehaltenen Vortrag nochmals kurz auf das besprochene Stück ein, äußerte sich nun aber noch vorsichtiger und teilte für 'rgn auch die Alternativerklärung mit, daß Arrajān in Fārs gemeint sein könnte. Die Handschrift, so sagte er, enthalte wahrscheinlich «einen Bericht über die Tätigkeit irgendwelcher Missionare: ein Mann namens *Prsyh* (?) wird von seinem nicht namentlich genannten Bruder (*br't*) nach der Stadt 'rgn  d. h. also *argēn gesandt, um dort ein Kloster (*γwmr'*) zu gründen».⁹

Der erörterte Text ist mir gut bekannt. Er gehört zur Turfansammlung der AdW der DDR und trägt die genaue Signatur C 3 = T II B 40. Da Hansens Ausführungen die wichtigsten und interessantesten Ergebnisse einer Edi-

³ BSOS IX [1938], S. 564 ff., bes. S. 571.

⁴ Vgl. E. SIEG: SPAW. Phil.-hist. Kl. 1937, S. 130 f., S. LÉVI: JA 1913, S. 320 Anm. 1.

⁵ M 1 (88) bei MÜLLER: Maḥrnāmag, APAW 1912, Berlin 1913, S. 8 und 11, T II D 94 (c/13) bei HENNING: Sogdica. London 1940. S. 8 und 10.

⁶ Vgl. Anm. 3, S. 564.

⁷ M 1 (187) bei MÜLLER, vgl. Anm. 5, S. 13 und 16. M 297 (5).

⁸ Vgl. Anm. 1, zweiter Titel, S. 99 Anm. 1.

⁹ ZDMG. Supplementa I, VXII. (so!) Deutscher Orientalistentag, Vorträge, ed. W. VOIGT. Teil 3. Wiesbaden 1969. S. 1034 f.

tion vorwegnehmen, so glaube ich berechtigt zu sein, im Rahmen meines Beitrages eine Stellungnahme zu einigen Resultaten Hansens einer regelrechten Textedition vorzuschicken. Wenn ich hier und heute diese Ausgabe selbst nicht vorlegen kann, so vor allem, weil ich den Text noch nicht völlig verstehe und weil ich bisher nicht alle Möglichkeiten ausschöpfen konnte, ihn mit einem eventuellen syr. Original zu identifizieren.

Meine hier mitzuteilenden vorläufigen Ergebnisse unterscheiden sich freilich in wesentlichen Punkten von jenen Hansens.

Die Annahme eines über «die vier Seiten (?)» des Tigrisflusses, die «sieben Orte» Seleukia-Ktesiphons^{9a} und Chuzistan herrschenden Kirchenfürsten ist von vornherein unwahrscheinlich. Warum wird seine Amtsausübung Herrschaft genannt wie die eines weltlichen Machthabers? Ja, warum sollte überhaupt von einem Manne der Kirche die Rede sein, wenn nicht nur sein eigener Name, sondern auch die Bezeichnung seiner geistlichen Würde, der Name seines Amtssitzes und seiner Diözese fehlen? Tatsächlich ist Hansens Annahme unhaltbar, denn der rätselhafte Machthaber ist mit Name und Rang in Zeile /R/2/ genannt. Es ist ein *xwr's'n xm(yr)y* (Obl.), ein «Amir von Churasan», bzw. des «Ostens»,¹⁰ also ein Würdenträger eines islamischen Staates. Daß in diesem Fall *xwr's'n* nicht nur im Sinne der bekannten nordostiranischen Provinz sondern als «Osten» überhaupt zu übersetzen ist, folgt allein schon aus der Tatsache, daß er mittel- oder unmittelbar u. a. über das Tigrisland in allen vier Richtungen und über Chuzistan gebot. Ein sehr mächtiger Gouverneur muß also gemeint sein, der den ganzen Osten eines islamischen Reiches verwaltete, das nur das umayyadische Chalifat gewesen sein kann. Sein Name, der Amtsbezeichnung vorangestellt, wird *ḥsṣṣ* geschrieben, und es gehört nicht viel Phantasie dazu, in ihm den größten und einzigen Statthalter der Umayyaden zu erkennen, der tatsächlich über den ganzen Ostteil des Reiches gebot, mit vollem Namen Abū Muḥammad al-Ḥ a ḡ ḡ ā ḡ b. Yūsuf b. al-Ḥakam b. ʿAqīl at-Taqaḥī. 75/694 wurde er als Gouverneur von Kūfa und Baṣra mit der Sicherung der ummayyadischen Herrschaft im Osten betraut. Seit 78/697—8 unterstanden auch Churasan und Sistan seiner Herrschaft, die er bis zu seinem Tode im Jahre 95/714 ausübte.¹¹ Die Wiedergabe des ḡīm-Lautes seines Namens in nestorianischer Schrift durch *Ṣādē* ist ganz natürlich und entspricht den Regeln aller soghd. Orthographien,¹² wie übrigens auch den Regeln für die Niederschrift des Neupersischen in nestorianischer

^{9a} Diese evident richtige Erklärung von soghd. *bt' wt'qt* verdanke ich Herrn Proph. K. RUDOLPH, der mich auf M. STRECK: Seleucia und Ktesiphon, Der Alte Orient 16 (1917] S. 35 ff. und M. STRECK: Al-Madā'in, Enzyklopaedie des Islām. III. Leiden Leipzig 1936. S. 80 verweist.

¹⁰ Zur christl. soghd. Form *xmyr* = soghd. in soghd. Schrift *ymyr*, chwarezm. *xmyr* vgl. V. A. LIVŠIC: Sogdijskie dokumenty s gory mug II. Moskva 1962. S. 108.

¹¹ A. DIETRICH in: The Encyclopaedia of Islam. III. Leiden London 1971. S. 39 ff.

¹² I. GERSHEVITCH: A Grammar of Manichean Sogdian. Oxford 1961. § 70 mit Anm. 1.

Schrift.¹³ Daß \bar{a} durch y bezeichnet wird, läßt sich wohl nur so erklären, daß der Verfasser des Textes den Namen des Ḥaǧǧāǧ in einer vulgärarabischen Lautgestalt vernahm und schrieb, für die das bekannte Phänomen der *Imāla*, der Aufhellung von \bar{a} , charakteristisch war. Es findet sich heute stark ausgeprägt in den Dialekten von Bagdad, Mosul und Mardin, wo \bar{a} bisweilen wie \bar{i} ausgesprochen wird.¹⁴ Wenn diese Erscheinung in den genannten Gebieten bis in das 7. oder 8. Jh. zurückreicht, so erscheint als eine mögliche Lösung die Annahme einer syrischen Vorlage des soghd. Textes, die etwa im irakischen Raum entstand.

Wenn aber von Ḥaǧǧāǧ die Rede ist, so wird es verständlich, daß dieser jemanden zur Ausübung der Herrschaft über eine fremde Stadt ausschickte. Den Namen des Abgesandten, *Prsyh̄*, vermag ich weder zu deuten noch zu identifizieren. Es heißt von ihm, daß er der Bruder eines *Byrw* gewesen sei, der bei Ḥaǧǧāǧ in hohem Ansehen stand. Auch dieser ist mir unbekannt. Darf man in ihm und folglich auch in seinem Bruder einen jener christlichen Beamten sehen, die in der Administration der Umayyaden auch im iranischen Landesteil tätig waren?¹⁵ Wie dem auch sei, fest steht, daß die Stadt, in die *Prsyh̄* geschickt wurde, keinesfalls Qarašahr in Chinesisch-Turkistan gewesen sein kann. Hansens in diesem Sinn gegebene Erklärung des Stadtnamens ist also auch aufzugeben. Stattdessen gewinnt sein Alternativvorschlag, *'rgn* mit der persischen Stadt Arrajān zu identifizieren, an Bedeutung. Die näher gelegene Stadt bietet auch eine näherliegende Erklärungsmöglichkeit.

Arrajān bildete spätestens seit spätsasanidischer Zeit einen der fünf Kreise der Provinz Pārs. Wie Ṭabarī und Ibn al-Faḳīh berichten, wurde er durch Kawād I. zu Beginn des 6. Jh. aus Teilen von Chuzistan und Pārs gebildet.¹⁶ Seinen gleichnamigen Hauptort begründete, besser gesagt: neubegründete,¹⁷ Kawād unter einem mit Kawād zusammengesetzten Officialnamen, den man aus seinen verschieden überlieferten Schreibungen¹⁸ wahrscheinlich auf ein ursprüngliches Weh az Āmid i Kawād «Kawāds bessere (Stadt) als Amida» oder Weh Āmid ī Kawād «Kawāds besseres Amida» wird zurückzuführen haben. Diese Bezeichnung verrät, was die Historiker bestätigen, daß Kawād in Arrajān aus Amida (und Maipherqaṭ) deportierte Kriegsgefangene ansiedelte.¹⁹ Man kann daraus gewiß folgern, daß spätestens seit dem 6. Jh. ein

¹³ Vgl. *Mémorial Jean de Menasce*, Louvain 1974. S. 449.

¹⁴ C. BROCKELMANN: *Das Arabische und seine Mundarten*. Handbuch der Orientalistik. 3. Bd., 2. und 3. Abschn. Leiden 1954. S. 228.

¹⁵ Vgl. B. SPULER: *Iran in früh-islamischer Zeit*. Wiesbaden 1952. S. 211 Anm. 3.

¹⁶ P. SCHWARZ: *Iran im Mittelalter*. III. Leipzig 1912. S. 111, H. GAUBE: *Die südpersische Provinz Arraǧān / Kūh-Gilūyeh von der arabischen Eroberung bis zur Safawidenzeit*. Wien 1973. S. 22.

¹⁷ GAUBE: vgl. Anm. 16, S. 28 ff.

¹⁸ TH. NÖLDEKE: *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*. Leiden 1879. S. 146 Anm. 2, J. MARQUART: *Ērānšahr*. Berlin 1901. S. 41 f., G. C. MILES in: *The Cambridge History of Iran IV*. Cambridge 1975. S. 368 Anm. 2.

¹⁹ SCHWARZ: vgl. Anm. 16, S. 112, GAUBE, vgl. Anm. 16, S. 28.

beträchtlicher Teil der Einwohnerschaft Arrajāns christlichen Glaubens gewesen sein muß. Unter der Herrschaft der Umayyaden und Abbasiden bestanden Stadt und Kreis Arrajān fort, wie auch die administrative Einheit der Provinz Fārs, ja Arrajān scheint eine wirtschaftliche Blüte erlebt zu haben.²⁰ Arrajān käme also als Amtssitz eines umayyadischen Kreisgouverneurs durchaus in Frage.

Das Verhältnis der Schreibung 'rqn zum Ortsnamen Arrajān bietet keine unüberwindlichen Hindernisse. Bereits das Ḥudūd al-'ālam belegt für das 10. Jh. die persischen mundartlichen Varianten 'rk'n und 'ry'n, d. h. *Ar(a)gān* und *Ar(a)γān*.²¹ Yāqūt (12.—13. Jh.) vokalisiert *Arγān*.²² Einheimische Aussprachen *Arγān* und *Arxān* sind ferner im 14. Jh. bezeugt.²³ Es ist also sehr wohl möglich, ja wahrscheinlich, daß die Namensformen *Ar(a)gān*, *Ar(a)γān* bis in sasanidische oder frühislamische Zeit zurückgehen, auch wenn dies sich m. W. bisher nicht beweisen läßt.²⁴

Stattdessen wird bisweilen eine frühere Bezeugung von Namensformen mit -j- vermutet. So las Herzfeld auf einer von ihm veröffentlichten sasanidischen Bulle einen Ortsnamen 'lc'n oder hlp'n, d. h. *Arrajān* oder *Hulwān* (!).²⁵ Die Bulle bietet aber in Herzfelds Nachzeichnung folgenden Gesamttext: auf dem Rand: 'yl'n 's'n k(l)[t] kw't', in der Mitte: /1/ 'lc'n (oder statt 'ḥ, statt c:p) /2/ m(g)wh. Ob man nun mit R. N. Frye *mgwh* als *mgwhwt'y* «Magierherr» deutet²⁶ oder mit A. Maricq *mgwh'nk* «Magierhaus» liest und dies mit Maricq und Ph. Gignoux als «bureau des mages» erklärt,²⁷ das *mgwh* vorangehende Wort könnte, ja sollte in der Tat ein Ortsname sein. Wie aber ist er mit *Ērān-āsān-kard-Kawād* in Beziehung zu setzen? Gignoux zufolge müßte der mit *mgwh* zusammengenannte Ort bei dem auf dem Bullenrand genannten größeren Ort oder in seinem Gebiet liegen. Was wir über die Lokalisierung von *Ērān-āsān-kard-Kawād* wissen,²⁸ ist damit nur vereinbar, wenn *Hulwān* gemeint sein sollte. Die Bestimmung des Ortsnamens Arrajān kann daher vorläufig nicht als gesichert gelten.

²⁰ SCHWARZ: vgl. Anm. 16, S. 111, 114 ff., G. LE STRANGE: *The Lands of the Eastern Caliphate*. Cambridge 1905. S. 268 ff., GAUBE: vgl. Anm. 16, S. 45 f.

²¹ Ḥudūd al-'ālam, transl. V. MINORSKY. London 1937. S. 74, 127 u. 378 f. Text: Ḥudūd al-'ālam mina l-mašriq ila l-ma'rib, ed. MANŪČIHR SUTŪDA, Tih-rān 1340 š., S. 45, 133.

²² V. MINORSKY: BSOAS XVII [1955], S. 266. Vgl. Yāqūt, Mu'jam al-buldān I, Beyrouth 1955, S. 142

²³ W. STRECK in: *Enzyklopädie des Islam*. I. Leiden Leipzig 1913. S. 478.

²⁴ H. GAUBES Angaben über Ortsnamenschreibungen A. R. G. A. N., A. R. G. A., A. R. G. und A. R. G. N. in sasanidischer und frühislamischer Zeit (vgl. Anm. 16, S. 22 und 29) treffen nicht zu. Daß in allen Fällen statt G. ein C. zu lesen ist, hat GAUBE selbst in *Arabosasanidische Numismatik*, Braunschweig 1973, S. 85 f. gezeigt. Für Beratung und Hilfe auf numismatischem Gebiet danke ich Herrn Dr. H. SIMON.

²⁵ *Transactions of the International Numismatic Congress 1936*, London 1938, S. 420.

²⁶ R. N. FRYE: *Sasanian Remains from Qasr-i Abu Nasr*, Cambridge 1973, S. 50 f.

²⁷ PH. GIGNOUX: *Studia Iranica* 2 [1973], S. 140 ff.

²⁸ J. MARQUART, vgl. Anm. 18, S. 22, ders. [J. MARKWART], *A catalogue of the provincial capitals of Ērānshahr*, ed. G. MESSINA, Rom 1931, S. 105.

Auf Tonbullen von Qaṣr-i Abū Naṣr hat R. N. Frye den Ortsnamen ^ʿrc und ^ʿrcf gelesen und als Arrajān gedeutet.²⁹ Ph. Gignoux, der nach Frye diese Bullen studieren konnte, schwankt aber zwischen den Lesungen ^ʿlc und ^ʿlh bzw. ^ʿlc(ʿ) und ^ʿslc(ʿ) und läßt beides unübersetzt.³⁰

Schließlich hat auf arabosasanidischen Münzen des 7. Jh. (54 und 56 d. H.) J. Walker eine Prägestätte ^ʿlcn entdeckt und diese als Arrajān gedeutet.³¹

Nächst diesen letzten, überzeugend erklärten Belegen ist die älteste sichere Bezeugung des Ortsnamens mit -j- Mutanabbīs Wiedergabe als Arjān (10. Jh.),³² die von Abu l-Fiḏā sogar die üblichere genannt wird. Ihr kommt deswegen auch größere Bedeutung zu, weil Mutanabbī selbst in Arrajān gelebt hat. (Yāqūts Behauptung, Mutanabbī habe den Ortsnamen «verkürzt», wird durch die oben angeführten zweisilbigen Parallelförmigkeiten entkräftet.)

Berücksichtigt man die persischen Wiedergaben mit g/γ, so dürften die Formen Ar(a)g/γān und Ar(ra)jān bis in frühislamische Zeit zurückreichen. Setzt man für den besprochenen soghd. Text ein syr. Original voraus, so konnte seine Schreibung ^ʿrqn das g/γ der persischen Formen Ar(a)g/γān wiedergeben. Die Ersetzung von ā durch ē ist zwar ungewöhnlich, aber nicht ganz ohne Parallele in neupersischen, dialektal gefärbten Wörtern³³ und auch geographischen Namen.³⁴ Im vorliegenden Fall ist es verlockend, die ē-Schreibung mit der bereits vermuteten Erscheinung von Imāla im Namen des Ḥaḡḡāḡ zu verbinden und als vulgärarabische Aussprache der persischen Form der Wortes zu erklären. Eine solche etwas komplizierte Deutung erscheint mir denkbar, wenn man sich vorstellt, daß das Syr. die pers. Form des Ortsnamens in der Schreibung ^ʿrqn übernahm. Setzt man auch voraus, daß später über die Vokalisierung des Namens nur bekannt war, daß er im umgangssprachlichen Arabisch Arjēn o. ä. lautete, so könnte dies den Verfasser des syr. Textes veranlassen haben, entsprechend ^ʿrqn zu vokalisieren. Daß mit solchen Hybridbildungen gerechnet werden darf, bestätigt die von V. Minorsky aus dem Ḥudūd al-ʿālam zitierte Lesung Imād für Āmid.³⁵

Wie Hansen richtig festgestellt hat, beschreibt der hier besprochene Text die Gründung eines Klosters. Läßt sich ein Kloster in oder bei Arrajān nachweisen? In der Tat findet man in dem im 8. Jh. von Išōʿdēnaḥ von Baṣra verfaßten *katābā dē nakpuṭā* «Buch der Enthaltensamkeit» die folgende Mitteilung:³⁶

²⁹ Vgl. Anm. 26, S. 53, S. 60b (D 44), S. 63a (D 201).

³⁰ Vgl. Anm. 13, S. 173 und 177.

³¹ A Catalogue of the Arab-Sasanian coins, London 1941, S. 85 und 87.

³² Vgl. Anm. 22, S. 266, SCHWARZ: vgl. Anm. 16, S. 112.

³³ G. LAZARD: La langue des plus anciens monuments de la prose persane, Paris 1963, S. 187.

³⁴ Vgl. Anm. 22, S. 250.

³⁵ Vgl. Anm. 22, S. 250.

³⁶ Le Livre de la Chasteté, composé par Jésusdenah, Évêque de Baṣrah, publ. et trad. par J.-B. CHABOT. Mélanges d'Archéologie et d'Histoire 16 [1896]. Paris-Rome 1907. § 116, S. 274 und 60.

«Der heilige Herr Yōḥannān Dailomāyā, der ein Kloster in den Bergen von Pārs gründete, in der Nähe der Stadt ṛgn . . .». Der ṛgn geschriebene Ortsname stimmt, bis auf die Vokalisierung, völlig mit der Schreibung des soghd. Textes überein. Da das *kaṭābā dā nakpūtā* hervorhebt, daß dieser Ort in Pārs lag, kann wohl kein weiterer Zweifel an seiner Identifizierung mit Arrajān bestehen. H. Gaube, dem wir eine gründliche historisch-geographische und archäologische Beschreibung des alten Kreises Arrajān verdanken, hat auch die Angabe Išō'dēnaḥs verwertet. Er vermutet, das Kloster des Yōḥannān Dailomāyā habe sich in einem Gebiet östlich von Arrajān befunden, das heute den Namen Dair-i Aiyūb «Hiobs Kloster» trägt.³⁷

Ist es nun ein Zufall, daß aus derselben Handschrift, zu der C 3 = T II B 40 gehört, u. a. auch das Schlußblatt einer Lebensbeschreibung des Yōḥannān Dailomāyā erhalten ist? Es ist das Fragment C 3 = T II B 17, das Hansen ebenfalls im Handbuch der Orientalistik, S. 97, allerdings als «Werk des Johanan Dailōmayā», erwähnt. Der Kolophon spricht von *zpr(t ptry ywḥnn dyl)* — [*wmy' xy*](*pθ*) ^{''z(n)}[*t*] *pwsty*, dem «Buch der Geschichte des hl. Vaters Yōḥannān Dailomāyā». Diese Angabe ist zweideutig insofern, als Yōḥannān als Verfasser oder als Gegenstand des Buches gemeint sein kann. Da aber eine Beschreibung des Buchinhaltes oder ein Buchtitel nicht folgt, so verdient m.A.n. die Annahme den Vorzug, daß der Text *vom* hl. Yōḥannān Dailomāyā *handelte*. Die übrigen Fragmente der Handschrift C 3 sind mit dieser Annahme gut vereinbar. Man wird also an eine soghd. Version einer der vielen syr. Lebensbeschreibungen dieses berühmten Asketen denken müssen, die einst existierten.³⁸ Yōḥannān soll 737/8 hochbetagt, angeblich im Alter von 122 Jahren, gestorben sein.³⁹ Als Zeit seines bedeutsamsten Wirkens werden die Jahre um 690 genannt.⁴⁰ Das paßt ausgezeichnet zu der oben gegebenen Datierung der Ereignisse des Textes unter die Stadthalterschaft des Ḥaḡḡāḡ. Auch wenn sich in dem besprochenen Fragment der Name des Yōḥannān Dailomāyā nicht mehr mit Sicherheit nachweisen läßt, so ist doch die Annahme zwingend, daß dieses Stück zu der Erzählung von Yōḥannān gehörte.

C 3 = T II B 40 handelt somit von der Begründung eines Klosters in der Umgebung von Arrajān in der Provinz Fārs durch Yōḥannān Dailomāyā Ende des 7. oder Anfang des 8. Jh. Als eine Quelle für die Geschichte Zentralasiens kommt dieses Fragment nicht in Frage. Es ist nichteinmal der bescheidene Rest eines nestorianischen kirchengeschichtlichen Werkes.

Berlin.

³⁷ GAUBE: vgl. Anm. 16, S. 51, 198 f.

³⁸ The Book of Governors: The Historia Monastica of Thomas Bishop of Margā A. D. 840, ed. E. A. WALLIS BUDGE. London 1893. I, S. 97, 11 ff., II, S. 222.

³⁹ A. BAUMSTARK: Geschichte der syrischen Literatur, Bonn 1922. S. 211.

⁴⁰ Vgl. Anm. 38, II, S. 220.

PROBLÈMES D'INTERPRÉTATION HISTORIQUE
ET PHILOLOGIQUE DE TITRES ET NOMS PROPRES
SASANIDES

L'interprétation philologique et historique des sources me semble devoir être basée au moins sur deux principes, dont le respect m'apparaît d'autant plus nécessaire lorsqu'il s'agit de faits sasanides, pour lesquels la documentation primaire est très peu abondante. Le premier de ces principes peut s'énoncer ainsi : tout document, quel qu'il soit, s'interprète grâce au concours de données plus anciennes ou plus récentes, qui doivent toujours être critiquées à la lumière d'un second principe — qui est donc étroitement lié au premier — et que j'ai eu le plaisir d'exposer ici même, en 1973, lors du premier colloque sur la «Collection des sources pour l'histoire de l'Asie centrale» :¹ il faut accorder aux sources indigènes, officielles ou non, une prééminence ou une priorité sur les sources étrangères, c'est-à-dire extérieures à un territoire ou à une culture donnés, ou postérieures à l'époque considérée. Autrement dit, tout document est naturellement éclairé par le passé, cela est bien sûr évident, mais lorsque toutes les traces du passé ont été effacées et que seuls des documents plus récents peuvent jeter quelque lumière sur ce qui est objet d'étude, il faut que ceux-là soient exploités de manière prudente, selon les restrictions imposées par le second principe. Faute de quoi, on se risquerait à des interprétations fragiles ou sujettes à révision, dès lors que la découverte de nouveaux documents anciens apporterait de meilleurs éléments d'information. C'est ce que je dois constater précisément à propos de l'interprétation qui a été faite du titre de «défenseur et juge des pauvres».

1. Mais je voudrais auparavant, pour illustrer les principes que j'ai énoncés, citer comme premier exemple de la méthodologie à appliquer, un passage en pehlevi des livres, qui, mal compris par les traducteurs, ne peut s'interpréter que grâce à un témoignage plus ancien, en l'occurrence une inscription sur cachet. Il s'agit du paragraphe 55 du petit traité appelé Čidag handarz ī pōryōtkēšān, où on lit ceci :

*«tan ī ošōmand ruvān vēn ud kirbag kun . . .»*²

¹ «Problèmes de distinction et de priorité des sources», dans *Prolegomena to the Sources on the History of Pre-Islamic Central Asia*. 137 ss.

² *Pahlavi Texts* I, p. 50. Le même passage apparaît dans les *Vāzaq ī včand ī Ādurbād ī Māraspandān*, II p. 153, paragr. 76. Cette répétition atteste l'authenticité du texte, sinon son ancienneté.

R. C. Zaehner a cru bon de corriger le texte, en lisant à la place de l'idéogramme *HZYTWN* clairement écrit, le mot *asāzišn*, et a traduit avec un contre-sens : «The body is mortal but the soul is immortal». ³ M. F. Kanga⁴ et J. C. Tarapore,⁵ quoique plus proches de la traduction exacte, n'ont pas bien compris, le premier le sens de *vēn* («O mortal body ! perceive the soul . . .»), le second le sens de *ōšōmand* (O intelligent body ! See the soul . . .).

Or une formule identique qui se lit sur un cachet du Pergamon Museum, à Berlin-Est, nous permet de comprendre correctement ce passage. Le sceau V.A.2179 porte l'inscription suivante :

tny ZY KBYR k'mk(y) lwb'n HZYTn

«O corps aux nombreux désirs, regarde l'âme !»⁶

et le passage cité se comprend ainsi :

«O corps mortel, regarde l'âme !»

Cette interprétation est la seule possible, parce que cette formule doit être comparée à d'autres formules analogues de «commémoration de l'âme», qui apparaissent sur plusieurs cachets et que j'ai réunies ailleurs.⁷ Il faut aussi noter que ce cachet de Berlin peut être considéré comme ancien, car il contient deux idéogrammes *KBYR* et *HZYTn*, qui ne sont attestés sous cette graphie que dans le pehlevi épigraphique du 3^{ème} siècle.⁸ On peut donc tirer de cette ancienneté une indication importante sur le plan de l'interprétation historique : les *handarz*, dont on a souvent dit⁹ qu'ils remontent au dernier siècle sasanide, à la période des *Xosrō*, pourraient avoir une origine beaucoup plus ancienne, comme en témoigne la formule de ce cachet qui, pour des raisons de paléographie, pourrait avoir été inscrite au 3^{ème} ou 4^{ème} siècle.

2. Je voudrais donner un second exemple pour montrer qu'un titre ancien n'est pas nécessairement bien explicité par des textes tardifs dont il faut faire un usage très mesuré. C'est le cas du *driyōšān jādag-gōv ud dādvar*, «défenseur et juge des pauvres». Grâce aux nombreuses attestations de ce titre sur les

³ *The teachings of the Magi*, London 1956, p. 28 ; 2d ed. 1975, p. 28.

⁴ *Čitak Handarž i Pōryōtkēšān, A pahlavi text*, Bombay 1960, p. 29.

⁵ *Čhītak andarz ī Pōryōtkāēshān*, Bombay 1933, p. 12.

⁶ Mal lu et interprété par P. Horn et G. Steindorf, *Sassanidische Siegelsteine*. Berlin 1891, p. 39 : «Viele Körper und den Wunsch der Seele schaue erfüllt».

⁷ Dans un article intitulé «Les 'formules' des sceaux sassanides et la signification de *rāst* et *rāstih*» *Miscellanea in honorem Ibrāhīm Pūrdāvūd*, ed. I. Afšar, Tehran 1976, p. 41—45). Parmi ces formules, citons : *lwb'n HZYTn'n*, «Puisse-je voir l'âme !» (BM. 119387) ; *myšky lwb'n 'byd't 'yw YHw*, «Que l'âme de Mēšag soit commémorée» (Wien n° IX B. 112) ; *mtr'twlvšnspsy lwb'n HZYTn*, «Regarde l'âme de Mihr-Ādur-Višnasp» (M. Foroughin² 202) qu'on peut comprendre aussi «O Mihr-Ādur-Višnasp, regarde l'âme !».

⁸ Cf. mon *Glossaire des inscriptions pehlevies et parthes*, p. 24—25. En pehl. des livres, ils sont écrits *KBD* et *HZYTWN*.

⁹ A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, p. 57 et 431 : «Genre de littérature très en faveur chez les Iraniens du temps des *Khusrō*, à savoir celui des *andarz* ou livres de conseils».

bulles sasanides (environ 22), nous savons maintenant que cette fonction était générale et exercée par des titulaires dans beaucoup de régions de l'empire : dans le Fārs, cœur de cet empire (Staxr, Firūzābād, Bišāpūr),¹⁰ mais aussi en Médie (Ray, Ahmadān, Vālašfarr, Māsabadān aux confins du Xuzistān),¹¹ dans le Xuzistān (Ērān-xvarrah-Šābuhr = Suse),¹² la Mésopotamie (Veh-Ardaxšīr = Séleucie),¹³ le Gilan (Gēlān),¹⁴ le Gurgan (Gurgān),¹⁵ le Khorasan (Abaršahr = Nišāpūr),¹⁶ l'Azerbaïdjan (Ādurbādagān),¹⁷ soit une huitaine de régions différentes. Certes, ces inscriptions ne sont sans doute pas de la même période, mais elles appartiennent certainement toutes à l'époque sasanide, car elles contiennent la même formulation : au centre du cachet, le nom de la province, et sur le pourtour, l'énoncé du titre, et cela sans exception.¹⁸

Dès lors, la fonction de «défenseur et juge des pauvres», mise en évidence par J. de Menasce, et qui, d'après les bulles, ne se confond pas avec celle de *mgwpty*, ne peut être restreinte et assimilée aux Mobads du Fārs, comme il l'explique en s'appuyant sur un passage du Mādayān ī hazār dādestān :¹⁹ ce texte ne s'applique sans doute qu'à une époque tardive, voire post-sasanide, durant laquelle les mobeds ont pu assumer cette autre fonction, lorsque par suite de la conquête arabe, les structures religieuses mazdéennes durent éclater.

Ce titre ne peut non plus, si l'on tient compte de sa large application géographique, être considéré comme un simple titre honorifique et non comme une fonction, comme l'a montré tout récemment Sh. Shaked,²⁰ qui utilise à nouveau pour l'interprétation de ce terme, des textes pehlevi tardifs (Pursišnihā, Saddar Nasr . . .) et le définit comme «celui qui se soucie des pauvres». Je ne puis agréer sa conclusion selon laquelle le terme «ne doit pas référer à un office ou à une fonction» et «était évidemment utilisé comme un titre complémentaire désignant les mōbads du Pārs en particulier».²¹ L'évidence est à

¹⁰ Bulles Irān Bāstān (IB) n° 89, 231, sans n° ; IB 155, 169 et 13, provenant toutes de Qasr-i Abu Nasr.

¹¹ Bulles inédites de M. Pirouzan, de la Bibl. Nat. Paris (BN) n° 10.1, 10.2, 3.3, de M. Foroughi 49, BN 8.1.

¹² IB n° 1957.

¹³ IB n° 2642.

¹⁴ BN n° 5.1.

¹⁵ IB n° 776, sans n° ; BN 6.1.

¹⁶ BN n° 1.2.

¹⁷ BN n° 2.1.

¹⁸ Il y a toutefois deux variantes à signaler : sur la bulle de Māsabadān, le nom est écrit en abrégé au centre : *m'sp*, et en entier sur le pourtour avant le titre. Il en est de même à Suse, avec *'yl'n* au centre et le nom complet sur le pourtour. La longueur de ces mots pourrait expliquer cette disposition différente, mais ce n'est sans doute pas la seule raison.

¹⁹ J. de Menasce, «Le protecteur des pauvres dans l'Iran sasanide», dans *Mélanges Henri Massé*, Téhéran, p. 282–287.

²⁰ «Some legal and administrative terms of the Sasanian period», dans *Monumentum H. S. Nyberg II*, p. 213–216 (= *Acta Iranica*, 5 (1975)). Il n'existe pas deux variantes de ce titre comme l'indique l'auteur p. 213.

²¹ o. c., p. 215–216.

démontrer, et ce petit exemple nous indique comme il peut être aléatoire de tenter d'éclairer une notion ancienne par des sources postérieures.

3. Mais un document récent peut aussi nous enseigner sur une période plus ancienne, lorsque son évidence, c.à.d. sa valeur sûre comme source, n'est plus à mettre en doute : celle-ci semble plus difficile à établir dans le domaine de l'historiographie, où l'objectivité du chroniqueur et sa connaissance des sources sont souvent insuffisantes, que dans celui de la philologie, où la rigueur du raisonnement entraîne davantage la conviction. L'exemple est ici choisi dans l'onomastique sasanide : il existe une classe de noms propres qui n'a pas été remarquée jusqu'ici. Il s'agit de *dvandvas* composés de deux noms de divinités (cf. Liste ci-jointe). On notera que dans ces composés, les noms des deux dieux sont parfois interchangeable : Ādur-Ohrmazd / Ohrmazd-Ādur, Ādur-Mihr / Mihr-Ādur, Ādur-Māh / Māh-Ādur, noms qu'il ne faut pas comprendre comme « feu d'Ohrmazd » ou « feu de Māh »,²² comme dans les composés déterminatifs du type Dād-Ohrmazd / Ohrmazd-dād. On doit rechercher maintenant si une telle catégorie de composés existe aussi à une époque plus ancienne, et il y a peu de motifs de croire qu'elle ait pu être créée à l'époque sasanide.

NOMS À DEUX DIVINITÉS

Āb-Xvar	'phwr	s. BM. EQ 8
Ādur-Anāhīd	'twr'nhyt	i. ŠKZ 23, 25.
Ādur-Ardag	'twr'lk' 'twl'ldky	s. MF. 182 ; b. QAN. 2
Ādur-bay ?	'twrbg	s. PI. 2. 8
Ādur-Māh	('tw)lm . .	b. BN. 7. 11b
Ādur-Mihr	'twry(mt)ry	s. BN. 4. 2
Ādur-Ohrmazd	'twr'whrmzd	s. MF. 27, 52, 96, 137, 153, 164 ; s. BM. AF 3 ; b. BN. 16. 11a
Ādur-Vahrām	'twrwłhl'n	s. MF. inédit
Ard-Ohrmazd	'rt'whrm[zd]	b. ML. 16. 25g
Bay-ādur ?	bg'twr'	b. BN. 12. 16
Gušnasp-Ohrmazd	gušnsp'whrmzd	s. PI. 3. 6
Hordād-Mihr	hwr(d)tmtry	s. BM. AC 17
Māh-Ādur	m'h'[tw]l	s. BM. ED 4
Mihr-Āb	mtr''[p]	s. MF. 205
Mihr-Āboy	ml'pwy	s. BN. 4. 24
Mihr-Ādur	(mtr'twr)y	s. BN. 3. 25
	mtr'twr	b. PI. inédit
Mihr-Narseh	mlnrs[h']	s. BN. 5. 8 ; syr. <i>mhrnrsg</i>
Mihr-Ohrmazd	mtr'whlmzdy' mtr'whrmzd	s. BM. CH 1, DB 1, AF 6 ;
Mihr-Vahrām	mtrywłhl'n' mtr'włhl'n	s. PI. 4. 14 ; s. MF. 147
Mihr-Xvar	mtr'wł	s. BM. AF 5
Ohrmazd-Ādur	'whrmzd'twl	s. PI. 4. 19
Tīr-Māh	tylm[']h	b. MF. inédit
Tīr-Mihr	tyrmtry	i. ŠKZ 32
Tīr-Ohrmazd	tyl'whrmzd	s. IB. 736
Xvaršēd-Māh	hwłšyt'm'h	s. BN. 4. 14 ; s. MF. 26
Zurvān-Māh	zwłw'nm'h	b. QAN. 204

²² Il serait trop long d'exposer ici mon refus de ces traductions devenues habituelles, mais je compte le faire dans un autre article.

On connaît en sanskrit quelques termes associant deux divinités : *Indra-Nasatya* (RV. 8.26.8.) et *Mitra-Aryaman* (RV. 5.67.1 et 8.26.11). De même *divah-prthivi-* est un *dvandva* associant le ciel et la terre. En avestique aussi, quoique peu nombreux, les composés du même type ont été relevés par J. Duchesne-Guillemin dans ses Composés de l'Avesta, p. 211 et sv. : *ahurō ašā* (Yasna 51,3) désigne deux divinités, *Ahura* et *Aša* ; de même *miθra ahura bərəzanta-* (Yt 10,113 et 145, Ny. 1.7) désignent Mithra et le «Ahura élevé», noms parallèles au véd. *mitrāvárurā*. On doit penser, avec P. Thieme²³ que l'ordre des mots dans ces composés n'a aucune importance, et que le plus court des deux noms vient simplement en premier, sans que l'on puisse tirer de ce fait une quelconque signification religieuse,²⁴ comme cela apparaît également dans les composés pehlevi.

Or ces couples de noms divins sont attestés aussi dans l'onomastique achéménide. Le premier, et presque le seul, à avoir été jusqu'ici reconnu, est le nom grec *Μεσογομασθης* fourni par Plutarque,²⁵ que S. Wikander²⁶ a expliqué à juste titre comme la juxtaposition des noms de Mithra et d'Ohrmazd, en notant que ce nom était connu aussi en pehlevi et que la combinaison inverse **ahura-mazdāh-miθra-* était impossible.²⁷ Le nom, avec *Mes-* représentant **Miça-* était perse.

Un autre *dvandva* existait peut-être, déjà au 8^{ème} siècle avant notre ère, sous Sargon II, si l'on adopte la restauration de E. A. Grantovskij, qui propose de voir dans l'acc. *bagmašta* un nom mède **bag-mazdā*.²⁸ ce mot reflèterait, selon l'opinion très récente de J. Duchesne-Guillemin,²⁹ le couple ancien de Mithra et de Mazdā, car Mithra se dissimule parfois sous le nom de Baga, ou pourrait prouver que dès cette époque Mazdā pouvait être dit «baga».

A ces noms, je peux ajouter maintenant plusieurs noms transcrits en élamite et reconstitués par W. Hinz dans son dernier ouvrage, *Altiranisches Sprachgut der Nebenüberlieferungen*³⁰ : p. 57, le nom de **bagamihr*, qui ne signifie pas «Gottesfreund» mais «Baga et Mithra», que Henning a reconnu comme tel, quoique avec quelque hésitation.³¹ De même, **bagamiša-* pourrait

²³ «Die vedischen Aditya und die zarathustrischen Aməša Spənta» dans *Zarathustra*, herausg. von B. Schlerath, Darmstadt 1970 p. 397—418

²⁴ W. B. Henning pensait que c'était le moins important qui venait en premier : *BSOAS* 28 (1965), p. 250 ; cf. la même opinion chez M. Boyce, *A History of Zoroastrianism*, Leiden 1975, Vol. I p. 49.

²⁵ Dans son traité *Ad principem inereditum* 3.

²⁶ «Mithra en vieux-perse» dans *Orientalia Suecana*, I (1952) p. 66—68.

²⁷ Ce que semble confirmer l'onomastique pehlevie. Mais voir aussi note 34.

²⁸ *Rannaya istoria iranskix plemen perednej Azii*, Moscou 1970, p. 156 sv

²⁹ «Le dieu de Cyrus» dans *Acta Iranica* 3 (1974) p. 20.

³⁰ *Göttinger Orientforschungen, Iranica*, Bd 3, Wiesbaden 1975.

³¹ «A sogdian God», dans *BSOAS* 28 (1965) p. 250. L'auteur, note 44, semble encore regretter sa première interprétation (*BSOAS* 1961), fausse, du nom *Tīr-Mīhr* «(trusting) in a contract of alliance with Tīr(i)» which could be applied also to **Bag(a)mīhr*. Le texte qu'il cite pourtant p. 248, où sont invoqués ensemble Baga et Mithra, rend clair le sens du nom propre, mais affaiblit l'opinion citée plus haut de J. Duchesne-Guillemin.

représenter v. perse **Baga-miça*-. P. 131 : **hvarmāhī* associe le soleil et la lune en tant que divinités, et peut être comparé à pehl. *Xvaršēd-Māh*. P. 213 : **rtamazdāh* (mieux *-mazdā*) n'est pas à comprendre comme «Weisheit der Rechten Ordnung», mais associe *Arta* et *Mazda*. Il est à comparer aussi à pehl. *Ard-Ohrmazd*. P. 214 : **rtamiça- / rtamiθra-* ne signifie pas non plus «Freund der Rechten Ordnung» mais «Arta et Mithra».

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher les raisons pour lesquelles telle et telle divinité se trouvent associées deux à deux, c.à.d. la signification de ces paires au plan de l'histoire des religions, mais M. Boyce me paraît avoir raison, lorsqu'elle affirme dans le premier volume de son *Histoire du Zoroastrisme*, qu'il y a eu tendance à associer les divinités chez les Indo-Iraniens et à ne pas les invoquer isolément.³² L'existence de ces noms propres rend cette affirmation très pertinente.

Cette classe de composés n'apparaît pas seulement en pehlevi à l'époque du moyen-iranien : on connaît bien le nom parthe de Rašn-Mihr (ršnmtr).³³ On pourrait également penser au nom bactrien de Ωρμζδο δο Μιγο, «Ohrmazd et Mihr», si, comme l'a suggéré H. Humbach,³⁴ on le tient pour un seul nom. Ce mot attesterait une fois de plus l'inversion possible des membres du composé, comme je l'ai dit plus haut, mais la présence de *-odo-* atteste une réfection de ce type de composé.

Paris.

Ce nom de Bagamihr n'est pas seulement attesté dans cette transcription de l'accadien, mais aussi très à l'est, à Mathurā : cf. H. Lüders, *Mathurā Inscriptions*, 1961, 95, reconstruit de *vakamihira*.

³² o. c. p. 58.

³³ Diakonov et Livshits, *Dokumenty iz Nisi*, 1960, 24 ; Henning, *BSOAS* 1965, 250.

A ce nom fourni par les ostracas de Nisa, il faut ajouter *Tir-Mihrak* (cf. mon *Glossaire*, 65b), ainsi que *Ātur-Mihrak* et *Mihr-Xšahr*, attestés dans le *Glossaire* complet des textes de Nisa, qui doit paraître dans le *CII* et dont V. A. Livshits m'a remis une copie en m'autorisant à en exploiter le contenu avant la parution, ce dont je le remercie de tout cœur. On devrait ajouter à ces noms ceux de *Vahrām-Sāsān* et de *Sroš-Sāsānak*, car, dans les noms propres composés, j'ai constaté, tout comme Livshits qui en fait état dans la publication des textes de Nisa sous presse, que le mot *Sāsān* se comporte exactement comme un nom divin (cf. par ex. *Sāsān-dāt*, *Sāsān-boat*) et devrait par conséquent représenter, déjà sous les Arsacides, une divinité ignorée jusqu'ici. Outre l'origine inexplicquée, mais probablement parthe du nom, si bien attesté à Nisa sous plusieurs formes, il y a là, à ce qu'il semble, une découverte fondamentale faite par Livshits en matière d'histoire des religions.

³⁴ «Kara-Tepe, Tochi, Surkh Kotal» dans *MSS* 28 (1970), p. 43-50.

BEMERKUNGEN ZUR GESCHICHTE
(CHRONOLOGIE UND TOPOGRAPHIE)
DER SASSANIDISCH-BYZANTINISCHEN KRIEGE

(IN DEN SIEBZIGER JAHREN DES SECHSTEN JAHRHUNDERTS)

1. Der greise Chosroes I. starb nach den Nachrichten der orientalischen (arabischen) Quellen, des Menandros Protektor und des Theophylaktos Simokattes, die miteinander in Einklang gebracht werden können,¹ am Ende des Winters oder am Anfang des Frühlings (also ungefähr Februar—März) 579. Kurz vorher hatte er, wie Agathias erzählt, an einem niederschmetternden Erlebnis teil: bei dem Eintritt der Sommerhitze zog er sich nach Thamanon in die kühle karduchische Berglandschaft zurück, doch mußte er dann von dort eiligst nach seiner Hauptstadt Ktesiphon-Seleukeia fliehen, denn der Oberfeldherr der oströmischen Truppen, Maurikios fiel in sein Reich ein und der bestürzte Großkönig sah schon aus seiner Sommerresidenz die Flammensäulen, die infolge der feindlichen Verheerungen aufloderten. Aller Hoffnung bar, ohne Widerstand lief er vor den annähernden Byzantinern weg.²

Die Soldaten des Maurikios (des künftigen Kaisers) brachen die Feinde verfolgend in die persische Provinz Arzanene ein. Sie sengten und brennten, deportierten die Einwohner aus Rache dafür, was das sassanidische Heer vorher am byzantinischen Gebiet begangen hatte.³ Tamchosro und andere persischen Feldherrn fielen nämlich, wie Menandros Protektor berichtet, (auf

¹ Menand. Protect. fr 55 (Excerpta de legationibus ed. C. DE BOOR [Exc. hist. iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta I.], Berolini 1903, p. 213, 5—14); Theophyl. Simoc., hist. III 16,7 (ed. C. DE BOOR—P. WIRTH. Stutgardiae 1972, p. 144, 9—10); TH. NÖLDEKE: Gesch. der Perser u. Araber zur Zeit der Sassaniden. Aus. . . Tabari übersetzt. . . Leiden 1879. 428—430 (hier werden ausser Tabari auch die anderen orientalischen Nachrichten berücksichtigt).

² Agathias, hist. IV 29, 7—10 (rec. R. KEYDELL. Berolini 1967, p. 161, 5—24).

³ Men. Prot. fr. 57 (Exc. de leg. p. 470—471); Euagrius, hist. eccl. V 19 (ed. J. BIDEZ—L. PARMENTIER. London 1898, p. 215, 16—26); Theophyl. Sim. III 15, 13—16, 2; Iohannes Ephes., hist. eccl. VI 15, 27, 34 (Iohannis Ephesini historiae ecclesiasticae pars tertia. Interpretatus est E. W. BROOKS [Corp. Script. Christ. Orient., Script. Syri, series tertia, tomus III, versio]. Lovanii 1936, p. 236—37, 250—52, 257); Michael Syrus, chron. X 13 (Chronique de Michel le Syrien patriarche jacobite d'Antioche [1166—1199]. Éditée. . . et traduite. . . par J.-B. CHABOT. Tome II. Paris 1901, p. 323); «Anonymus Fourmont» (Fourmont, Histoire d'une révolution arrivée en Perse dans le sixième siècle: Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres VII., Paris 1733, p. 329), diese trübe Erzählung verlegt den Einbruch des Maurikios irrtümlicherweise nach der Thronbesteigung des Hormisdas.

Befehl oder wenigstens mit Zustimmung des Chosroes) vertragsbrüchig — vierzig Tage vor dem Ablauf der dreijährigen Waffenstillstandes — in das Imperium ein. Dort lagerten sie, wie wir es von Iohannes Ephesius wissen, dreissig Tage lang vor Amida, nachdem sie eine kurze Zeit (vielleicht drei Tage) in der Umgebung Verheerungen anrichteten. Als dann sie weder Amida einzunehmen noch die Einwohner zur Geldzahlung zu zwingen imstande waren, hausten sie noch weitere fünfzehn Tage im Feindesland. Erst danach scherten sie sich vor dem übermächtigen Heer des Maurikios fort.⁴

Der Zug des Letztgenannten bis nach der Gegend von Thamanon dauerte selbst beim Gewaltmarsch wenigstens eine Woche.⁵ Dem ging das fünfzehntägige Hausen der Perser im oströmischen Gebiet⁶ und die dreißigtägige Belagerung von Amida⁷ voran. Die erste kurze Phase der Invasion vor der erwähnten Belagerung kann auf drei Tage⁸ angeschlagen werden. So begann der vertragsbrüchige persische Angriff ungefähr fünfundfünfzig Tage vor der Flucht des Chosroes von Thamanon.

Was die Chronologie des letztgenannten Ereignisses betrifft, läßt uns der Wortlaut des Agathias kaum daran zweifeln, daß der Zeitabstand zwischen dem Anbruch der Hitze (als der Großkönig nach der frischen Berglandschaft zog) und der Ankunft des oströmischen Heeres (als der Sassanide wieder nach

⁴ Men. Prot. fr. 47, 50 (*ὀλίγω πρότερον ἢ αἱ τριετηρίδες σπονδαὶ τελετησέσθαι ἐμελλον, πρὸ ἡμερῶν δέηπον μ'*), 51, 52, cf. 55 (Exc. de leg. p. 210–211, 464–470, cf. 212–216); Theoph. Sim. III 15, 11–12; Ioh. Eph. VI 14, 15, 27, 34 (die Belagerung von Amida dauerte triginta dies: p. 235, 34 et 251, 26; nach der Belagerung verheerten die Perser das Reichsgebiet diebus quindecim: p. 237, 3 et 251, 32–33 cf. 257, 14; für p. 236, 11 'diebus circiter duodeviginti' siehe unten Anm. 8); vgl. Mich. Syr. X 13 (II p. 323).

⁵ Von Chlomarons Umgebung, wo Maurikios aller Wahrscheinlichkeit nach die persische Grenze überschritt, liegt Thamanon in Luftlinien wenigstens 150 Kilometer weit. Und in der Berglandschaft hatte der Weg sicherlich viele Biegungen. So müssen wir den Marsch vom Betreten des sassanidischen Reichs bis zur Sommerresidenz des Chosroes auf mehr als 200 Kilometer anschlagen; vgl. P. GOUBERT: Byzance avant l'Islam. I. Paris 1951. 192 (Karte).

⁶ Ioh. Ephes. VI 15 (p. 237, 3), 27 (p. 251, 32–33), vgl. 34 (p. 257, 14). Siehe oben Anm. 4.

⁷ Ioh. Eph. VI 14 (p. 235, 34), 27 (p. 251, 26); siehe oben Anm. 4. Der Kodex des Iohannes Ephesinus, dessen Text von BROOKS sorgfältig kollationiert, ediert und ins Lateinische übersetzt wurde, stammt aus dem VII. Jh. (vgl. E. HONIGMANN: L'histoire ecclésiastique de Jean d'Éphèse: Byzantion 14 [1939], 616). Demgegenüber kann das Exzerpt bei Michael Syrus (X 13, p. 322), laut dessen Amidas Belagerung statt dreißig nur drei Tage gedauert hätte, nicht als glaubenswürdig betrachtet werden: vor dem am Ende des XII. Jh. schreibenden antiochenischen Patriarchen lag nämlich vermutlich eine spätere und somit unzuverlässigere Handschrift als die im British Museum aufbewahrte ist.

⁸ Iohannes Ephesinus spricht an den oben (Anm. 6) angeführten Stellen von einer fünfzehntägigen Verheerung der Perser nach der erfolglosen Belagerung von Amida (die Reihenfolge der Ereignisse wurde in der gedrängten Erzählung von VI 34 verwirrt). Nur in VI 14 (p. 236, 11) lesen wir bei dem Kirchenhistoriker von einer ungefähr achtzehntägigen Verwüstung, hier ist aber aller Wahrscheinlichkeit nach auch die kurze Zeitspanne zwischen der Grenzüberschreitung der persischen Truppen und der Umzingelung von Amida miteingerechnet, die also vermutlich drei Tage dauerte.

seiner Hauptstadt zurückfloh) nicht allzu lang war.⁹ Somit kommt als Zeitpunkt der Flucht des Chosroes am ehesten Mitte Juli in Betracht. Diesem Datum ging der persische Vertragsbruch etwa fünfundfünfzig Tage voraus. Der Ablauf des dreijährigen Waffenstillstandes fiel also auf Ende Juni 578, er erfolgte vierzig Tage später als die Verletzung der Waffenruhe seitens der Perser stattfand.¹⁰

So soll man die Chronologie von E. Stein¹¹ korrigieren, die — soweit ich die diesbezügliche Fachliteratur überblicken imstande bin — bis heute von niemandem berichtigt wurde.¹² Stein konnte nun seinerseits bloß Schönfelders Übersetzung von Iohannes Ephesius benutzen und darin las er, daß die vertragsbrüchigen Perser Amida nicht länger als drei Tage belagerten.¹³ Heute steht aber uns schon die viel zuverlässigere Edition und Übertragung der syrischen Kirchengeschichte von E. W. Brooks zur Verfügung, woraus es klar erhellt, daß Amidas Belagerung in der Tat nicht weniger als dreißig Tage dauerte.¹⁴ Damit verliert die von Stein vertretene Chronologie, wonach der dreijährige Waffenstillstand frühestens Juli 578 abgelaufen wäre, ihre Grundlage. Statt Juli müssen wir mit Juni 578 als mit dem vertragsmäßigen Endmonat der Waffenruhe rechnen.

Die neue Datierung des persischen Treubruchs bzw. des Ablaufs des dreijährigen Waffenstillstandes wirkt natürlich auch auf die Zeitbestimmung einiger früheren Episoden der persisch-byzantinischen Verbindungen zurück. So müssen wir nun den Abschluß der Waffenruhe¹⁵ statt Juli 575 auf Juni desselben Jahres verlegen. Und obzwar wir vom Nacheinander der Ereignisse des mesopotamisch-syrischen Gebietes in diesem Jahre keine pünktlichen Nachrichten besitzen, scheint die neue Chronologie besser dazu passen, was die erhaltenen Quellen erzählen.

Das befestigte Daras wurde Mitte November 573 durch Chosroes eingenommen.¹⁶ Daß die byzantinische Regierung nach dem unerwarteten schweren

⁹ Agath. IV 29, 7–8: ἐτόγγχε . . . ἐς κόμην Θαμανῶν διὰ τὴν τοῦ θέρους ὥραν . . . μεταβάς τε καὶ ἐνδιαιώμενος. Μανρίκιος δὲ . . . ἐσέβαλεν ἀθρόον ἐς τὴν Ἀρξιανήν χωρὰν.

¹⁰ Men. Prot. fr. 50, Exc. de leg. p. 210, 28 (πρὸ ἡμερῶν δῆσον μ').

¹¹ Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches vornehmlich unter den Kaisern Justinus II u. Tiberius Constantinus. Stuttgart 1919. S. 82 Anm. 6.

¹² In dieser Hinsicht ist P. GOUBERTS Verfahren charakteristisch (Byzance avant l'Islam I. Paris 1951, p. 74 n. 5). Er beruft sich ohne kritische Bemerkung auf STEINS Chronologie, obzwar diese ihre quellenmäßige Grundlage verloren hatte.

¹³ J. M. SCHÖNFELDER: Die Kirchengeschichte des Johannes von Ephesus. Aus dem Syrischen übersetzt. München 1862. S. 242, 258.

¹⁴ Iohannis Ephesini historiae ecclesiasticae pars tertia. Interpretatus est E. W. BROOKS (C S C O Scriptores Syri, series III. tom. III. ,versio). Lovanii 1936, p. 235, 251 (im Textband [«textus»] des syrischen Originals p. 310, 331).

¹⁵ Men. Prot. fr. 40 (Exc. de leg. p. 199–200); Theoph. Sim. III 12, 10; Theophanes, chronogr. a. m. 6072 (rec. C. DE BOOR. I. Lipsiae 1883, p. 250); Euagr. V 12; Georgius Cedrenus p. 689 (ed. I. BEKKER, vol. I., Bonnae 1838), die Dauer des Waffenstillstandes verschrieben: vier statt drei Jahre; vgl. noch Ioh. Ephes. VI 8.

¹⁶ Michael Syr. X 9 (15. Nov.); Agapius, Kitab al-'Unvan, éd. et trad. A. VASILIEV: Patrologia Orientalis. VIII, p. 436 (11. Nov.).

Schlag möglichst schnell die einjährige Waffenruhe zustande brachte, die für sie um den Preis von fünfundvierzigtausend Goldstücken eine kurze Aufatmung sichern konnte, ist an sich wahrscheinlich. Und eine Textstelle von Michael Syrus scheint es auch unmittelbar zu beweisen, daß der Waffenstillstand nicht viel später als drei Monate nach dem Fall der Grenzfestung schon in Kraft getreten war.¹⁷

Nach dem Ablauf der einjährigen Kriegspause, also irgendwann nach dem fünfzehnten Februar 575 brachen persische Truppen in byzantinisches Mesopotamien bzw. Syrien ein. Die mit ungenügenden Kräften begonnene Belagerung von Konstantine wurde aber sofort eingestellt und das Heer ohne Schwertstreich hinter die Grenze zurückgezogen, als die Hälfte der Streitmacht des oströmischen Feldherrn Iustinianos in der Richtung auf die bedrohte Stadt aufmarschierte.¹⁸ Das einzige Ziel der persischen Kriegsoperation war augenscheinlich die Aufmerksamkeit der Byzantiner von Armenien abzulenken, wo Chosroes mit dem Groß seiner Armee einen überraschenden Angriff vorbereitete. Dieses Ablenkungsmanöver konnte aber nur solange einen Sinn haben, bis die Oströmer über die wahre Absicht des Großkönigs im unklaren blieben. Als er am Ende des Frühlings¹⁹ — also jedenfalls vor Ende Mai — vor der oströmischen Grenzfestung Theodosiupolis mit mächtigen Streitkräften erschien, wurde für die kaiserliche Heeresleitung sicherlich klar, daß byzantinisches Armenien — und nicht Syrien — der wirkliche Zielpunkt des persischen Angriffs war.

Im Sinne des oben Gesagten soll das persische Täuschungsmanöver gegen Konstantine spätestens auf Mai 575 datiert werden. Und die Erzählung des Menandros Protektor zeigt es deutlich, daß die Annahme der dreijährigen Waffenruhe für Syrien und Mesopotamien seitens des Bevollmächtigten des

¹⁷ Die Mehrzahl der Quellen spricht von einem einjährigen Waffenstillstand, der am Gebiet der Dioecesis Oriens nach der Einnahme von Daras in Geltung trat: Men. Prot. fr. 38 (exc. de leg. p. 198, 20–21); Ioannes Epiphaniensis fr. 5 (Historici Graeci minores, ed. L. DINDORF I., Lipsiae 1870, p. 381, 9–10); Theoph. Sim. III 11, 3; vgl. Theophanes Byzantius fr. 4 (Histor. Gr. min., ed. L. DINDORF. I. p. 449). Demgegenüber lesen wir bei Michael Syrus X 9 (p. 312) von einer fünfzehnmonatlichen Waffenruhe. Die zwei abweichenden Daten lassen sich ohne weiteres in Einklang bringen, wenn wir annehmen, daß die Vorlage des Michael Syrus zu den zwölf Monaten des formalen Waffenstillstandes auch jene drei Monate zurechnete, während deren der diplomatische Briefwechsel und die Verhandlungen nach der tatsächlichen Unterbrechung der Kriegsoperationen stattgefunden hatten.

¹⁸ Men. Prot. fr. 40 (Exc. de leg. p. 199–200); Io. Epiph. fr. 5 (H G M I. p. 382, 15–20); Theoph. Sim. III 12, 9–10; Ioh. Ephes. VI 13: wegen der Erwähnung des Strategos Iustinianos kann eine Partie des Berichtes auf das Jahr 575 und nicht auf 578 bezogen werden (die 60000 «Langobarden» machten die Hälfte des ganzen Heeres [120000 Mann; Ioh. Eph. VI 8] aus; Euagr. V 14 spricht von einer noch größeren Zahl, von 150000 Soldaten).

¹⁹ Men. Prot. fr. 41 (Exc. de leg. p. 202, 9–10: *εσβάλλει τε ἐς τὴν Ῥωμαίων Ἀρμενίαν κατὰ Θεοδοσιούπολιν, λίγροντος ἤδη τοῦ ἔαρος*) vgl. Ioh. Ephes. VI 8 (II 24); Euagr. V 14; Theoph. Sim. III 13, 10–12; Mich. Syr. X 12 (p. 317); Sebeos 1, 2 (Histoire d'Héraclius par l'évêque Sebeos traduite... par F. MACLER. Paris 1904, p. 6, 9).

Großkönigs dem Ausgang der Ablenkungsoperation unmittelbar nachfolgte.²⁰ Somit kommen wir auf Juni 575 als Zeitpunkt der Abschließung des dreijährigen Waffenstillstandes. Und dies steht in vollem Einklang mit dem Datum, was wir durch die Berichtigung der von Stein vertretenen Chronologie schon vorher bestimmt haben. Soviel über Chronologie.

2. Und nun eine topographische, beziehungsweise toponymische Frage. Wer in der neusten von P. Wirth besorgten Bearbeitung der Theophylaktos-Ausgabe von de Boor den Text und die zugehörige Erläuterung von I 13, 10 und II 10, 6 nachschlägt, findet er dort folgende Behauptung: an der persisch-byzantinischen Grenze gab eine Ortschaft bzw. Festung mit dem Namen Rhabdi(o)s ~ Rhabdion; Theophylaktos hat aber den Genetiv dieser Toponymie τοῦ Ράβδιος mißverstanden, betrachtete den Artikel und den Ortsnamen als ein einziges Wort; daraus bildete er den Adjektiv Τουραβδηγός.²¹ Die russische Übersetzung des Theophylaktos Simokattes aus der Feder des S. P. Kondratev (mit Anmerkungen von K. A. Osipova) scheint ebenfalls die Namensform Rhabdios ~ Rhabdion als die eigentliche Benennung des Ortes aufzufassen.²²

Die Grundlage dieser Meinung ist in erster Linie die Tatsache, daß man in dem erhalten gebliebenen Anfang des historischen Werkes von Ioannes Epiphaneus sowohl in der Müllerschen als auch in der neusten Dindorfschen Edition ἐκ τοῦ Ῥάβδιος liest²³ und eben dieser Ioannes war die Hautquelle und wichtigste Vorlage des Simokattes,²⁴ als er die Vorkommnisse der persisch-byzantinischen Kriege erzählte. Dazu kommt es noch, daß Ioannes denselben kaiserlichen Offizier Theodoros als ἐκ τοῦ Ῥάβδιος stammenden benennt, den Theophylaktos mit dem Beiwort Τουραβδηγός bezeichnet.²⁵ Außerdem wurde auch auf Prokopios' «De aedificiis» hingewiesen, wo ein Ῥάβδιος (v. l. Ῥάβδιον) genannter Ort figuriert.²⁶

²⁰ Men. Prot. fr. 40 (Exh. de leg. p. 199, 28—31: *Τανχοσδρῶ . . . ἐπιδραμὸν ἐπέπηρσε τὰ ὅσα πλησιώχοντα τοῦ Λάρας, ἕως ἐπέισθη Μεβώδης δέξασθαι τὰς τριάκοντα χιλιάδας τῶν χρυσῶν νομισμάτων ἀν' ἕτος τῆς τριετηρίδος ἕνεκα εἰρήνης*).

²¹ Theophylacti Simocattae historiae. Edidit C. DE BOOR. Editionem correctiorem curavit explicationibusque recentibus adornavit P. WIRTH. Stutgardiae 1972, pp. 65, 89 (!), 343, 348.

²² Феофилакт Симокатта, История (Перевод С. П. Кондратева. Примечания К. А. Осиповой), Москва 1957, стр. 43, 58, 199 (!).

²³ CAR. et THEOD. MÜLLER: *Fragmenta Historicorum Graecorum IV.*, Parisiis 1851 (Repr. 1967), p. 274; *Historici Graeci Minores*. Edidit L. DINDORFIUS. I. Lipsiae 1870, p. 378, 27 (fr. 3).

²⁴ Dies zeigt klar die Vergleichung folgender Textstellen: Theoph. Sim. III 9, 3—11, 4 et 12, 1—9 ~ Ioannes Epiph. fr. 2—5. Über die Quellen des historischen Werkes des Theophylaktos Simokattes bereitet TH. OLAJOS eine Monographie vor, deren Manuskript ich benutzen konnte.

²⁵ Theoph. Sim. II 10, 6 (p. 89, 17) ~ Ioannes Epiph. fr. 3 (HGH I. p. 378, 26—27).

²⁶ Procop., *De aedif.* II 4 (Procopii Caesariensis opera omnia. Rec. J. HAURY. Vol. IV. Addenda et corrigenda adiecit G. WIRTH. Lipsiae 1964, p. 57—59).

Aber die Wahrheit ist wohl, daß in dem Text des Ioannes Epiphaneus *Τουράβδιος* ein einziges Wort bildet und ist nichts anderes als der Genitiv von einem Ortsnamen *Τούραβδης*. Der Historiker gebraucht nämlich den Ortsnamen in Verbindung mit der Präposition *ἐκ* ohne Artikel, wie Fr. 4 dies klar bezeugt: *βασιλεὺς Χοσρόης ἄρας ἐκ Βαβυλῶνος ἄμα τῷ Μήδων στρατῷ*.²⁷ Es ist kein triftiges Gegenargument *Μαρκιάνου . . . ἐκ τε τοῦ Δάρας ὀρηθέντος* in Fr. 3, denn nur wegen der Indeklinabilität des Namens Daras ist hier der Artikel nötig, um den Genitiv erkennbar zu machen.²⁸

Daß bei Theophylaktos die Lesung *τὸ τοῦ Ῥάβδιος* keineswegs richtig sein kann, beweist übrigens schon der Wortlaut der Stelle: *ἐπὶ τὸ Σισαρβάνων, εἶτα ἐπὶ τὸ Τουράβδιος*.²⁹ Die völlige Parallelität der beiden Ausdrücke macht es klar, daß man in *τὸ Τουράβδιος* nur mit einem einzigen Artikel *τὸ* rechnen darf, wenn einmal in *τὸ Σισαρβάνων* nach *τό* kein weiterer Artikel (*τῶν* oder *τοῦ*) zu finden ist. So kann (ja muß) der Sprachgebrauch des Theophylaktos als folgerichtig betrachtet werden, wenn er später aus dem Ortsnamen *Τούραβδι(ο)ς* einen Adjektiv *Τουραβδηρός* bildet.³⁰

Der Text des Ioannes Epiphaneus und des Theophylaktos Simokattes zeugt also von einer Ortsbenennung *Τούραβδης* bzw. *Τουράβδιος*. Dieselbe Namensform (*κάστρον Τουραβδίου*) bietet uns auch die handschriftliche Überlieferung von Georgios Kyprios.³¹ Außerdem gehört hierher auch der Name Tūr 'Abdīn in einem anonymen syrischen hagiographischen Werk («Geschichte des Einsiedlers Ya 'qōb»)³²

Nach dem oben Gesagten darf man mit Fug und Recht annehmen, daß im Lichte der vier angeführten Quellen die richtige Benennung der betreffenden Ortschaft *Turabdi(o)s* war. Und die einzig und allein bei Prokopios befindliche Variante *Rhabdios* (bzw. *Rhabdion*) kann als Ergebnis eines Mißverständnisses betrachtet werden: Prokopios hörte wohl den Genitiv des Ortsnamens *Τούραβδι(ο)ς* und folgerte daraus fälschlich auf einen Nominativ *τὸ Ῥάβδιος* (oder *Ῥάβδιον*). Die moderne Wissenschaft darf aber einen falschen Ortsnamen nicht übernehmen, selbst wenn sie ihn bei einem so angesehenen Historiker liest, wie Prokopios ist.

Szeged.

²⁷ H G M I. p. 379, 15–16.

²⁸ H G M I. p. 378, 31–32.

²⁹ Theoph. Sim. I 13, 10 (p. 65, 21–22).

³⁰ Theoph. Sim. II 10, 6 (p. 89, 17).

³¹ Georg. Cypr. 914 (E. HONIGMANN: *Le Synkedèmos d'Hiérokès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre. Texte. Introduction. Commentaires et cartes.* Bruxelles 1939, p. 64).

³² Die betreffende Textstelle zitiert E. HONIGMANN: *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071* (A. A. VASILIEV: *Byzance et les Arabes III.*). Bruxelles 1935. S. 4–5 (mit Hinweis auf die früheren diesbezüglichen Arbeiten).

NON-RELIGIOUS BOOK PAHLAVI LITERATURE AS A SOURCE ON THE HISTORY OF CENTRAL ASIA

The existing secular Book Pahlavi literature is far from extensive. Apart from a juridical work and a number of small *andarz* books («wisdom-literature»),¹ already on the border-line to the religious sphere, it consists mainly of fragments of historical and legendary traditions, including parts of an epic poem. In order to elucidate the possible use of these texts as a source for the history of Pre-Islamic Central Asia, I have looked through four of the most important texts and searched them for references to Central Asian historical events. The four texts are the following :

1. *Šahristānihā ī Ērān*
2. *Vičārišn ī čatrang* (or *Mātiyān ī čatrang* or *Čatrang-nāmak*)
3. *Kārñāmak ī Artaxšēr ī Pāpakān*
4. *Ayyātkār ī Zarērān*

The relevant paragraphs will be summarized below, and from this it will be seen what kind of information these sources may yield. A more complete analysis of the material must be left for a future occasion.²

The text-critical situation is very much the same for the four texts: the tradition rests more or less completely on Jamasp-Asana's Codex MK dated 691 A. Y. (1322 A. D.), considered to be the oldest Pahlavi MS. extant, and on a copy of the same dated 1136 A. Y. (1767 A. D.), designated JJ by Jamasp-Asana.³ (The *Vičārišn ī čatrang* and the *Kārñāmak* are found also in some younger MSS., but those texts hardly represent independent traditions.)⁴ On that foundation *Šahristānihā*, *Vičārišn* and *Ayyātkār* were published by Jamasp-Asana in his *Pahlavi Texts* (Bombay 1897, 1913). The *Kārñāmak* was not included by him, as it had already been published by Sanjana (Bombay 1896). The textual tradition is such that it leaves us with great problems as regards the reliability of the text material and in determining dates and other circumstances of composition.

¹ Mary Boyce, *Handbuch der Orientalistik*, I: IV: 2: 1, pp. 51—55.

² Likewise, only selected references to the rather rich secondary literature are included. It is hoped that the secondary material can be more fully presented in a future edition of these texts within the scope of the project responsible for this volume.

³ See further my «On the composition of the *Ayyātkār ī Zarērān*» in the *Monumentum H. S. Nyberg*, II, Téhéran-Liège 1975, pp. 399—418 (esp. 399—400, 418).

⁴ Cf. H. S. Nyberg, *Manual of Pahlavi*, I, Wiesbaden 1964, pp. xi—xii, xxii.

The *Šahristānīhā ī Ērān* (Cites [provincial capitals] of Ērān) is generally supposed to be a late composition, written down in the 9th century A. D., but containing much older, traditional material.⁵ This dating is especially based upon the mentioning of the caliph Abū Ja'far [al-Manṣūr] (754—775 A. D.), here called Abu 'd-davānīq («father of the small coins» or «pinchpenny»), the founder of Baghdad, in the last paragraph (60). But this is rather obviously a later addition. Likewise § 33 (with *madīnak* for Yathrib, etc.) reflects a late recension. On the other hand the supposed «covered malice» against al-Manṣūr in § 50⁶ is unlikely⁷. On the whole one must say that the shape of the text is rather pre-Islamic, reflecting the stage of composite historical tradition found in the sources of the *Šāhnāmāh*, conveniently labelled *X^uatāy-nāmāk*. As regards the passages on Eastern Iran, our main concern here, they show the usual mixture of legendary, i.e. Pishdadian and Kayanian, elements and Sasanian history. The enemies are styled *xyōn* (Av. *hyaona-*) and *tūr* (Av. *tūra-*) but also display names of the Turks of the 6th and 7th centuries A. D.

The first part is devoted to the cities of the East (*x^uarāsān*) and begins with a note on Samarkand (§§ 2—5), said to have been founded Kāyōs, son of Kavāt, and completed by Siyāvaxš — whereupon his son Kai-Xōsrōv was born there and later on installed a Varhrān-fire there. Afterwards, it is said, Zartuxšt brought the [good] religion there on the order of Vištāsp-šāh, and 1,200 chapters of the religion were engraved on gilt tablets and deposited in that fire-temple; but later they were burnt (Samarkand was really so in 329 B. C.) and flung into the sea/river (*drayāp* = Zarafšān?) by «the accursed Sokandar» (word play on *sōxtan*?).

By taking the end of § 5 to § 6 one finds in the following a list of the rulers of Sogdiana (swkwd: *sugud!*) «of seven nests(?)»:⁸ Yam, Aži-dahāk (Gardizī: Bēvar-asp), Frētōn, Manūčīhr, Kāyōs, Kai-Xōsrōv (not in Gardizī), Luhrāsp and Vištāsp-šāh. Then (§ 7) «the accursed Frāsyāk (Afrāsiyāb) of Tūr» made each one of these residences into an idol-temple.⁹

Then comes Balx (*baxl ī nāmīk*, §§ 8—9), here the name of the province, with the capital Navāzak founded by Spandidāt (Isfandiyār), son of Vištāsp, who also installed a Varhrān-fire there and by striking his lance and sending a message, as it is written, challenged an array of Central Asian rulers: Yab-b[ū]-xākān (= Yabgū-xāqān, the title of the khaqan of the Western Turks),

⁵ M. Boyce, *op. cit.*, p. 62.

⁶ J. Markwart, *A catalogue of the provincial capitals of Ērānshahr*, ed. G. Messina. Rome 1931, p. 102.

⁷ Cf. Nyberg, *Unvala Memorial Vol.*, Bombay 1964, pp. 111—112.

⁸ If read *āšyān*, as it seems to be written and acc. to Kiyā (*Maj. Danišk. Adab, Tīhrān* 2, 1334, 3, pp. 47—49) with ref. to a passage in Gardizī's *Zain ul-axbār*; Markwart, *Catalogue*, emends *x^uatāyān* with Jamasp-Asana; Nyberg's suggestion in *Manual*: HY'k'n': **jānakān*, «soul-place», seems very unlikely.

⁹ With an old form *uzdaēs-tačār* for the later *uzdēs-čār*; possibly *šāhān* for *dēvān* and **šaman* for **bagān*.

Sinjēpik-xākān (= Sinjēpūk, Ar. Sinjibū or Silzibul),¹⁰ Čöl-xākān,¹¹ the Great Kan (*vazurg kân* = Chinese t'ai kan, the official title of the chief of the Hepthalites in the VIIth century),¹² Gōhram (*Šāhnāmāh*: Guhram, brother or son of Arjāsp), Tučāp (*Šāhnāmāh*: Tužāv, son-in-law of Afrāsiyāb) and Arjāsp Xyōnān-šāh (Av. Arəjaṭ.aspa-, king of the *hyaona*-).

§ 10: The city of Xūārizm was founded by Narsēh (brother of Bahrām Gōr), presented as «the son of the Jewess» (i.e. Šišin-duxt, daughter of the «rēš-galūtak», the exilarch, who was the wife of Yazdigird I, 399—421, and is mentioned in § 47).

§ 11: The city of Marv-rōt (Marvarūd) was founded by Vahrām (Gōr, 421—439), son of Yazdigird (I).

§ 12: The cities of Marv and Harāy (Herat) were founded by the «accursed Sokandar ī hrōmā[yī]k».¹³

§ 13: The city of Pōšang (Yāqūt: Būšanj, on the Harī-rūd west of Herat) was founded by Šāhpuhr (240—272), son of Ardašīr, who also built the bridge there.

§ 14: The city of Tūs was founded by Tūs, son of Nōtar, who was the *spāh-pat* (commander-in-chief) for 900 years — followed by Zarēr, Bastvar and Karazm (*Šāhnāmāh*: Gurazm), in that order.

§ 15: The city of Nēv-Šāhpuhr was founded by Šāhpuhr, son of Ardašīr at the time and place of his slaying the (otherwise unknown) Pahlēčak ī Tūr.¹⁴

§ 16: The city of Kāyēn (Qāyin, south of Mašhad) was founded by Kai-Luhrāsp, father of Vištāsp (Markwart: popular etymology).

§ 17: In Gurgān the city of Dahēstān (Yāqūt: Dihistān) was founded by Narsēh ī Aškānān (the Arsacid!).

§ 18: The city of Kūmis (Yāqūt: Qūmis, present Dāmgān) was, if we read it straight as it is written in *Pahlavi Texts*, «made a harem (? *šapistān*) by Panj-bōr, the father (? pt')¹⁵ of Aži-dahāk», but Markwart reads instead (*Catalogue*, p. 12): «Kōmish, the five-towery, was built by Až ī dahāk, the chief of the sorcerers(?)». The paragraph continues: «there was the settlement

¹⁰ I.e. Istāmi, the first khaqan of the Western Turks, contemporary of Xosrau Anūšīrvān (531—579).

¹¹ Acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 39, the leader of the horde Čöl, «White Hun, later turkicized», from the second half of the fifth century living east of the Southern Caspian; Turk. *čöl*: sand, desert; is this the same as the descendant of Istāmi which the Chinese sources, cf. Chavannes, *Documents sur les Tuo-kiue (turcs) occidentaux*, pp. 3, 261, calls Ch'ou-lo Kagan and makes a ruler of the Ili valley around 610?

¹² Thus acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 39, but the same in *Wehrot und Arang*, pp. 143—144: *vazurg-xākān*, and Nyberg, *Manual: vazurgakān*, «the magnates» (of Čöl-x.).

¹³ Influence from the Alexander-romance, acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 47.

¹⁴ Otherwise stated to have been founded by Šāhpuhr II, 309—379, when he used it as his base in the war against the Chionites; e.g. G. Hambly (ed.), *Zentralasien* (Fischer-Weltgeschichte), 1966, p. 66.

¹⁵ In *Šāhnāmāh* Daḥḥāk's father is called Mardās (and was a good man!); Markwart and Nyberg read *pat*, «chief»; or just the prep. *pat* (cf. § 49)?

(*māniš*[*n*]) of the *Pahlavīks;¹⁶ in the reign of Yazdkirt, son of Šāhpuhr,¹⁷ Virōy-pahr (the Gruzinian Guard, i.e. Darband) was built in the pass (*tač*) of Čöl (or Čör)¹⁸ on that (the other?) side». Markwart translates instead «Y. the son of Sh. made it (Kōmish) in his reign against the foraging Chöl to a strong watch-station of that side (region).»¹⁹ There is obviously a confusion already in the Pahlavi text between the name of the people Čöl (Čöl) and the place name (west of the Caspian) Čöl (Čör, Yāqūt : Šül). This confusion between the limes west and east of the Caspian probably plays a part in the following two paragraphs (19—20) which mention five cities founded by Xōsrō[v] (Anūšīrvān), son of Kavāt, and a wall (*parisp*), 180 parasangs long, built by him. They should rather be Western but are mentioned as the last in the section on the East.

§§ 21—33 form the section on the Western part (*kust ī x^uarbarān*) which does not concern us here.

The third and last section treats the Southern part (*kust ī nēmrōč*) and begins (§ 34) with the city of Kāvul, founded by Artāsēr, son of Spandidāt (i.e. Bahman, son of Isfandiyār, in Šāhnāmah).²⁰

§ 35: The city of Rax^uat (Yāqūt : Ruxxaj, Arachosia, i.e. modern Qandahar) was founded by Rahām (Šāhnāmah : Rahhām), son of Gōtarz, at the time when he killed Aspvarčvar ī Tūr and put to flight from there the Yabb[ū]-xākān.²¹

§ 36: The city of Bast (= Bust) was founded by Bastvar (popular etymology?), son of Zarēr, at the time when Vištāspšāh made sacrifice at the (lake/river?) Frazdān (Av. *frazdānu-*, cf. Yt. 5.108).

§ 37: The cities of Frāh (modern Farāh) and Zāvalistān (modern Ghazni) were founded by Rōtastahm ī Sakastān-šāh.

§ 38: The city of Zrang (Drangiana, Yāqūt : Zaranj) was first built by «the accursed Frāsiyāk ī Tūr», who installed the Karkōy fire there, «and he confined Mānuščihr in Patišx^uargar, and he asked Spandarmat in marriage, and Spandarmat mixed with the earth (?), the city was devastated, and he extinguished the fire; and then Kai-Xōsrōv, son of Siyāvaxš, refounded the city and reinstalled the fire of Karkōy; and Artšēr, son of Pāpak, completed

¹⁶ I.e. the Parthians, thus Markwart, *Catalogue*, p. 12; it is, however, written *pārsakān*, «the people of Pārs».

¹⁷ I.e. Yazdkirt I (399—421); acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 57, a confusion with Yazdkirt II (438—457).

¹⁸ Cf. Widengren, *Orientalia Suecana* 1 (1952), p. 73.

¹⁹ Thus also D. Monchi-Zadeh, *Topographisch-historische Studien zum iranischen Nationalerepos*, Wiesbaden 1975, p. 223, n. 11.

²⁰ Acc. to Markwart, *Catalogue*, p. 83, here substituted for Kūruš II the Just, the founder of the Achaemenian empire: «we have here a reminiscence of the conquest of Kapiša and Gandhāra i.e. the later kingdom of Kābul by Kūrush II.»

²¹ Kayanian and Turkish side by side! Cf. above on § 6!

the city». — Then the text passes on to Kirmān (§ 39) and continues further west and south till it ends in § 60.

It is certainly not an easy task to disentangle historical facts from this web of religious legend and national romance. Markwart²² has done much of the basic work, and many have followed in his footsteps.²³ But there are still many problems, and it seems likely that a careful philological analysis of the text could yield further results.

The *Vičārišn ī čatrang u nihišn ī nēv-artaxšēr*, «The explanation of chess and the setting up of backgammon», is a quite short treatise (6 pages in *Pahlavi Texts*). It concerns us here mainly for one reason: it is a very concrete example of the cultural exchange between India and Iran. It seems that neither the contents nor the ways of this exchange have been clarified to a satisfactory extent. Apart from the favourite examples *Panchatantra* / *Kalīla wa Dimna*, *Bilauhar and Būdāsaf* / *Barlaam and Josaphat* and the origins of the *Arabian Nights*, there must be a mass of material to investigate in this respect — perhaps especially in science. And some of the main roads for this exchange should have gone through Central Asia.

The contents of the *Vičārišn ī čatrang* may be summarized in the following way:

In the reign of Xōsrōy Anōšak-ruvān the king of the Hindus *Sačīdarm²⁴ sent to Iran a set of chess, 1,200 camel loads of precious things, 90 elephants, the envoy *Tatragat(i)vas²⁵ and a letter saying (in short) «you who are the king of kings over us ought to have wise men, wiser than ours; if you cannot explain this game of chess, you should give us tribute!». Only (the famous grand vizier) Vazurg-mihr, son of Buxtak, declared himself capable of solving the problem, and furthermore he promised to make up something to send to the Indian king which he would be unable to explain and thus to make him pay double tribute. The next day he explained the game to the Indian envoy²⁶ and then he played and won 12 games against him. The following day Vazurg-mihr presented a new game by his own invention called Nēv-Artaxšēr, «because of the rulers of this millennium Artaxšēr was the most active and the wisest»

²² *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i* (= Abh. der kgl. Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen, Philol.-hist. Kl., N. F., III, 2), Berlin 1901; *A catalogue of the provincial capitals of Ērānšahr*, ed. by G. Messina (= *Analecta Orientalia*, 3), Rome 1931; *Wehro und Arang*, hrsg. von H. H. Schaeder, Leiden 1938.

²³ Recently D. Monchi-Zadeh, *Topographisch-historische Studien zum iranischen Nationalepos* (= Abh. für die Kunde des Morgenlandes, XLI, 2), Wiesbaden 1975.

²⁴ Thus Nyberg in *Manual*, Skr. *Satyadharmā-?; Salemann, *Bull. Acad. Imp. Sciences Si-Petersbourg* 31 (1887), p. 427: Dēvsarm; Markwart & de Groot, *Festschrift Sachau*, Berlin 1915, p. 257, n. 2: Jasōdharm.

²⁵ Thus Nyberg in *Manual*, Skr. *Tatra-gati-vaša-?; Salemann, *ibid.*: Taxtarītūs.

²⁶ It is like a battle between two overlords, the king (*šāh*) in the centre, the rook (*rax*) like the left and right wing, the vizier (*fračīn*) like the commander of the (chariot) warriors (*artēštārān*), the elephant (*pīl*) like the commander of the life-guards, the horse (*asp*) like the commander of the cavalry and the foot-soldier (*padātak*) like the soldier in the first line.

(a somewhat far-fetched reason, it seems; in fact this is probably a play on a popular etymology of the old name of the game: *nard*). The description of the true meaning of this game is far more complicated than that of the meaning of chess: it sketches a whole Zoroastrian universe and this is the dominating theme of the treatise.

The great king was delighted and ordered 12,000 well-adorned Arabian horses, 12,000 distinguished young men of Ērān-šahr, 12,000 sevenfold armours, 12,000 ornamented Indian swords of steel, 12,000 «seven-eyed» girdles and whatever else becomes 12,000 men and horses to be equipped, made Vazurg-mihr their commander and sent them at a chosen (auspicious) date to the Hindus. The wise men of the Indian king were unable to understand this game of Nēv-Artaxšēr, and Vazurg-mihr exacted double tribute from the Indian king and returned to Ērān-šahr. Then the text ends with some rather out-of-place advice on how to play chess.

Of course, not a word in this story is true in a literal sense, and thus no philological analysis can lead us on to useful historical facts. The investigation on how and on what ways the game of chess came from India to Iran must continue outside of this text. One could wonder, however, at what time and for what purpose it was written down.²⁷ Firdausī had access to a very similar source and made some 190 tedious verses out of it.²⁸ The main difference is that Firdausī gives a simple military explanation of *nard* in sharp contrast to the elaborate religious universe described in the Pahlavi text. An by him the game is all the time called *nard*, never Nēv-Ardašīr.

Kārnāmak ī Artaxšēr ī Pāpakān, «The chronicle of Artaxšēr, son of Pāpak», is the most well-known secular Book Pahlavi work. It is a historical romance in very straight prose, possibly written around 600 A. D.²⁹ but now existing in a later redaction, to judge from the (partly) very late Middle Persian in it.³⁰ It is included more or less as it stands in the *Šāhnāmah*³¹ — which does little to enhance its historical value. It has been argued repeatedly³² that the main features of the rising and succession of Artaxšēr have been taken over from old traditions on the rise of Kūruš and the fall of the Median dynasty. This probably mirrors a conscious policy of Artaxšēr (225—240) to resume the connections with a still remembered glorious past.³³

The legendary character of the main part of this text does not exclude the possibility of finding more factual information on peripheral matters.

²⁷ Cf. A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhagen—Paris 1936, p. 424.

²⁸ *Šāhnāmah*, Russian ed., VIII, p. 206—216; Mohl (*jībī*), VI, pp. 193—201.

²⁹ Th. Nöldeke, *Das iranische Nationalepos*, 2. Aufl., Berlin—Leipzig 1920, p. 6.

³⁰ M. Boyce, *op. cit.*, p. 60, n. 3.

³¹ C. 1030 verses; Russian ed., VII, pp. 115—172; Mohl (*jībī*), V, pp. 135—179.

³² A. v. Gutschmid, *ZDMG* 34 (1880), pp. 585—587; Nöldeke, *op. cit.*, p. 6.

³³ Markwart, *Catalogue*, p. 103.

I think especially of what is written on how far Artaxšēr could extend his rule in the Eastern and North-Eastern parts of the empire. There are contradictory opinions on that subject.³⁴ This is what can be inferred from the *Kārnāmak*:

Artaxšēr had married a daughter of Ardavān and kept two of her brothers in prison, but two other sons of Ardavān had fled to the Kāvul-šāh.³⁵ From there they sent a messenger instigating their sister to poison her husband. She tried, but Artaxšēr was miraculously saved and ordered his wife to be killed. As she was pregnant, however, she was, in concealment from Artaxšēr, allowed to bear her child: Šāhpuhr, the future King of Kings.

Somewhat later on (ed. Anklesaria, ch. XII; ed. Sanjana, ch. XI) we are told that Artaxšēr had great difficulties in pacifying his empire and, growing tired of this, he sent a messenger to «the soothsayer (astrologer) of the Indians» (*kēt ī hindūkān*),³⁶ asking if he was ever meant to put Ērānšahr under one rule. The reply was that «this kingdom is for two seeds: one is yours, and one is of the family of Mihrak, son of Anōšak-zāt (*Šāhnāmah*: Mihrak-i Nūš-zād)». This Mihrak was a prince of Pārs who revolted against Artaxšēr when he suffered defeat in his wars in Kirmān (Ch. VIII—IX). As a result of this prophecy, Artaxšēr tried to kill all the offspring of Mihrak, but a girl was concealed and later on married Šāhpuhr and subsequently gave birth to Ohurmazd (Hormizd), i.e. the grandson of Artaxšēr, for a short period (272—273) successor of Šāhpuhr as the King of Kings. In due time Artaxšēr found out about the boy and was content to see that the prophecy could be realized in that way.

In a final paragraph (ed. Anklesaria, XIV: 19; ed. Sanjana, XIII: 19), the outcome of this is described as follows: «And after this, when Ohurmazd came to power, he could bring back the whole of Ērān-šahr under one rule; and Ohurmazd brought the vice-roys of the various parts to submission; and he exacted tax and tribute from Rome (*hrōm*) and the Indians (*hindūkān*); and he made Ērān-šahr most embellished and busy and celebrated; and Kaisar, the ruler of the Romans (*hrōmāyān*), and *Tāb (?)³⁷ of Kāvul, the Hindūkān-šāh, and Tūrak (?), the Khakan, and the other vice-roys of the various parts came to the court for gracious salutation.»

³⁴ Cf. R. Frye, *Heritage of Persia*, Cleveland—New York 1963, p. 202.

³⁵ Ed. B. T. Anklesaria, Bombay 1935, X: 1; ed. Sanjana, Bombay 1896, IX: 3—4.

³⁶ Av. *kaēta-*; *Šāhnāmah*: *kaid-i hindī*; Steingass: «a king of Kanūj, whose daughter is said to have been married to Sikandar»; in the first occurrence here glossed with *kwšk'n'*, read *kandākān* by Nyberg, «astrologer», MPrs qnd'y y «magic, astrology» (W. Henning, *BSOS* IX, p. 84) and NP *kundā* «sorcerer»; Anklesaria reads. *kanuškān* and translates «of-Kanūj».

³⁷ Personal name or title? Cf. Nyberg, *Manual* II, s. v. and ref. there to Tābān the capital of the country of Kabul, acc. to Yāqūt 3, 454.

It is obviously difficult to evaluate this text as a historical source. During his one year on the throne, 272—273, Hormizd I could not have done much of what is said above, but as a prince of great esteem, as it seems he was,³⁸ he may have been instrumental in many of the conquests ascribed to his father Šāhpuhr.

Ayyātkār ī Zarērān, «the Memoir of the Zarēr family», is a fragment of an epic poem, preserved in a form which seems to be partly prose, partly verse. I have recently described it in some detail in a contribution entitled «On the composition of the Ayyātkār ī Zarērān» to the *Monumentum H. S. Nyberg* (vol. II, pp. 399—418). The original Middle Persian poem may have been composed, on a Parthian model, in the beginning of the 6th century A. D., as suggested by Nöldeke.³⁹ It was probably transmitted orally (sung?) till some time well after the Arab conquest,⁴⁰ when it was put down in writing and rather soon lost its appearance of a verse composition. Some parts were paraphrased in prose and some parts were lost.

The text contains a description of the battle between the Iranians under king Vištāsp and the Xyōns under king Arjāsp, cursorily referred to already in the Avesta (Yt. 5.109—117, 9.29—30, 19.84—87). Here the war is said to have started when Vištāsp-šāh and his men had accepted the (good) religion from Zartuxšt (§§ 1—22), but apart from that very little Zoroastrianism is present in the text. According to Markwart (*Catalogue*, pp. 36—37) «the holy war of Spandiyāt against the Khiyōn king Arjāsp has grown out of a fusion of the mythical, eonical strife of the water-gods Vishtāspa and Zarivari (. . .) against Arjaṭ.aspa-, a demon of dearth (. . .) with the historical campaign of Kūrush II the Just against the Massagetae i.e. the ichthyophagists in the neighbourhood of the lake Aral and the Jaxartes.» And, still according to Markwart (*Catalogue*, p. 86), the third component is quite secondary: «the confusion of this Vishtāspa with Kavi Vishtāspa, the protector of Zarathushtra is of late origin» (speaking of the water sacrifice mentioned above under *Šahristānihā ī Ērān* § 36).

The historical importance of a text like this would be found in the many reflexes of historical events in a fundamental myth incorporating also different layers of religious history. In the West-Iranian material on the history of Central Asia this is, of course, the all-dominating theme: the war between «the desert and the sown». Names change (and are exchangeable): Av. *hyaona*-,⁴¹

³⁸ Cf. Frye, *Heritage of Persia*, p. 208.

³⁹ *Nationalepos*², p. 5.

⁴⁰ M. Boyce, *Handbuch*, p. 56.

⁴¹ From Hun, Hsiung-nu, etc.? Much discussed, e.g. J. Maenchen-Helfen, *Festschrift Karlgren*, Copenhagen 1959, pp. 223—238 (esp. p. 227, n. 10); secondary in Avesta acc. to H. S. Nyberg, *Religionen des alten Iran*, 1938 (repr. 1966), pp. 296, 468 f.

MPrs *xyōn* (chionite), not kept in NP⁴² but continued by *haitāl* (Hephtalite) and others; Av. *tūra-*, MPrs/NP *tūr*, also continued by *turk* etc.; Av. *Arə-jat.aspa-*, MPrs/NP *Arjāsp*, *Afrāsiyāb*, *Yabgū-xākān*, *Sinjibū*, *Xākān-i Čin*, etc. But the enemy remains essentially the same.

In *Ayyātkār ī Zarērān* the battle-field is set on the steppe at «Hutōs-ē razūr»(?)⁴³ and «Murv-i Zartuštān» (Marv of the Zoroastrians) (§ 19). The army is marching up with drums, wind instruments, elephants, horses, chariots, spears (?), arrows and brilliant and four-fold armours (§§ 27—28). Commander-in-chief, travelling in a chariot, is Zarēr (Av. *Zairi.vari-*), one of the brothers of *Vistāšp-šāh* (§§ 32—33). An elaborate and very «epic» passage (§§ 35—68) describes how *Vištāsp* asks his vizier (*bitaxš*) *Jāmāsp* for a prophecy and receives a frightening answer: the Iranians will win the battle but after grievous losses, among others 23 of the king's own brothers and sons (including *Zarēr*) will die. *Vištāsp* then refuses to fight and wants to lock them all up in a castle of copper with fortifications of iron, but at long last he is persuaded by his leading warriors to start the battle.

Thus *Vištāsp* and *Arjāsp* take their seats, each on a hilltop, their forces around being of legendary proportions: $12 \times 12 \times 10,000$ (?) on *Vištāsp*'s side and $12 \times 10,000 \times 10,000$ on *Arjāsp*'s side (§ 69). Then the text, after an obvious lacuna, jumps right into the decisive stage of the battle: *Zarēr* is fighting heroically (§ 70) but is killed through a stratagem by the sorcerer *Vīdrafš* — and «the twanging of the bows and the clamour of the valiant men abate» (§ 75).

Vištāsp asks who among his men will take revenge, promising his daughter *Hamāk*, the estate of *Zarēr* and the command over the Iranians in reward (§§ 77—78). Only the 7 year old son of *Zarēr*: *Bastvar* (Av. *Bastavari-*) presents himself willing (§ 79) but is not allowed to go (§§ 80—81). He rides out secretly, finds his father's dead body (§§ 82—83), sings a moving dirge at his side (§§ 84—86), but is unable to bring his body back and returns to *Vištāsp* asking for permission to go out and revenge his father (§§ 87—89). On the advice of *Jāmāsp*, the king gives *Bastvar* a horse (§§ 90—91), and he rides out, singing an archaic incantation to this arrow and horse (§§ 92—93), killing enemies as bravely as his father (§ 95).

Arjāsp becomes worried at the sight of this and asks his men to kill the boy, promising his daughter **Bēhistan* and the *bitaxš*-ship over the *Xyōns* in reward (§§ 95—98). Once more *Vīdrafš* tries his stratagem, but *Bastvar* outwits him and kills him (§§ 99—105). The Iranians are filled with wonder, and *Spandidāt* (the son of *Vištāsp*) delivers the command of the army of the Iranians in the hands of *Bastvar* and himself attacks *Arjāsp* on the hill-top

⁴² Perhaps *hayūn*, «Bactrian camel», Nyberg, *Manual* II, s. v. *Xiōn*.

⁴³ The Forest of Atossa? Cf. Av. *spāštā-razura-*, «the White Forest», Yt. 15. 31.

and drives him and 12,000 men out in the steppe (§ 111), and then it does not take long until Arjāsp is the only Xyōn left alive (§ 112). Spandidāt takes him and cuts off one of his hands, one of his feet, one of his ears, burns out one of his eyes, puts him on a donkey with cut tail and sends him back to his own lands as a warning to others (§ 113).

In *Šāhnāmah* and Ṭabarī this is a long-drawn war, but here it gives the impression of a one-day battle — which is natural, after all. It is a mythical battle, of enormous dimensions — and outside of ordinary time.

Copenhagen.

PRISKOS' FRAGMENT ÜBER DIE WANDERUNGEN
DER STEPPENVÖLKER

(ÜBERSICHT ÜBER DIE NEUEREN FORSCHUNGEN)

Priskos' Beschreibung der Wanderungen von den Awaren, Sabiren und Oguren gehört innerhalb der an Berichten über die Geschichte der Steppenvölker so reichen byzantinischen Literatur zu den wenigen Texten, die unsere lückenhafte Kenntnisse nicht nur durch kleinere Einzelheiten ergänzen, sondern ein umfassendes Bild über die Geschichte der betreffenden Völker geben. In der vorliegenden Arbeit werden wir die wichtigsten Publikationen kurz besprechen, die über das Priskosfragment seit dem Erscheinen des Aufsatzes von D. Sinor¹ veröffentlicht wurden.

Die Feststellung des genauen Textes ist schon an sich keine leichte Aufgabe. Der Text wurde in zwei monumentalen Sammelwerken des 10. Jh., in den *Excerpta de legationibus* und im *Suda*-Lexikon, beide Male mit verschiedenen Kürzungen, überliefert.²

*Excerpta de legationibus*³

Ἐπρεσβεύσαντο δὲ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον κατὰ τοὺς ἐώρους Ῥωμαίους Σαράγουροι καὶ Οὐραγοὶ καὶ Ὀνόγουροι, ἔθνη ἐξαναστάτα τῶν οἰκείων ἡθῶν, Σαβίρων ἐς μάχην σφίσειν ἐλήλυθόντων, οὓς ἐξήλασαν Ἄβαροι μετανάσται γενόμενοι ὑπὸ ἐθνῶν οἰκούντων μὲν τὴν παρωκεανῆτιν ἀκτὴν,

ὥσπερ καὶ οἱ Σαράγουροι ἐλαθέντες κατὰ ζήτησιν γῆς πρὸς τοῖς Ἀκατίροις Οὐννοῖς ἐγένοντο, ...

*Suda*⁴

ὅτι οἱ Ἀβάροι οὗτοι ἐξήλασαν Σαβίνωρας, μετανάσται γενόμενοι ὑπὸ ἐθνῶν οἰκούντων μὲν τὴν παρωκεανῆτιν ἀκτὴν, τὴν δὲ χῶραν ἀπολιπόντων διὰ τὸ ἐξ ἀναχύσεως τοῦ Ὁκεανοῦ ὀμιχλῶδες γινόμενον, καὶ γρυπῶν δὲ πλῆθος ἀναφανέν ὅπερ ἦν λόγος μὴ πρότερον παύσασθαι πρὶν ἢ βορὰν ποιῆσαι τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος· διὸ δὴ ὑπὸ τῶνδε ἐλανόμενοι τῶν δεινῶν τοῖς πλησιοχώροις ἐνέβαλλον καὶ τῶν ἐπιόντων δυνατωτέρων ὄντων οἱ τὴν ἔφοδον ὑφιστάμενοι μετανίσταντο, ὥσπερ καὶ οἱ Σαράγουροι ἐλαθέντες πρὸς τοῖς Ἀκατίροις Οὐννοῖς ἐγένοντο.

¹ D. SINOR: Autour d'une migration de peuples au V^e siècle. *Journal Asiatique* 235 (1946—1947), 1—77.

² In der Gliederung der beiden Fragmente folgen wir GY. MORAVCSIK, s. Anm. 6.

³ *Excerpta de legationibus*, ed. C. DE BOOR. Berolini 1903, S. 586, Z. 7—12.

⁴ *Suda* s. v. Ἄβαροι, ed. A. ADLER. I. Lipsiae 1928. S. 4, Z. 6—14.

Die Zusammengehörigkeit der beiden Fragmente wurde von J. Classen nachgewiesen,⁵ und diese wichtige Feststellung wurde nach der Veröffentlichung des Aufsatzes von Gy. Moravcsik über die Onoguren⁶ allgemein bekannt, so daß es heute nur wenige Forscher gibt, die diesen Umstand außer Acht lassen. Zu diesen wenigen gehört J. D. P. Bolton, der Verfasser der neuesten Aristeas-Monographie,⁷ der die Verfasserschaft des im Suda erhaltenen Fragments dem Priskos mit der Begründung abspricht, daß es in der Müllerschen Fragmentensammlung nicht vorhanden sei. Seine diesbezüglichen Ausführungen können schon deshalb die Deutung des Priskosfragments kaum fördern.

Ehe wir auf unser eigentliches Thema, d. h. die Besprechung der neueren Forschungsergebnissen zu sprechen kommen, möchten wir das Beweismaterial, mit welchem Gy. Moravcsik in seinem Aufsatz die Zusammengehörigkeit der beiden Priskosfragmente unterstützt hatte, durch eine kleine Einzelheit ergänzen. Die Lesart *Σαβίωρας* des Suda-Lexikons, an deren Stelle wir in sämtlichen Handschriften der *Excerpta de legationibus* die Form *Σαβίρων* finden, kann ebenfalls als ein Beweis für die Zusammengehörigkeit der Fragmente bewertet werden. Durch falsche Kürzung der Worte *Σαβίρων ἐς μάχην σφίσι ἐληλυθότων* entstand **Σαβίρωνες* (< *Σαβίρων ἐς*), was der Kopist oder Exzerptor als Nominativ aufgefaßt und der grammatischen Konstruktion des gekürzten Textes gemäß in den Akkusativ verwandelt hat. Aus dieser Form ergab sich durch Metathese die uns bekannte Lesung *Σαβίωρας*. Die auf diese Weise in *Σαβίωρας* erhalten gebliebene Präposition zeigt also, daß auch die Kompilatoren des Suda ein vollständigeres Exemplar vor sich hatten.

Unter den Aufsätzen, welche sich mit der Priskosstelle befassen, muß zuerst eine Arbeit besprochen werden, die den fraglichen Text in weiteren Zusammenhängen behandelt. In einem unlängst veröffentlichten Aufsatz⁸ streitet L. Vajda die Richtigkeit der in den beiden letzten Jahrhunderten so gerne angewandten Migrationslehre ab, und stellt fest, daß diese Hypothese, welche die Übereinstimmungen der einzelnen Kulturen oder ihre abrupte Wandlungen mit Migrationen zu erklären sucht, nichts als eine rein gedankliche Konstruktion ist.⁹ Er setzt sich mit der Lehre der kettenreaktionsartigen Völkerwanderungen auseinander, und veranschaulicht die Unfruchtbarkeit die-

⁵ *Excerpta de legationibus*. Edd. I. BEKKER—B. G. NIEBUHR. Bonn 1829. S. 158.

⁶ GY. MORAVCSIK: Zur Geschichte der Onoguren. Ung Jbb 10 (1930) 53—90, bes. 55—57.

⁷ J. D. P. BOLTON: *Aristeas of Proconnesus*. Oxford 1962. S. 171 f. Hinsichtlich der Zusammengehörigkeit der beiden Texte nimmt die deutsche Übersetzung von E. DOBLHOFER: *Byzantinische Diplomaten und östliche Barbaren*. Byzantinische Geschichtsschreiber. IV. Graz—Wien—Köln 1955, eine Mittelstellung ein: DOBLHOFER ließ aus der im Suda überlieferten Partie die märchenhaften Elemente weg, behielt aber die allgemeinen Äußerungen über die Völkerwanderung bei (S. 70).

⁸ L. VAJDA: Zur Frage der Völkerwanderungen. *Paideuma* 19/20 (1973—1974), 5—63.

⁹ A. a. O., S. 5.

ser Theorie an einem Beispiel aus der Maya-Geschichte. Er versucht auch den Ursprung dieser Lehre nachzuweisen. Die beiden frühesten Belege für die Hypothese der kettenreaktionsartigen Wanderungen sind bei Herodot erhalten, der im sog. «skythischen Logos» die Erscheinung der Kimmerier und der Skythen im Gesichtskreis der Griechen zweimal als Ergebnis einer großen Völkerwanderung darstellt, indem er das eine Mal sich auf griechische und barbarische Informatoren, das andere Mal aber auf das Epos des Aristeas stützt. Vajda nimmt an, daß die beiden Theorien Herodots auf Hekataios zurückgehen und die deduktiv rationalistische Auffassung der ionischen Aufklärung widerspiegeln.¹⁰ Für das Weiterleben der Migrationslehre in der Antike führt der Verfasser jene Stelle aus Priskos an, die wir eingangs zitiert haben. Vajda hält es für unwahrscheinlich, daß die in Byzanz eingetroffenen ogurischen Gesandten irgendeinen Bericht über die Kämpfe der Sabiren und Awaren hätten geben können, und ist geneigt, darin gelehrte Kombinationen zu sehen, die von Priskos selbst herrühren. Er meint, daß der byzantinische Geschichtsschreiber diese Völker möglicherweise wegen ihrer geographischen Nähe miteinander in Zusammenhang gebracht hatte.¹¹ Obwohl die These von Vajda eine Anzahl interessanter Beobachtungen enthält, ist die Einbeziehung des Priskosfragments für die Widerlegung der Migrationstheorie zweifellos verfehlt. Die Sabiren kamen mit den Byzantinern erst 515 auf dem Schlachtfeld in Berührung, während die ersten Gesandten der Awaren viel später, im Jahre 558, in Konstantinopel eintrafen. Beide Völker werden in der byzantinischen Literatur zum ersten Male von Priskos erwähnt, der also noch keine persönlichen Erfahrungen mit ihnen gehabt haben konnte.

Die folgenden Untersuchungen analysieren die Priskosstelle unter dem Gesichtspunkt der Erforschung der Steppenvölker.

K. Czeglédy faßte seine Ansichten über die im Priskosfragment erwähnten Ereignisse zweimal zusammen, zuerst in einem 1954 veröffentlichten Aufsatz,¹² sodann in seinem Buche über die Wanderungen der Steppenvölker, das 1969 erschien.¹³ Die Hauptzüge seiner Auffassung blieben zwar seit dem Erscheinen seiner früheren Untersuchung die gleichen, doch sind in den Einzelheiten infolge der neueren Forschungsergebnisse gewisse Änderungen eingetreten, und deshalb empfiehlt es sich seine beiden Untersuchungen, gesondert ins Auge zu fassen.

¹⁰ A. a. O., S. 25 f.

¹¹ A. a. O., S. 43.

¹² Heftaliták, hunok, avarok, onogurok. MNy 50 (1954) 142–151 = IV–IX. századi népmozgalmak a steppén. (A Magyar Nyelvtudományi Társaság Kiadványai. 84.) Budapest 1954, S. 1–12. Im Weiteren zitiert die letzte Ausgabe, abgekürzt: «Népmozgalmak».

¹³ Nomád népek vándorlása Napkeletől Napnyugatig (Kőrösi Csoma kiskönyvtár 8.) Budapest 1969. Im Weiteren: «Nomád népek».

In seinem 1954 erschienenen Aufsatz gelangt er durch die sorgfältige Prüfung des auf die Hephthaliten bezüglichen Quellenmaterials zu Schlüssen, die auch für die Völkerbewegung der Awaren, Sabiren und Oguren von Belang sind. Die Widersprüche der Quellen, welche die Hephthaliten unter verschiedenen Namen (Hephthalite, Xyōn[o], Hua) erwähnen, und ihnen völlig entgegengesetzte Eigenschaften zuschreiben (sie werden teils als Stadtbewohner, teils als Nomaden, bald als Angehörigen einer Weltreligion, bald als Anhänger anderer Religionen beschrieben), versucht er dadurch aufzuheben, daß er die Hephthaliten in zwei, hinsichtlich ihres Wohngebietes und ihrer Bezeichnung völlig verschiedene Gruppen scheidet. Die in Städten wohnenden, weißhäutigen Hephthaliten, die sich zum Christentum bekannt hatten, lokalisiert er «auf das uralte iranische Gebiet zwischen Afghanistan und dem Kaspischen Meere» und sieht in ihnen die Träger des Namens «Xyōn(o)». Die andere Hephthalitengruppe identifiziert er mit einem Stamme von Ost-Tocharistan, der in den chinesischen Quellen den Namen Hua trägt.¹⁴ Er akzeptiert die Behauptung des Prokopios, die westlichen Hephthaliten seien ein hunnisches Volk, und nimmt an, daß die Namen der europäischen Hunnen (griechisch: *Οἰῆροι*, spätawestisch: *hyaona*, pehlewi: *xyōn*, indisch: *huna*) mit der Bezeichnung *xyōno* identisch sind. Denselben Namen Xyōno erblickt er in der Bezeichnung der bei Ammianus Marcellinus erwähnten Chionitae. Da dieses Volk nach dem Zeugnis des römischen Geschichtsschreibers 356 an den Ostgrenzen Irans auftaucht, und nach chinesischen Berichten sogdischer Herkunft um die gleiche Zeit (ca. 350) die Hiung-nu in dem auch von Ammianus erwähnten Raum erscheinen, nimmt er die Identität der Hiung-nu mit den Xyōn (bzw. Xyōno) als richtig und auch lautgeschichtlich als einwandfrei an und hält für wahrscheinlich, daß auch die europäischen Hunnen mit ihnen identisch sind.¹⁵ Czeglédy lehnt die ältere Auffassung ab, nach welcher die Bezeichnung Hua eine Entsprechung des Namens Hun wäre, und auf Grund der Forschungen von Marquart, Pelliot und eines unveröffentlichten Vortrags von L. Ligeti hält er das Wort Hua für die genaue Wiedergabe eines fremden *Uar.¹⁶ Aus Mangel an hinreichenden Angaben vermeidet er den Zeitpunkt der Vereinigung der Stammesgruppen Xyōn und Uar unter dem führenden Stamme Hephthal näher zu bestimmen, den er mit Ghirshman für xyōnischer Herkunft hält. Aus seinem Aufsatz ist es aber zu entnehmen, daß er diese Ereignis auf das Ende der Periode zwischen der Niederlassung der Xyōn in der Nachbarschaft Irans (ca. 350) und dem Auftauchen des Namens Hephthalite (ca. 460) zu setzen geneigt ist.¹⁷ Im Weiteren untersucht Czeglédy die schon von der

¹⁴ Népmozgalmak. S. 2–4.

¹⁵ Népmozgalmak. S. 4–8.

¹⁶ Népmozgalmak. S. 8.

¹⁷ Népmozgalmak. S. 9.

früheren Forschung entdeckte, aber unzulänglich bewiesene Namensähnlichkeit der hephthalitischen Stammesgruppen *Uar und Xyōn mit den bei Theophylaktos Simokattes erwähnten Stämmen *Oῦάο* und *Xορρί* der pannonischen Awaren. Wie E. Norden und A. Alföldi schenkt er der Aussage Theophylakts, die nach Europa ausgewanderten Awaren trügen zu Unrecht diesen Namen, weil sie eigentlich am Til wohnende Oguren seien, keinen Glauben. Czeglédy weist mit viel Überzeugungskraft nach, daß die Oguren, die am Ufer des seiner Ansicht nach mit der Wolga identifizierbaren Til wohnten, unmittelbare Nachbarn eben der Onogur-Bulgaren gewesen waren, welche diese nach Theophylakt für Awaren gehalten hätten. Eine Verwechslung könne deshalb unmöglich eintreten, und die Pseudoawaren des Theophylakt seien echte Awaren. Die Absprechung ihrer Herkunft bei Theophylakt ist ein ethnographischer Topos, den wir z. B. auch aus der Germania des Tacitus kennen. Die Namen *Oῦάο* und *Xορρί* können somit als wirkliche Bezeichnungen der Awaren angesehen werden.¹⁸ Gleichzeitig aber verzichtet Czeglédy auf die nähere Bestimmung des Zusammenhangs zwischen den Namen Awar und Uar, und hält die Identität der in chinesischen Quellen erwähnten Juan-juan mit den Awaren (Uaren) für unwahrscheinlich.¹⁹ Im Folgenden versucht der Verfasser an Hand des bei Menander überlieferten Ausdrucks des türkischen Khagans aus dem Jahre 575 zu beweisen, daß die Awaren tatsächlich die Namen *Oῦάο* und *Xορρί* getragen hatten. Die betreffende Stelle Menanders besagt nämlich, daß die Türken das in Byzanz «awarisch» benannte Volk mit dem Namen *Οὐαζωνῖται* bezeichneten. Danach steht der Identifikation der Uarxonen (Awaren) mit den Uarxyōnen (Hephthaliten) nur eine Schwierigkeit im Wege: der Türkenkhagan scheidet die Hephthaliten von den Awaren nachdrücklich ab. Czeglédy hebt diesen Widerspruch mit der am Anfang seiner Untersuchung erwähnten Hypothese auf: Unter Hephthaliten müsse man seiner Ansicht nach die Stadtbewohner verstehen, die keineswegs mit den östlichen, nomadisierenden Uarxyōn identisch seien.²⁰ Für die Identität der Uarxōn mit den Uarxyōn führt er zwei weitere Beweise chronologischer Natur. Die Auflösung des Hephthalitenreiches erfolgte nach neueren Forschungen nicht zwischen 563 und 568, sondern um 557—558. Um 557 mag die letzte hephthalitische Gesandtschaft nach China abgereist sein, und in dieses Jahr fällt auch die Flucht der Awaren nach dem Westen.²¹ Der andere Beweis kann aus den Ereignissen um der Gründung des Hephthalitenreiches geschöpft werden: Die Uaren zogen nach chinesischen Quellen um 460 aus dem Altai-Gebirge südlich nach Ost-Tocharistan, und Priskos erwähnt gerade unter diesen Jahren (genauer zwischen 461 und

¹⁸ Népmozgalmak. S. 9—10.

¹⁹ Népmozgalmak. S. 10, Anm. 5.

²⁰ Népmozgalmak. S. 10.

²¹ Népmozgalmak. S. 11.

465) die Bewegung der Awaren, Sabiren und Oguren.²² Der Verfasser versucht im Weiteren die beiden anderen bei Priskos erwähnten Völkergruppen, d. h. die Sabiren und die Oguren zu lokalisieren. Die Sabiren wohnten seiner Meinung nach auf dem Wege der Uar-Wanderung, in der Dsungarei und am Mittellauf des Syr Darja, die Oguren, wie aus Priskos ersichtlich, weiter im Westen auf dem späteren ogurischen Siedlungsgebiet. Einen Beweis für ihre Nachbarschaft mit den sogdischen Städten sieht er in der Aussage Theophylakts, nach welcher eine der alten Städten der Onoguren den Namen *Baxáθ*₁ trug, dessen zweites Glied aus dem sogdischen Wort für 'Stadt' (*kaθ*) erklärt werden kann.²³

In seinem Buch über die Wanderungen der Steppenvölker behandelt Czeglédy die betreffenden Fragen in viel weiteren Rahmen. Demzufolge ist er genötigt seine ursprüngliche, ansprechende These an manchen Punkten aufzugeben, jedoch betreffen seine Änderungen den Kern seiner früheren Auffassung über den Hergang der im Text des Priskos erwähnten Völkerbewegung nicht. Es genügt deshalb nur die wichtigsten Unterschiede zwischen seiner älteren und neueren Auffassung anzudeuten.

Die Entstehung des uar-hunischen (uar-xyönischen) Stammesverbandes versetzt er in seinem Buch nicht mehr nach Ost-Tocharistan, in die Zeit nach dem Einfall der Xyön im Jahr 350, sondern nimmt an, daß derselbe Stammesverband schon aus dem Altai-Gebirge die in Kangkü wohnenden Hunnen überfiel, um nachher nach Süden abzubiegen.²⁴ Die sich in der Gobi-Wüste niedergelassenen Juan-juan, welche die frühere Forschung mit den europäischen Awaren verknüpfte, identifiziert Czeglédy mit den Uar-Hun (Uar-Xyön), da dieses letztere Volk, das 350 in Tocharistan einbrach, von einer chinesischen Quelle Juan-juan genannt wird.²⁵ In seinem obenerwähnten Aufsatz trennte er noch die Uar-Hun die Juan-juan voneinander ab mit der Begründung, daß in chinesischen Quellen die Hua (*Uar) klar von den Juan-juan unterschieden werden.)²⁶ Nachweise für den gemeinsamen Einfall der Uar- und Hun-Stämme nach den Ländern am Amu-Darja sind: Das nach Baktrien einbrechende Nomadenvolk wird in chinesischen Quellen auf Grund von Erzählungen baktrischer Kaufleute für Juan-juan gehalten, während die Nomaden, welche zur selben Zeit, also in der Mitte des 4. Jh., das benachbarte Sogdien eroberten, im Anschluß an Berichte sogdischer Kaufleute Hiung-nu genannt werden. Auf Grund der örtlichen und zeitlichen Nähe der beiden Invasionen nimmt Czeglédy an, daß ein und derselbe Stammesverband beide Länder erobert hatte.²⁷ In der gleichzeitigen Anwendung der Bezeichnungen Juan-juan und Hiung-nu sieht

²² Népmozgalmak. S. 11.

²³ Népmozgalmak. S. 12.

²⁴ Nomád népek. S. 55 ff.

²⁵ Nomád népek. S. 59–60.

²⁶ Siehe Anm. 19.

²⁷ Nomád népek. S. 60–62.

er keinen Widerspruch, sondern gerade den Beweis dafür, daß «unter den nach dem Oxus-Gebiet eindringenden Juan-juan auch die Hiung-nu vertreten waren».²⁸ Die Namensform Hua in den südchinesischen Quellen aus der Mitte des 6. Jh., die das Nomadenvolk in Ost-Tocharistan bezeichnet,²⁹ ist nach den Aufzeichnungen der Gespräche der Gesandten entstanden, die das Hephthalienreich während seiner Glanzzeit ausgeschiedt hat. Er nimmt indessen an, daß die Namensform nicht erst zur Zeit der hephthalitischen Gesandtschaften, sondern schon seit Beginn der Hephthalitendynastie (im Buch einmal mit 467,³⁰ einmal mit 456³¹ angegeben) gebräuchlich war, wenn nicht gar mit diesen Namen sich die Mitglieder jener Stammesverbände, die in der Wüste Gobi erstarkt waren und deren anderes wichtiges Element die Hunnen (chinesisch : Hiung-nu, bei den Nomaden des Oxus-Gebietes : Xyōn) gewesen sind,³² schon vor 350 selbst bezeichnet haben. Für die Identität der uar-hunischen Stammesverbandes mit den Juan-juan führt Czeglédy zwei Beweise an. Erstens nimmt er an, daß das Volk der Awaren, welches Priskos in Zusammenhang mit den Ereignissen der Jahren um 463 erwähnt, sich östlich von den vermutlich am Syr Darja wohnenden Onoguren niedergelassen hatte und die vom byzantinischen Rhetor erwähnte, aber zeitlich unbestimmbare Bewegung in westlicher Richtung vollzog. Da kurz vor der Zeit der Gesandtschaftsreise der ogurischen Völker (um 463), worüber Priskos berichtet, also um 450³³ (an anderen Stellen seines Buches : um 460),³⁴ die Juan-juan aus der Gobi-Wüste nach Westen auswanderten, hält er es für möglich, daß die Awaren des Priskos mit den Juan-juan der chinesischen Quellen identisch sind.³⁵ Byzantinische Angaben türkischer Herkunft aus der zweiten Hälfte des 6. Jh. bezeichnen die Awaren mit solchen Namen, die den Formen Uar und Hun nahe stehen (Menander : *Ὀυαρχωρίται*, Theophylakt : *Ὀυάρ* und *Χουρνί*). Deshalb hält es Czeglédy für möglich, daß auch die Juan-juan schon im 4. Jh. denselben Namen gebraucht haben, der sich auf Grund der Menanderstelle in der Form Uar-Hun rekonstruieren läßt. Den anderen Beweis für die Namensidentität sieht er in dem schon erwähnten Umstand, daß die chinesischen Quellen eine Stammesgruppe, welche, wie aus chronologischen und geographischen Angaben ersichtlich, vermutlich eine politische Einheit bildete, mit verschiedenen Namen — Juan-juan, Hiung-nu, Uar (Hua) bzw. Hephthalite (Ye-ta) — bezeichnen.

²⁸ Nomád népek. S. 62.

²⁹ Nomád népek. S. 60.

³⁰ Nomád népek. S. 15 und 156.

³¹ Nomád népek. S. 140 (vgl. S. 62).

³² Nomád népek. S. 84—89.

³³ Nomád népek. S. 96 (vgl. S. 91).

³⁴ Nomád népek. S. 19.

³⁵ Nomád népek. S. 95.

Mit der Versetzung des uar-hunischen Stammesverbandes nach Innerasien erhalten wir ein zum Teil abweichendes Bild über die Bewegungen der Awaren, Sabiren und Oguren, von welchen uns Priskos unterrichtet. Die Awaren, die Priskos erwähnt, sind nach der neuen These von Czeglédy mit jenen Juan-juan identisch, welche um 450 aus Innerasien nach dem Westen aufbrachen. Die Sabiren lokalisiert er auch diesmal nach der Dsungarei, aber nicht deshalb, weil dieses Gebiet auf dem Wege der uarischen Wanderung, zwischen dem Altai-Gebirge und dem Oxus-Gebiet lag.³⁶ Jetzt geht der Verfasser von dem in seiner früheren Untersuchung nur nebenbei erwähnten Umstand aus, daß die sogdische Etymologie einer wichtigen onogurischen Stadt (Bakath) darauf hinweist, daß die Onoguren nördlich vom sogdischen Siedlungsgebiet, also am Mittellauf des Syr Darja wohnten,³⁷ und beruft sich auf Priskos, der die Sabiren zwischen den ogurischen Völkern und den Awaren ansetzt, woraus folgt, daß die Sabiren östlich von dem onogurischen Gebiet wohnten.³⁸ Den Zug der Awaren nach Europa erklärt er diesmal nicht mit dem Sturz des Hephthalitenreiches, sondern sieht darin eine Folge des dritten Auszugs der Juan-juan aus Innerasien, was auf die Erstärkung der türkischen Macht zurückzuführen sei.³⁹ Er nimmt an, daß die Juan-juan vor den Türken nicht bloß nach dem Fernen Osten geflohen waren, was aus chinesischen und byzantinischen Quellen (Theophylakt) zu entnehmen ist, sondern auch nach dem Westen. Den Nachweis für das Letztere will er in der von Theophylakt erwähnten pseudoawarischen Wanderung gefunden zu haben. Die Echtheit der Pseudoawaren beweist er auf die früher dargestellte Weise,⁴⁰ jetzt aber ist er geneigt, die nach Westen geflohene Awaren eher für innerasiatische Juan-juan zu halten.⁴¹ Den hephthalitischen Ursprung der europäischen Awaren hält er immerhin nicht für unmöglich. Aber nachdem er seine frühere Auffassung über die Zweiteilung der Hephthaliten stillschweigend aufgegeben hatte, kann er die größte Schwierigkeit der hephthalitischen Herkunft, die nachdrückliche Scheidung der Hephthaliten von den Uarchoniten im Bericht des Türkenkhagans bei Menander, nicht mehr so schlagend aus dem Wege räumen, wie es in seinem früheren Aufsatz getan hatte.⁴²

Czeglédy's Theorie ruht im wesentlichen auf zwei Pfeilern :

1. Die erste von den chinesischen Bezeichnungen (Juan-juan, Hiung-nu und Hua) der Hephthaliten bzw. ihrer Vorfahren ist ein Sammelbegriff, und weist nicht bloß darauf hin, daß unter den ins Oxus-Gebiet (in Baktrien) ein-

³⁶ So argumentierte er in seinem früheren Aufsatz: *Népmozgalmak*. S. 12.

³⁷ *Nomád népek*. S. 92.

³⁸ *Nomád népek*. S. 93—94.

³⁹ *Nomád népek*. S. 98 ff.

⁴⁰ *Nomád népek*. S. 113.

⁴¹ *Nomád népek*. S. 114.

⁴² *Nomád népek*. S. 115.

fallenden Nomaden auch einige Juan-juan vertreten sein konnten. Die beiden anderen Namen, also das schon aus der Zeit vor 350 bekannte Hiung-nu/Xyōn, und das seit der Mitte des 6. Jahrhunderts belegte Hua/Uar, das sich mit voller Sicherheit höchstens bis zum letzten Drittel des 5. Jahrhunderts zurückverfolgen läßt, bezeichnen seiner Ansicht nach die beiden Bestandteile dieses Stammesverbandes der Juan-juan, dessen Mitglieder die aus dem Namen der beiden Gruppen zusammengesetzte Selbstbezeichnung Uar-Hun führten.

2. Den Charakter der Bezeichnung Juan-juan als Sammelbegriffs und seine Gleichwertigkeit mit den Namen Uar-Hun, die sich bis nach Innerasien verfolgen läßt, beweist Czeglédy letzten Endes dadurch, daß er die von Priskos erwähnte awarische Wanderung mit der Expansion der Juan-juan (Mitte des 6. Jh.) verknüpft. Dazu nimmt er an, beweist aber nicht, daß die von Priskos beschriebene Völkerbewegung in den Jahren unmittelbar vor der Ankunft der ogurischen Gesandten in Konstantinopel erfolgte, und sich in ost-westlicher Richtung vollzog.

Wie aus dem Obengesagten erhellt, bildet in der Auffassung von Czeglédy über die Geschichte der Steppenvölker zwischen 350 und 550 gerade die fragliche Priskosstelle bzw. die Chronologie der darin erwähnten awarischen Wanderung den Kardinalpunkt, von welchem alle seine übrigen Feststellungen (z. B. Identität der Uarchoniten, Awaren und Hephthaliten) abhängen. In seiner Hypothese bedürfen unserer Meinung nach die nachfolgenden Punkte weiterer Bekräftigung:

1. Wie kann die Rekonstruktion Hua < *Uar mit Berufung auf den nordwestchinesischen Dialekt lautgeschichtlich begründet werden,⁴³ wenn «den Namen Hua uns die Annalen der südlichen Dynastie überliefert haben, deren Verfasser im Sprachgebrauch von jenem des Nordens abweichen, und auch diesen in den nördlichen Annalen sonst nicht erwähnten Namen der Hephthaliten uns mitteilen»?⁴⁴ Daran kann natürlich gar nicht gedacht werden, daß die Form Hua etwa innerhalb Chinas auf mündlichem Wege nach Süden geraten wäre aus jenem nordchinesischen Dialekt, «der eine wichtige Rolle im Verkehr mit den nördlichen Nomaden spielte»,⁴⁵ da der Verfasser nachdrücklich hervorhebt, daß die Bezeichnung Hua «rührt direkt von den hephthalitischen Gesandten her, die Südchina besucht hatten».⁴⁶

2. Der Name Hua/Uar, der nach Czeglédy schon in Innerasien gebräuchlich war, ist nach gleichlautendem Zeugnis unserer östlichen und westlichen Quellen erst aus Mittelasien bekannt. Was mag die Chineser dazu veranlaßt haben, daß sie die ihnen geläufige Bezeichnung Juan-juan in den Berichten über Mittelasien zum Teil mit dem Namen Hua bzw. Hiung-nu vertauschen,

⁴³ Nomád népek. S. 87.

⁴⁴ Nomád népek. S. 84.

⁴⁵ Nomád népek. S. 87.

⁴⁶ Nomád népek. S. 84.

und warum hatten sie es nicht früher, schon mit den innerasiatischen Juanjuan getan?

3. Die gleichzeitige Anwendung der Formen Uar und Hun in einem Kompositum, was übrigens aus dem parallelen Vorhandensein der beiden Bestandteile noch nicht notwendigerweise folgt, für die (europäischen) Awaren kann wiederum nach dem übereinstimmenden Zeugnis einer östlichen⁴⁷ und einer westlichen Quelle (Menander) erst aus der Zeit nachgewiesen werden, wo jene schon unter türkischer Herrschaft standen. Außer diesen Quellen erwähnt nur ein einziger Verfasser (Theophylakt) die beiden Namen nebeneinander, aber er scheidet sie nachdrücklich voneinander ab. Wir haben also für den Stammesverband der Uar und Hun, bzw. für die Existenz dieses Volkes, erst aus der europäischen Phase der awarischen Wanderung Zeugnisse, welche sowohl im Westen, als auch im Osten türkischer Herkunft sind. Wodurch kann bewiesen werden, daß die Volkselemente der Uar und der Hun sich nicht erst während und vielleicht infolge der türkischen Expansion in einen einheitlichen Stammesverband verschmelzten, dessen ethnische Grundlage demzufolge nicht mehr mit jener der Awaren des Priskos identisch war? Wir dürfen nicht vergessen, daß wir aus Mittelasien noch keine einzige Angabe für das gemeinsame Vorkommen der Uar und Hun haben. Andererseits aber ist es wohlbekannt, welche große Assimilationskraft die europäischen Awaren besaßen.

4. Bei der zweifellos richtigen Lokalisierung des sogdischen Sprachgut enthaltenden Stadtnamens Bakath⁴⁸ ist es vielleicht ratsam statt der Etymologie eher von den gleichen tektonischen Gegenbenheiten des onogurischen und des sogdischen Siedlungsgebiets auszugehen (Häufigkeit von Erdbeben), da es möglich ist, daß dieser Name erst im Munde der sogdischen Dolmetscher sein sogdisches Gepräge erhalten hatte. (Sicherlich auf sogdische Vermittlung ist das auslautende *θ* der griechischen Transskription zurückzuführen, das in der griechischen Aussprache dieser Epoche schon zweifellos den Lautwert eines interdentalen Spiranten hatte, und dieser Laut war im Phonembestand des Onogurischen kaum vorhanden, auch wenn die Onoguren sonst im muttersprachlichen Verkehr irgendeine Form des sogdischen Stadtnamens gebrauchten.)

H. W. Haussig ging auf die Problematik der Priskosstelle in drei Untersuchungen näher ein.⁴⁹ In den Zeitabschnitten, die zwischen der Erscheinung

⁴⁷ Nomád népek. S. 98 (Völkersname Wu-hun)

⁴⁸ Nomád népek. S. 92.

⁴⁹ H. W. HAUSSIG, Theophylakts Exkurs über die skythischen Völker. Byzantion 23 (1953) 275–462, + XII Tafel, 2 Karten, *Ders.*, Die Quellen über die zentralasiatische Herkunft der europäischen Awaren. CAJ 2 (1956) 21–43. *Ders.*, Zur Lösung der Awarfrage. Byzantinoslavica 34 (1973) 173–192. Die nachfolgenden Anmerkungen beziehen sich auf den letzten Aufsatz.

seiner Aufsätzen verfloßen, hatte er seine Auffassung und das herangezogene Beweismaterial wesentlich verändert, deshalb ist es unnötig seine beide ersten Arbeiten ausführlicher zu besprechen. Gemeinsamer Zug der drei Untersuchungen ist, daß ihr Verfasser den Ursprung der Awaren auf Grund von Völker- und Ortsnamen zu lösen versucht, die dem Lautgestalt des in Europa durch byzantinische Vermittlung bekannt gewordenen Namens «Awar» nahe stehen.

In seinem letzten, 1973 erschienen Aufsatz behauptet er gegenüber der These von Deguignes, daß die Identität der Awaren mit den Juan-juan an Hand der Quellen sich nicht beweisen lasse, obwohl es zweifelsfrei sei, daß der Bericht des Theophylaktos Simokattes über die nach Taugast und Mukri geflohenen Awaren sich auf die Juan-juan bezieht. Als Ausgangspunkt seiner Untersuchungen nimmt er die chinesischen bzw. alttürkischen Bezeichnungen A-pa und Abar, deren Lautgestalt an das byzantinische *Ἀβαροι* erinnert. Nachdem er festgestellt hat, daß die vom Ende des 6. Jh. stammende chinesische Namensform eine direkte Übernahme des uns von der Inschrift des Kül tegin bekannten Namens ist, und keine der beiden Bezeichnungen für die Juan-juan verwendet wurde, sondern beide sich auf ein mittelasiatisches Volk bezogen, will er denselben Namen auch im Toponym Apr Šahr (persisch: Abr Šahr) entdeckt haben,⁵⁰ das nach armenischen Quellen im Norden Chorasans zu suchen ist. Diesen Namen deutet er als «Land der Awaren», indem er Marquart folgend die Deutung «Oberes Land» ablehnt.⁵¹ Im Folgenden wendet er seine Aufmerksamkeit den beiden anderen Bezeichnungen der Awaren, d. h. den «War und Hunni» zu, die uns aus Theophylakt und Menander bekannt sind. Er stellt fest, daß beide Namen in Mittelasien nachweisbar sind: Hunni — Hun unter anderem in der Bezeichnung Chionitae bei Ammianus, sowie im Stammesnamen Wen der chinesischen Quellen, während War in der ebenfalls in chinesischen Texten überlieferten Namensform Hua, welche sich als *Uar rekonstruieren läßt, und außerdem in den aus chinesischen und islamischen Quellen bekannten Ortsnamen Huo und Warwaliz.⁵² Damit betrachtet er die Aufenthalt der Awaren in Mittelasien als bewiesen, und versucht ihren Weg nach Europa zu rekonstruieren. Seiner Ansicht nach kamen die Awaren durch den Kaukasus über den Dariel-Paß nach Europa.⁵³ Im Weiteren untersucht er die Geschichte der Awaren vor ihrer Ankunft in Mittelasien. Er meint, daß Theophylakt behauptete, die ehemaligen Herrscher (*ἔξαρχοι*) der Awaren seien die Hunnen gewesen, während wir im erhaltenen Text des Priskos keinen direkten Hinweis auf ihren Namen finden. Der griechische Historiker erwähnt nur, daß sie sich von der Ozeanküste auswanderten. Nach Ammianus' Dar-

⁵⁰ A. a. O. S. 178 und 181.

⁵¹ A. a. O. S. 181, Anm. 72.

⁵² A. a. O. S. 180—181.

⁵³ A. a. O. S. 182—183.

stellung sind es die Hunnen, welche vor ihrem Angriff auf die Awaren von der Küste des Ozeans aufbrachen. Haussig nimmt an, Ammianus und Priskos haben eine gemeinsame Quelle benutzt, wofür er den Nachweis darin sieht, daß beide Autoren die Überschreitung des Mäotis durch den Hunnen erwähnen und den Ozean als Ausgangspunkt dieser Völkerbewegung betrachten.⁵⁴ Für die Bestätigung seiner Ansicht führt er eine Stelle aus dem Apokalypsenkommentar des Andreas von Kaisareia an, welche seiner Deutung nach besagt, daß die Hyperboreer (welche nach dem herodotischen Geschichtswerk, das dem Priskos gewißermaßen als Vorlage diente, neben den Greifen und dem Meere wohnten) mit den Hunnen identisch sind. Gleichzeitig nimmt er an, Andreas habe ebenfalls aus der dem Priskos und Ammianus gemeinsamen Quelle geschöpft.⁵⁵ Haussig fährt fort und stellt an Hand von Ammianus und der Erwähnung des Til-Flusses bei Theophylakt fest, daß die Hunnen die Awaren noch vor ihrer Ankunft in Westturkestan und dem Angriff auf die Alanen unterjocht hatten. Leider läßt sich seine Beweisführung an diesem Punkt schwerlich folgen.⁵⁶ Im Weiteren gelangt er zur Feststellung, die Bezeichnung «Awar» stamme aus dem Namen des mythischen Abaris, und Theophylakt habe Unrecht mit der Behauptung, daß die Stämme der Sabiren, Onoguren und Barsilt die europäischen Awaren mit irgendeinem anderen Volk verwechselt haben konnten.⁵⁷ Im abschließenden Teil seiner Untersuchung versucht Haussig eine Antwort auf die Frage zu geben, warum Theophylakt die vor den Türken nach Osten fliehenden Juan-juan Awaren nennt. Er stellt fest, daß diese Nachricht nur aus sogdischer Quelle entstammen kann.⁵⁸ Seiner Ansicht nach sind die Mitte des 4. Jh. nach Sogdien einfallenden Hunnen mit jenen Hunnen identisch, die 311 unter der Führung von Liu Ts'ung die Stadt Lo-yang erobert hatten. Einen Nachweis dafür sieht er darin, daß der Ortsname, welcher in dem chinesischen Bericht über die hunnische Invasion für die Bezeichnung Sogdiens verwendet wurde (Yen-ts'ai), später das Gebiet der Alanen bezeichnete, woraus folgt, daß die chinesischen Quellen und Ammianus, wie auch aus der zeitlichen Übereinstimmung ersichtlich, über ein und dasselbe Ereignis berichten. Auf der anderen Seite beruft er sich darauf, daß die Hunnen, welche Lo-yang eroberten, ihr ehemaliges Reich gerade einige Jahre vor der Invasion gegen Sogdien (ca. 349) verlassen hatten.⁵⁹ Wie erwähnt, waren die Awaren seiner Meinung nach schon vor ihrer Einwanderung nach Mittelasien den Hunnen untertan. Haussig entdeckt die unter hunnischer Herrschaft stehenden Awaren im Volke Wu-huan der chinesischen Quellen.⁶⁰ Der Name Wu-huan

⁵⁴ A. a. O. S. 184—185.

⁵⁵ A. a. O. S. 185, Anm. 102.

⁵⁶ A. a. O. S. 186.

⁵⁷ A. a. O. S. 186—188.

⁵⁸ A. a. O. S. 188.

⁵⁹ A. a. O. S. 190.

⁶⁰ A. a. O. S. 191.

läßt sich als *Awar rekonstruieren,⁶¹ und dieses Volk «nördlich des heutigen Peking und in der südwestlichen Mandchurei westlich des Liao-Flusses» verschwindet aus dem Gesichtskreis der Chinesen zu der Zeit als die Hunnen des Liu Ts'ung, deshalb ist es also möglich, daß sie beide zusammen nach Sogdien einwanderten.⁶² Die Verwendung des Namens «Awar» bei Theophylaktos geht nach Haussigs Meinung auf eine sogdische Quelle zurück, weil die Juan-juan auf demselben Gebiet wohnten, wo früher die den Sogden näher bekannten Wu-huan (Awaren) lebten, und die Sogden haben auf Grund der Identität des Wohngebietes die Bezeichnung der letzteren auf die Juan-juan übertragen.⁶³

Wie ersichtlich, spielt die Deutung des Priskosfragments auch in den Ausführungen von Haussig eine wichtige Rolle, strebt er doch den zeitlichen und örtlichen Abstand zwischen den bis zur Mitte des 4. Jh. im Fernen Osten erwähnten Volke Wu-huan und dem seit Ende des 6. Jh.⁶⁴ aus Mittelasien belegbaren Stamme der Apar/A-pa durch die Annahme der hunnischen Herrschaft aufzuheben, eine Annahme, welche sich in hohem Masse auf das Werk des Priskos stützt. Im Folgenden möchten wir nur auf solche Punkte seiner Theorie hinweisen, deren Problematik aus dem inneren Gedankenzusammenhang seiner Untersuchung hervorgeht :

1. Haussig wendet seine Aufmerksamkeit einseitig den awarisch-hunnischen Beziehungen zu. Die Flucht der Awaren setzt er ebenfalls 558⁶⁵ an, erklärt aber nicht, wo und wann jene Kämpfe der Awaren mit den Sabiren stattfanden, über welche uns Priskos berichtet. Aus seinem Aufsatz ist zu entnehmen, daß er die Sabiren schon zur Zeit der Gesandtschaftsreise der Oguren (um 463) in das Gebiet des Kaukasus versetzt.⁶⁶

2. Eine wichtige Rolle in Haussigs Argumentation spielt die Annahme, daß die Awaren längere Zeit unter hunnischer Herrschaft gestanden haben. Priskos' Text dagegen besagt deutlich, daß die Awaren vor den Küstenvölkern fliehen mußten. Auch Theophylakts Aussage ist vielmehr so zu deuten, daß er bzw. seine Quelle die ehemaligen Träger der Namen *Ováo* und *Xovvi* nicht für Völker, sondern für eponyme Herrscher hielten. Trotzdem ist es möglich, daß diese Namen anfangs tatsächlich Völker bezeichneten, aber die Kontamination dieser beiden Interpretationsmöglichkeiten (Herrscher und zugleich Völker = herrschende Völker) entbehrt jeder Grundlage.

3. Weiterer Bekräftigung würde die Annahme der uarischen Herrschaft über den Awaren bedürfen, die ein notwendiges Gegenstück der hunnischen

⁶¹ A. a. O. S. 173, Anm. 7 und S. 191.

⁶² A. a. O. S. 191.

⁶³ A. a. O. S. 192.

⁶⁴ A. a. O. S. 179.

⁶⁵ A. a. O. S. 181.

⁶⁶ A. a. O. S. 182.

Herrschaft in Haussigs Hypothese ist. Die diesbezüglichen Angaben sind unvergleichlich weniger zahlreich und gewichtig als jene Beweise, die der Verfasser für die Begründung der hunnischen Herrschaft anführt.

4. Aus dem Aufsatz wird nicht klar, ob die Sabiren an der Benennung der Awaren mit dem Namen «Awar» beteiligt waren.⁶⁷

5. Wir sind mit der Deutung der Stelle aus dem Apokalypsenkommentar des Andreas von Kaisareia nicht einverstanden. Für Haussig ist diese Stelle der wichtigste Beweis dafür, daß man die Hunnen für Hyperboreer, also für Küstenvölker betrachtete. Er teilt den Text folgendermaßen mit: *τινὲς μὲν Σκυθικὰ ἔθνη νομιζουσιν ὑπερβόρεια, ἅπερ καλοῦμεν Οὐννικά*⁶⁸ und fügt Folgendes hinzu: «Dort (d. h. im Kommentar) ist von den 'als hyperboreisch bezeichneten skythischen Völker die Rede, die man Hunnen nennt'». Bei Andreas findet man aber den folgenden Text:⁶⁹ *Εἶναι δὲ τὸν Γὼγ καὶ Μαγὼγ τινὲς μὲν Σκυθικὰ ἔθνη νομιζουσιν ὑπερβόρεια, ἅπερ καλοῦμεν Οὐννικά*. Das Wort *ὑπερβόρεια* ist als Apposition aufzufassen, und der Text läßt sich folgendermaßen übersetzen: «Einige meinen, daß Gog und Magog jenseits des Boreas (oder: im fernen Norden) wohnende skythische Völker seien, die (d. h. die Skythen) man Hunnen nennt». Andreas wollte also keineswegs die Hyperboreer mit den Hunnen identifizieren.⁷⁰

⁶⁷ A. a. O. S. 188.

⁶⁸ A. a. O. S. 185, Anm. 102.

⁶⁹ MIGNE, PG 106, Sp. 416 B.

⁷⁰ Nachdem wir die Thesen von K. CZEGLÉDY und H. W. HAUSSIG kurz besprochen haben, ist es angebracht einige Worte über die Forschungen von J. HARMATTA auf dem Gebiet der Geschichte der Kuschanen und Hephthaliten zu sagen, in welchen zwar der Priskosstelle keine wichtige Rolle zukommt, doch werden die Angaben, auf welchen sich die oben besprochenen Theorien stützten, auf eine völlig abweichende Weise interpretiert. HARMATTA hält von den beiden Namen des den Kidara vertreibenden Volkes (Hiung-nu und Juan-juan) den ersten für primär und erblickt in der Anwendung der Bezeichnung Juan-juan, die in der Theorie sowohl von CZEGLÉDY als auch von HAUSSIG eine zentrale Stelle einnimmt, gelehrte Kombinationen chinesischer Annalisten, s. J. HARMATTA, Acta Ant. Hung., 17 [1969] S. 393. Ferner weist er nach, daß die Lesung *Hapatala šaho oiono* der hephthalitischen Münzlegenden, die in der Beurteilung der Verhältnisse zwischen den kidaritischen Hunnen und der Hephthaliten von entscheidender Bedeutung ist, völlig verfehlt ist, und schlägt dafür eine Lesung vor, welche den auch aus chinesischen und indischen Quellen bekannten hephthalitischen Herrschernamen *Xingil* enthält (a. a. O. S. 393, 396 Anm. 52 und S. 430 f.). J. HARMATTA hatte ferner eine Anzahl wichtiger Beobachtungen über die uns hier interessierenden Themen gemacht in einer bisher noch unveröffentlichten Arbeit, die er als Opponent der akademischen Doktorarbeit von I. ERDÉLYI: *Az avarság és a Kelet a régészeti források tükrében* (Das Awarentum und der Osten im Spiegel der archäologischen Quellen), verfaßt und 15. 9. 1976 an der Ungarischen Akademie der Wissenschaften vorgetragen hat. HARMATTA weist in dieser Arbeit darauf hin, daß die Annahme eines Zusammenhangs zwischen dem Toponym *Warwaliz* und dem in chinesischen Quellen überlieferten Völkernamen Hua unhaltbar ist. Das aus dem Baktrischen stammende *Warwaliz* hat die Bedeutung «Zitadelle» und das spätere *Qunduz* < **Kōh-andēz* ist seine genaue Spiegelübersetzung. Der Völkernamen Hua, das für die Begründung der angeblichen Bezeichnung Uar angeführt wird, kann noch wenigstens auf fünf verschiedene Weisen rekonstruiert werden, und Harmatta zieht aus diesen Möglichkeiten die Deutung **Qal*/**Xwal* vor. Dieser Völkernamen mag durch Addierung des türkischen Suffixes *-ac* bzw. *-ji* in der Bezeichnung des Stammes *Qalač*, *Qilji* weiterleben, den die arabisch-persische geographische Literatur für Überreste der Hephthaliten hält. Die

Haussig versucht durch Identifikation der Küstenvölker des Priskosfragments mit den Hunnen, ein bisher für topisch oder mythisch gehaltenes Element für die historische Forschung wiederzugewinnen. Den wahren Kern einer vermeintlichen literarischen Entlehnung strebt auch S. Szádeczky-Kardoss nachzuweisen, der in einem 1967 in ungarischer Sprache erschienenen Aufsatz die angeblichen Urheber der priskosschen Völkerbewegung unter die Lupe nimmt.⁷¹ Von einem Exkurs des Germanienbuches von E. Norden ausgehend weist er darauf hin, daß der Gedanke einer vom Ozean verursachten Völkerbewegung schon vor Priskos bei griechischen und lateinischen Schriftsteller der römischen Kaiserzeit vorhanden ist, und geht nach den Vermutungen Nordens auf Apollonios von Ephesos zurück. Szádeczky-Kardoss nimmt an, daß Priskos diese Theorie möglicherweise durch die Vermittlung des Ammianus Marcellinus übernommen hatte, und deshalb darf nur die Erwähnung des Nebels (*δμίχλη*) als Priskos' eigene Erfindung betrachtet werden. Im zweiten Teil seiner Untersuchung zieht er aus dem parallelen Vorhandensein von Greifen in der Erzählung des Priskos und in Darstellungen awarischer Funde aus dem Karpathenbecken den Schluß, daß die Erwähnung der Greife bei dem byzantinischen Rhetor nicht allein dem Einfluß Herodots zuzuschreiben sei, sondern zum Teil auf seine eigene Gewährsmänner zurückgehen müsse. Vier Jahre früher sprach unabhängig von ihm eine ähnliche Meinung auch I. Kovrig aus.⁷² Die Brauchbarkeit dieser zweifellos interessanten These wird durch zwei Umstände vermindert. Das Greifmotiv war auch in der innerasiatischen Kunst schon vor dem Auftauchen der Awaren so weit verbreitet, daß es kaum als eine spezifische Eigentümlichkeit der im Priskosfragment genannten Völker aufgefaßt, und dadurch die Nachahmung Herodots verringert werden dürfte. Bezeichnenderweise gibt es auch eine solche Annahme, die auch die mythischen Greife des herodotischen Geschichtswerkes mit einer ähnlichen Beweisführung erklären will.⁷³ Der andere Umstand, der gegen diese Annahme spricht, liegt in der Periodisierung der ungarischen Awarenfunde: die Awaren kamen 567 ins Gebiet des heutigen Ungarn, nach dem gegenwärtigen Stand unserer Kenntnisse aber tauchen Greifenschläge zuerst um 670 in awarischen Gräbern auf, was der Verknüpfung des Greifenmotivs mit dem awarischen Volkselement den Boden entzieht.

einzigste noch übrig bleibende Angabe über die Existenz des hypothetischen Volkes Uar ist die schon mehrfach erwähnte Stelle des Theophylakts, die aber nach Harmatta's Meinung aus zwei antiken Topoi entstanden ist (das Motiv der zwei eponymen Helden und Namensänderung wegen der Erweckung von Furcht) und somit jeder geschichtlichen Grundlage entbehrt.

⁷¹ S. SZÁDECZKY-KARDOSS: Avarok és griffek Priskosnál, Hérodotosnál és a régészeti leletanyagban. Ant. Tan. 19 (1967) 257–261. Deutsche Version: Literarische Reminiscenz und historische Realität bei Priskos Rhetor (Fr. 30). Actes de la XII^e Conf. Intern. d'Ét. Class. «Eirene.» Bucuresți 1975. 289–294.

⁷² I. KOVRIG: Das awarenzeitliche Gräberfeld von Alattyán. Budapest 1963 S. 239.

⁷³ T. SULIMIRSKI: The Sarmatians. London 1970. S. 79.

Zusammenfassend können wir feststellen, daß trotz der Vielfalt der Meinungen stimmt die Forschung während der letzten dreißig Jahre in zwei Punkten überein: einerseits nimmt man an, ohne dafür Beweise zu bringen, daß der Zug der Awaren, Sabiren und Oguren nach dem Westen irgendwann in den vorhergehenden fünfzehn Jahren vor der Ankunft der ogurischen Gesandten nach Konstantinopel stattfand und nicht etwa 50—100 Jahre früher begann, andererseits aber strebt man nachzuweisen, daß die Völkerbewegung auf der ganzen Strecke im wesentlichen in ost-westlicher Richtung erfolgte. Unter den Beweisen, die dafür angeführt werden, spielt die genaue Lokalisierung des Ozeans im Gegensatz zu älteren Auffassungen wie jener von E. Darkó⁷⁴ diesmal keine wichtige Rolle. Vereinzelt können Versuche erappt werden, die auf die Nutzbarmachung früher als topisch beweteter Elemente des Priskosfragments für die historische Forschung gerichtet sind.

Budapest.

⁷⁴ E. DARKÓ suchte den Ozean des Priskos mit dem Kaspischen Meere zu identifizieren, vgl. A magyarokra vonatkozó népnevek a bizánczi íróknál. In: Értékezések a nyelv- és széptudományok köréből XXI 6. Budapest 1910. S. 15. Die Widerlegung seiner Ansicht bei MORAVCSIK: a. a. O., S. 59, Anm. 13 und GY. NÉMETH: A honfoglaló magyarság kialakulása. Budapest 1930. S. 107, sowie SINOR: a. a. O. S. 37 f.

SĪSTĀN NACH DEN ARABISCHEN GEOGRAPHISCHEN QUELLEN

Sīstān wird von den arabischen geographischen Schriftstellern — Geographen, Kartographen, Muʿḡam-Schreibern als Siġistān bezeichnet. Das Wort Siġistān bedeutet in engerem Sinne den unteren Lauf des Hilmand, in weiterem Sinne das ganze Gebiet des Hilmand und seiner Nebenflüsse, also auch die Distrikte Zamīn al-Dāwar, al-Ruḡḡaġ, Zābulistān und Wālišṭān, mit anderen Worten, den südlichen Teil des heutigen Afghanistan und die Gegend von Quetta in Pakistan.

Die historische Geographie dieser Territorien ist ziemlich gut bekannt, und dank den Bemühungen europäischer Philologen, Archäologen, Reisenden und der in die Forschung sich neulich eingeschalteten afghanischen Wissenschaftler ist die Identifikation der in den alten Quellen überlieferten geographischen Namen — trotz gewisser Schwierigkeiten — eine größtenteils gelöste Aufgabe.

Das in engem Sinne genommene Siġistān galt als Knotenpunkt von verschiedenen wichtigen Hauptstraßen. Das Gebiet war vom Westen durch zwei Wege zugänglich: aus Kermān und aus Khorasān. Der Weg zwischen Kermān und Zaranġ, der Hauptstadt von Siġistān (südlich vom heutigen Nasretabad) war eine schwer befahrbare Wüstenstraße. Tomaschek nimmt Narmāšīr als Ausgangspunkt auf. Die Stationen sind Fahraġ, Saniġ (heute Nuṣratābād), die erste Stadt in Siġistān, dann رباط القاضى، رباط الناسى، رباط كرمان قنطرة der Flutgraben Šileh, dann كونيشك (heute Tum-i Mir-düst). Von hier noch vier schwache Tagereisen: رباط كندر (dessen Ruinen sind noch heute zu sehen) رباط بارين (das ist Hauz-i-dār), دارك (heute Sih-kōheh) und endlich Zaranġ. Der jetzt geschilderte alte Weg entspricht im großen der modernen, von Kermān nach Sīstān durch das Wüstenland Dešt-i-Lūt führenden Hauptstraße.¹

¹ W. TOMASCHEK: Zur historischen Topographie von Persien. II. Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Phil.-Hist. Classe. CVIII. Bd. Jahrgang 1884. Wien 1885. 585—589.

Wenn wir uns zu dem anderen, aus Toharistān nach Siġistān führenden Itinerar zuwenden, finden wir, daß sich ein ähnliches Bild abzeichnet. Der Weg war Herāt, الجبل الاسود چارمان، قناتسرى، جاشان، امفزار، (heute Säbzäwar) قنطرة رادى فوه (heute die Großstadt Farah) فوه (heute Dārā-i Šikāft) دره، کولسان، تيرشك، بست، كنجن، تيرشك، سبیر، جوين، کرکويه und Zarang. Der Weg entspricht dem heutigen Herāt — Sīstān Landstraße, wie die Untersuchungen J. Markwarts beweisen.² Bei Farah befand sich — wie auch heute — eine Abzweigung nach سبج، Qandahar.

Siġistān selbst war eine Provinz mit wenigen Städten und vielen Festungen.³ Die wichtigste Stadt in den Südlichen Gebieten war كس، 30 Farsang von Zarang entfernt. Die Stadt ist in der Umgebung von Rōdbār zu suchen.⁴ Auf dem Weg nach كس lag الطاق 5 Farsang von Zarang entfernt, bei dem heutigen Sar-o-Tar.⁵ Auch زالق، der grosse Rustāq lag in der Nähe von Zarang, begrenzt von Bungur, Qāsimābād, Ġalālābād und Karhī-šāh.⁶ Im Norden bietet die Stadt الخواش einen festen Punkt. Sie ist mit der auf dem Ufer des Khash-rud liegenden modernen Stadt Khash gleichzusetzen.⁷ Die Stadt lag 1 Farsang nördlich von dem Zarang-Bust Weg, ebenso wie die Stadt القرنين⁸, aber zwischen den beiden Städten betrug die Entfernung 1 Manzil, also ungefähr 25 Km. Zwischen Farah und القرنين lag die Stadt جزءه، von Zarang 3 Marāhil (150 Km) und von Farah 2 Marāhil (100 Km) entfernt.⁹ Die Beschreibungen erwähnen eine andere Stadt namens نه in Siġistān.¹⁰ Über die Lokalisation dieses Ortes wird in den modernen Arbeiten nicht gesprochen, so gewinnt man den Eindruck, daß die Forscher unserer Zeit ihn mit der im West-Iran liegenden Stadt Neh identifizieren wollen. Der Eindruck wird durch die Siġistān-Karte Bosworths verstärkt.¹¹ Aufgrund der arabischen Quellen ist diese stillschweigende Annahme sicherlich falsch. Die von den Quellen erwähnte نه ist in einem 1 Marḥala (50 Km) Kreis um Farah zu suchen.

² J. MARQUART: Ēranšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i. Berlin 1901. 197—199.

³ al-Muqaddasī: Aḥsan al-taqāsīm fi ma'rifat al-aqālim. Ed. DE GOEJE. BGA III. Lugduni Batavorum 1877. 297.

⁴ LE STRANGE: The Lands of the Eastern Caliphate. Cambridge 1905. 344.

⁵ M. SISTANI: Sartar ya hisar-i Taq. Aryana 25 (1967) No. 1. 37—46. L. P. SMIRNOVA: Ta'riḥ-i Sīstān. Moskva 1974. 396—397.

⁶ G. P. TATE: Seistan, a Memoir of the History, Topography, Ruins and People of the Country. Calcutta 1910—1912. II. 150—151. C. E. BOSWORTH: Sīstān under the Arabs, from the Islamic Conquest to the Rise of the Šaffārids (30—250/651—864). IsMEO, Rome 1968. 16. L. P. SMIRNOVA: Ta'riḥ-i Sīstān, 406—407.

⁷ J. MARQUART: Ēranšahr. 253. V. MINORSKY: Ḥudūd al-'Ālam. London 1937. 346.

⁸ al-Iṣṭahrī: Kitāb al-masālik wa 'l-mamālik. Ed. M. J. DE GOEJE. Lugduni Batavorum 1870. 245. ibn Ḥawqal: Kitāb al-masālik wa 'l-mamālik. ed. M. J. DE GOEJE. Lugduni Batavorum 1873. 306—307.

⁹ al-Iṣṭahrī: 248, 252 ibn Ḥawqal: 306.

¹⁰ al-Iṣṭahrī: 252 ibn Ḥawqal: 306.

¹¹ C. E. BOSWORTH: 145.

Eine wichtige Hauptstraße war der Weg von Zaranğ nach Bust. Die Stationen waren زانوق, سرزن, روزن und hinter dem Ort war der Fluß نیشک zu überqueren, um in حروری anzukommen. Der Fluß kann nur der Shandrud sein, auf dessen linkem Ufer liegt دهک. Dann muss man in die Wüste Desht-i-Margo eintreten, und nach ابشور und رباطکرودين dann قهستان und vielleicht رباط عبد الله folgt بست (heute Qala-yi-Bist), wo die Wüste aufhört. Der Weg ist bis heute als eine Wüstenstraße im Gebrauch, und als solche bleibt auf den Karten unbezeichnet.¹² Bust befindet sich dort, wo der Arghandab-Fluss in den Hilmand einmündet.

Auf dem West-Ufer des Hilmand nördlich von Bust liegt schon eine andere Provinz, Zamin al-Dawar. Ihre Hauptstadt hiess تل oder درتل, heute Girishk.¹³ Die Stadt lag und liegt auf der Herat-Farah-Qandahar Landstrasse, bei einer sehr alten Furt.¹⁴ Die Lokalisation der anderen Stadt درغش ist unsicher. Die Provinz hatte einige Bezirke, wie Bağnī, Bišlang, Khalağ, deren Hauptorte Bağnī und Bišlang noch existieren, auf das Khalağ-Problem kommen wir noch später zurück.

Der Weg von Bust nach Ġazna bereitet uns gewisse Schwierigkeiten. Al-Iṣṭahri ibn Ḥawqal beschreiben den Weg folgendermassen: بست، فیروزقند، رباط الاوقل، رباط سراب، خرسانه، تکین اباد، بنجواى نامens مدينة الرخج، رباط كبير، رباط ميغون، غرته، رباط هزار، قرية خاشباجي، خابسار، قرية جومة، قرية خاست، قرية غرم، رباط جنكل اباد، die Hauptstadt von Zābulistān.¹⁵ Zwischen allen Stationen ist ein Manzil, insgesamt 16 Manzil, also 8 Tagereise. Dagegen ersetzt al-Muqaddasī das Manzil immer mit Marhala, so wäre die Strecke doppelt so lang, also in 16 Tagen befahrbar.¹⁶ Abū'l-Fidā' gibt 14 Marhala an.¹⁷ Die Worte al-Muqaddasī wiegen schwerer als die von al-Iṣṭahri und ibn Ḥawqal, weil al-Muqaddasī als Augenzeuge betrachtet werden kann, dagegen al-Iṣṭahri und ibn Ḥawqal haben die beschriebene Gegend nie gesehen, und sie haben nicht einmal die Hauptstadt von Siğistān falsch geschildert, wie Th. Holdich im Kenntnisse ihrer Texte und der übergebliebenen Ruinen von Zaranğ bestätigte.¹⁸ Ein Vergleich der Zaranğ-Bust Strecke mit der Entfernung zwischen Bust und Ġazna kann uns überzeugen, daß al-Muqaddasī die Manāzil durch Marāhil mit Recht ersetzt hat. Der Weg ist von A. Toynbee beschrieben. Von seinen persönlichen Erfahrungen ausgehend stellt er fest, daß es nur einen leicht befahrbaren Weg zwischen Bust und Ġazna gibt, und das ist der berühmte «arachosische Korri-

¹² al-Iṣṭahri : 249 – 250 ; ibn Ḥawqal : 305. D.J. DAWARI : Die Ruinenstadt Bost am Helmand. Acta Ir. II. ser. 4 (1975) 201 – 208.

¹³ D.J. DAWARI : Die Ruinenstadt, TH. HOLDICH : The Gates of India. London 1910. 207.

¹⁴ TH. HOLDICH : The Gates, 207 – 208.

¹⁵ al-Iṣṭahri : 250 – 251, ibn Ḥawqal : 305.

¹⁶ al-Muqaddasī : 349.

¹⁷ Cf. die Besprechung bei J. MARQWART : Ēranšahr, 257.

¹⁸ TH. HOLDICH : The Gates. 197.

dor», das Tal des Arachotos Potamos, heute der Tarnak-Fluss.¹⁹ In diesem Tal lag die Provinz الرنج، deren Hauptstadt بنجواى war, heute Panğwahi. Die andere Stadt كهك ist aus Mangel an weiteren Angaben noch nicht identifiziert worden.²⁰

Von Ġazna bis nach Kabul waren 23 Farsang zu hinterlegen, das bedeutet 3 starke oder 4 schwache Tagereisen. (Zum Vergleich: Masson, der berühmte Reisende des vorigen Jahrhunderts, hat für diesen Weg in Wirklichkeit 5 Tage benötigt.)²¹

Von Kabul konnte man im Tale des Kabul-Flusses durch den Khyber-Paß nach Vaihind in Indien fahren, die Straße wurde von al-Birūnī²² und in den modernen Zeiten — unter anderem — von A. Toynbee beschrieben.²³ Dieser Weg ist von unserem Standpunkt aus weniger wichtig, weil die arabischen Geographen zum größten Teil darüber schweigen.

Viel wichtiger ist der Weg nach Beludschistan, nach dem ehemaligen والستان. Der Ausgangspunkt war die Hauptstadt von Arachosien، بنجواى (Panğūhī), in der Nähe von Qandahar. Al-Iṣṭahrī und ibn Ḥawqal beschreiben den Weg, aber zweimal, und auf zwei verschiedene Weisen.²⁴ Die Texte der zwei Autoren stimmen fast wörtlich überein, wir müssen also annehmen, daß diese Beschreibungen von al-Balḥī stammen. Die erste Beschreibung gibt von بنجواى bis nach اسفنجای 4 Manzil an, und zwar رباط الحجرية، رباط كنى، رباطبر، رباطبر، und Isfangġāy. Neben Isfangġāy lag القصر، die Residenz des Gouverneurs. Dann zwei Tagereisen bis nach سيوى. Die andere Beschreibung gibt von Panğawāy bis nach Isfangġāy 3 Tagereisen an, dann 2 Tagereisen bis nach سيوى. Wir müssen Tomaschek zustimmen, als er سيوى mit dem heutigen Sibi identifiziert, und als er den Weg nicht mit dem durch den Bolan-Paß, Quetta führenden, sondern mit dem durch Harnai, Ziarat, Pišin führenden Weg gleichsetzt. Es kommt aber bedenklich vor, daß اسفنجای heute Ġwāl, und القصر Ahmedan wäre. Tomaschek selbst schweigt über die Beweise, jedoch kann man seinem Text entnehmen, daß seine Ausgangsposition schlecht war. Er sagt, daß Isfangġāy von Sibi 2 Tagereisen, von Panğawāy aber 7 Tagereisen entfernt war.²⁵ Das weicht aber von den arabischen Angaben stark ab, wie auch die arabischen Daten mit der Wahrheit nicht übereinstimmen, die angegebenen 5 Tagereisen²⁶ machen eine viel kürzere Strecke aus, als die Qandahar-Sibi Entfernung. Wir müssen vielleicht davon

¹⁹A. J. TOYNBEE: *Between Oxus and Jumna*. London 1961. 53—56.

²⁰Dj. DAWARI: *Die Ruinenstadt*, 201—208.

²¹J. MARQWART: *Ēranšahr*, 288.

²²E. SACHAU: *Alberuni's India*. London 1914. I. 206.

²³A. J. TOYNBEE: *Between Oxus and Jumna*, 46—53.

²⁴al-Iṣṭahrī: 251, 252; ibn Ḥawqal: 306, 307.

²⁵W. TOMASCHEK: *Zur historischen Topographie von Persien I*. Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Phil.-Hist. Classe. CII. Bd. I. Heft. Jahrgang 1882. Wien 1883. 199.

²⁶Der grössere Wert bei al-Iṣṭahrī und ibn Ḥawqal, der auch von al-Birūnī angegeben wird. — A. SPRENGER: *Post- und Reiserouten des Orients*. Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes III/3. Leipzig 1894. Karte 12.

ausgehen, daß die Araber nicht die geographische Wahrheit, sondern eine für uns unbekannt Karte beschrieben haben. Das bedeutet, daß die Entfernungsangaben sich nicht auf Messungen, sondern auf Schätzungen stützen. In diesem Lichte können wir feststellen, daß die in dem ersten Falle angegebenen 4 Manzil mit den in dem zweiten Falle angegebenen 3 Tagereisen in Einklang stehen können, wenn wir voraussetzen, daß es sich um die sogenannten schwachen Tagereisen handelt. Beide bedeuten ungefähr 15—16 Farsang, die andererseits 2 starken Tagereisen entsprechen. Das würde bedeuten, daß der Panğawāy-Isfangāy Weg ungefähr ebenso lang ist, wie der Isfangāy-Sibi Weg, also Isfangāy und al-Qaṣr sind um den halben Weg zu suchen, mit anderen Worten, in dem Pišin-Tale. A. Stein berichtet uns über einen Ort namens Sra-Qala im Pišin-Tale, wo er Ausgrabungen geführt hat. Der mit den arabischen Quellen nicht vertraute Forscher schreibt, daß der Ort in mancher Hinsicht einem Gouverneur-Sitz in der Sassanischen und Früh-Islamischen Periode entsprach. Sra-Qala kann also al-Qaṣr sein, und Isfangāy ist in der Nähe zu suchen.²⁷

Al-Muqaddasī erwähnt auch einen anderen Weg nach Indien. Der Ausgangspunkt ist Ġazna, dann *کرديز*, *اوغ*, *لجان* nach je einem Marhala, von hier nach 17 oder 19 Manzil folgt Vaihind.²⁸ Der Weg kann nur die berühmte Heeresstraße sein, die von den muslimen Angreifer gegen Indien sehr oft benutzt worden ist: Ġazna, Gardiz, dann die bis heute existierende Nord-Süd Straße durch den Kotanni-Paß bis nach Urgun, von hier des Tochi-Flusses entlang nach Bannu in Indien.²⁹ Die oberflächliche Beschreibung läßt nicht entscheiden, ob der Weg von hier nach Vaihind durch Kohat-Peshawar, oder weiter nach dem Indus, und dann entlang des Flusses nach Norden lief. Die im Tochi-Tale im Gebiete Spinwam gefundenen spät-baktrischen Inschriften verleihen dieser Straße eine besondere Wichtigkeit in der Iranistik.

Die modernen Reisenden berichten uns über einen dritten, sehr leichten Weg nach Indien. Der Weg ist eine wichtige Handelsstraße, und spielte vielleicht immer in der Geschichte eine ähnliche Rolle.³⁰ Der Weg ist wahrscheinlich von Yāqūt angedeutet worden, der einen Weg von al-Manṣūra (etwas nördlich von Hyderabad) nach *بنانين*, dann der Wüste von Zarathustra, *شهرداور*, *تعنين*, und endlich Ġazna kennt.³¹ Infolge der oberflächlichen Beschreibung, können wir den Weg nicht in allen Details rekonstruieren, aber eins ist mehr als wahrscheinlich, das heißt, daß der Weg im Gomal-Tal nach Urgun und so weiter nach Ġazna lief.

²⁷ A. STEIN: An Archaeological Tour in Waziristan and Northern Baluchistan. Calcutta 1929. 83.

²⁸ al-Muqaddasī: 349.

²⁹ TH. HOLDICH: The Gates, 512—513

³⁰ TH. HOLDICH: The Gates, 512—514

³¹ Jacut's Geographisches Wörterbuch. Hrsg. von F. WÜSTENFELD. I—IV. Leipzig 1866—1873. III. 457.

Die arabischen Quellen ergänzen und unterstützen einander in Bezug auf die historische Topographie. Anders verhält es sich mit der politischen Einteilung der jetzt beschriebenen Gebiete. Am Anfang haben wir gesehen, das Wort Siğistān einerseits den unteren Lauf des Hilmand, das Gebiet von Sanīğ (Nusratābād) bis nach Bust (Qala-yi Bist) bedeutet, andererseits die Gesamtheit der Provinze: Siğistān, Zamīn al-Dāwar, al-Ruḥḥağ, Zābulistān und Wālistān bezeichnet. Es gibt aber auch eine andere Einteilung, die in krassem Gegensatz zu der jetzt erwähnten steht. Anderen gebrauchen nämlich das Wort Kābulistān für die Provinz um Kabul, und im weiteren Sinne auch für Zābulistān, al-Ruḥḥağ, Zamīn al-Dāwar und Bust. Die Geographen dieser Gruppe nehmen also Bust und andere Städte bis nach كس aus Siğistān heraus, und fassen sie unter dem Namen بلاد بست zusammen. Al-Muqaddasī sagt ausdrücklich: ابو زيد جعل غزنین و بست من سجستان ومن الناس يجعلها كورة واحدة و يسميها كابلستان (Abū Zayd [al-Balḥī] betrachtet Ġaznīn und Bust als Teile von Siğistān, anderen machen sie eine Distrikt und nennen sie Kābulistān.)³² Es geht aus dem Text klar hervor, daß die erste Gruppe besteht aus der Balḥī-Schule, die zweite Gruppe vereinigt die anderen Geographen. Vor allem die arabischen Weltkarten — die von Al-Ḥwārizmī und Suhrāb — spiegeln diese zweite Auffassung wieder. Sie haben eine 'Stadt von Siğistān' (Zarāğ) dann die Stadt Kābul. Unter den Ländernamen geben sie nur بلاد كابل an, daneben finden wir die بلاد كرمان, aber dazwischen fehlt der Ländername بلاد سجستان. In diese zweite Gruppe sind einige al-Masālik wa 'l-Mamālik-Schreiber einzuordnen, die diese Territorien gar nicht, oder nur sehr oberflächlich behandeln. Sie beschreiben die Herat-Siğistān Straße gründlich, aber nicht mehr die weiter führenden Wege. Hier sind ibn Ḥurradāğbeh, al-Qudāma, ibn Rusta usw. zu nennen.³³

Es liegt an der Hand, anzunehmen, daß die verschiedenen Gruppen aus verschiedenen Quellen geschöpft haben. Die Mitglieder der Balḥī-Schule entlehnen den Text ohne Veränderung von al-Balḥī, der eine alte persische Karte muß beschrieben haben. Der Grund für diese Annahme liegt darin, daß die Provinze Bust, al-Ruḥḥağ, Zābulistān und Wālistān nur nach den Eroberungen Xusros I. um die Jahre 560—570 dem persischen Reich angegliedert wur-

³² al-Muqaddasī : 297. C. E. BOSWORTH : 28—32, 36.

³³ Bei diesen Autoren herrscht eine theoretische Unordnung. Ibn Ḥurradāğbeh und ibn Rusta betrachten die Distrikte al-Ruḥḥağ, Zamīn al-Dāwar usw. als Teile von Siğistān, Qudāma erwähnt sie unter den Distrikten Ḥurassans. Praktisch kennen sie diese Territorien nicht. Ibn Ḥurradāğbeh sagt zum Beispiel kurz, daß die Reise von Zarāğ bis nach Multān 2 Monate dauert, aber den anderen durch Makran führenden Weg beschreibt er gründlich. Die Erklärung dieser Ungereimtheit liegt darin, dass diese Geographen — wie al-masālik-Schreiber — einerseits aus älteren Quellen schöpfen, jedoch ihre praktische Kenntnisse (sie waren teilweise Beamten) führen dazu, daß sie auch die wirkliche Lage kennen und in ihren Werken widerspiegeln, wie es auch im Falle der Futūḥ-Literatur zu beobachten ist. Cf. : ibn Ḥurdāğbeh : Kitāb al-masālik wa 'l-mamālik. Lugduni Batavorum 1889. 35, 50, 54, 56. Qudāma : Kitāb al-ḥarāğ. Lugd Batavorum. 1889. 190, 243. ibn Rusta : Les atours précieux. Trad. G. WIET. Le Caire 1955. 117, 201.

den.³⁴ Die unbekannte Karte muß nach dieser Zeit entstanden sein, aber jedoch vor der arabischen Eroberung. Die andere Auffassung gilt als Widerspiegelung der neuen Lage nach der Eroberung. Die Geographen der zweiten Auffassung schöpfen nämlich aus der Futūḥ-Literatur, wie Yāqūt ausdrücklich formuliert: Bust ist ein Distrikt von Kābul, *في الاخبار والفتوح كذا يقتضى* «die Berichte und Eroberungen behaupten so».³⁵ Der Terminus *كابلستان* und die dahintersteckende politisch-geographische Lage sind Ergebnisse der von der Lokalbevölkerung geführten erfolgreichen Freiheitskämpfen, die ein Echo in der Futūḥ-Literatur fanden. Einige al-Masālik-Schreiber, als hochgestellte Reichsbeamten, mussten ferner von der alltäglichen bürokratischen Praxis ausgehend die aktuelle Lage schildern.

Manchmal erwies sich ein Widerspruch für die Balḥī-Schule als unvermeidbar, als sie Siġistān einem veralteten Muster und gleichzeitig der aktuellen Lage folgend beschreiben versuchten. Al-Iṣṭahrī und ibn Ḥawqal berichten uns über die al-Halağ-Türken, und über *ناحية الخلع* in Zamin al-Dāwar.³⁶ Die *خلع* sind Angehörigen eines türkischen Stammes, deren Nachkommen die Ġilzai in dem heutigen Afghanistan sind. Die Ġilzai leben aber jetzt in der Süd-Ost-Ecke von Afghanistan, wo sie schon zur Zeit Yāqūts lebten: *موضع قرب غزته . . . خلع* (Khalag . . . ein Ort in der Nähe von Ġazna, ein Bezirk in Zābulistān.)³⁷ Die unbekannt persische Karte al-Balḥīs muß sie noch weiter im Westen, in Zamin al-Dāwar dargestellt haben, wo die arabische Eroberung sie getroffen hat. Aufgrund des Berichtes von Mas'ūdī müssen wir die Khalag-Türken dort suchen, wo die Balḥī-Schule sie lokalisierte.³⁸ Von hier sollten sie unter dem arabischen Militärdruck weiter nach Zābulistān wandern. Al-Muqaddasī, das dritte Mitglied der Balḥī-Schule, verfügte über Lokalkenntnisse, darum schwankt er oft zwischen der ersten auf al-Balḥī zurückgehenden und der zweiten, auf der Futūḥ-Literatur fussenden Auffassung. Er erwähnt die Khalag-Türken in Zamin al-Dāwar nicht. Daraus können wir schließen, daß al-Iṣṭahrī und ibn Ḥawqal in diesem Hinblick einerseits die veralteten Umstände in Zamin al-Dāwar beschreiben, andererseits mit der Bemerkung, daß unter der Bevölkerung die einen den Islam angenommen haben, die anderen Frieden halten, die aktuelle Lage der frühislamischen Zeiten widerspiegeln. Zum Schluß können wir also feststellen, daß wir nicht nur die frühislamischen Umstände aus den arabischen Quellen erkennen, sondern auch die spätsassanischen Verhältnisse erschließen können.

Budapest.

³⁴ TH. NÖLDEKE: Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden. Leiden 1879. 156. Cf. G. WIDENGREN: *Orientalia Suecana* 1 (1952) 69, J. HARMATTA: *Acta Antiqua* 17 (1969). 401 ff.

³⁵ Jacut: I. 612.

³⁶ al-Iṣṭahrī: 244–245 ibn Ḥawqal: 302.

³⁷ Jacut: II. 459.

³⁸ Maçoudi: *Les Prairies d'or*. Texte et traduction par C. BARBIER DE MEYNARD et PAVET DE COURTEILLE. I–IX. Paris 1861–1877. III. 254; V. 302.

EARLY PERSIAN ENVOYS IN THE CHINESE COURTS
(5TH—6TH CENTURIES A. D.)

In this paper I try contribute to the research of early Chinese-Persian contacts on the bases of Chinese official, dynastic sources. I do so by referring to a few new data, or at least by some details beyond the usual attention and interest, and by drawing the related conclusions, if only for further research, with considerations due to the nature of Chinese historiography and its social background.

It seems to be well-known, both in Chinese common knowledge and in the related scholarly tradition in China and abroad that the Chinese-Persian contacts were widespread in «mediaeval times» (from the 6th century on in certain views; according to others: in the post-Han centuries, from the 3rd century on). Nevertheless, common knowledge or tradition and historiography may have followed different ways in this case, too.

The luxury goods, fine horses etc. of really or allegedly Persian origin were attached a fabulous fame in China,¹ and the rich Persian («Persian», *i.e.* Iranian) merchant became a popular negative figure of the Chinese tales and short stories by the rule of the T'ang-dynasty (618—907).² Furthermore, several thousands of Persian merchants must have had settled in China meanwhile, at least those killed in Southern China, in the bloodshed of Yangchou in the 8th century.³ A benevolent Chinese official policy towards the Persian allies and refugees was introduced still at the beginning of the 7th century, by the Sui House (589—617), that — scarcely enough in Chinese history — was

¹ See E. H. SCHAFER: *The Golden Peaches of Samarkand. A Study of T'ang Exotics*. Berkeley and Los Angeles 1963, esp. *e.g.* 10 sqq. on the Iranian «guests» of China; cf. J. G. MAHLER: *The Westerners among the Figurines of the T'ang Dynasty of China*. ISMEO, Serie Orientale Roma 20 (1959), esp. pp. 12—22.

² Cf. E. H. SCHAFER: *Iranian Merchants in T'ang Dynasty Tales*. *Semitic and Oriental Studies Presented to William Popper*. University of California Publications in Semitic Phil. 11 (1951), pp. 403—422.

³ In 760, cf. SCHAFER: *The Golden Peaches . . .*, p. 18.

initiator in this new diplomatic relation, founding even an office for the control of these «foreign subjects».⁴

No direct reason for this unusually friendly Chinese imperial policy is expressed in the sources; nor can we find the records of the process that could have led to the popular acquaintance with the Persians in China, and not even the possible oral or written source of the Persian chapters of *Wei-shu*, *Pei-shih* and *Chou-shu* has been found so far.⁵ When I began my related studies — on the kind suggestion of Professor J. Harmatta⁶ —, I searched for the *antece-dents of regular Persian-Chinese contacts*, prior to the Sui-dynasty; the starting point of the research could be but the common assumption that the country named 波斯 *Po-szū* sent envoys to China first in 455, to the court of the House of Northern Wei,⁷ and only on two other separated occasions in the subsequent one-and-a-half century, as far as till the consolidation of the unified China's imperial diplomacy. Whether or not explicitly expressed, an assumption like this could well be based on the Persian chapters of the Chinese dynastic histories, *i.e.* the coherent texts describing the rich country *Po-szū*: those of the *Wei-shu*, *Pei-shih* and *Chou-shu* in the first rank, containing the history of the period concerned. In these descriptions, being supposed to provide the full information on the country concerned, not more than the first delegation and two other missions are mentioned in connection with Persia, all of them referring to Northern China, to the Wei Court.

When tracing for further contacts, one would seek for a few more records in the annals of the imperial families, in the *pên-chi* chapters of the standard histories, but in those of the Southern Dynasties as well, since in the time of the so-called Six Dynasties or Southern and Northern Dynasties, a series of imperial houses ruled as independent states in the South with the residence Chien'ang (now Nanking, Chiangsu province). The imperial houses of Chin (317—419), Sung (420—478), Ch'i (479—501), Liang (502—556) and Ch'en (557—588), the first four of them being contemporaries of the Northern Wei

⁴ See the summary of the early historical contacts between China and Iran: J. HARMATTA: *Sino-Iranica: Acta Ant. Hung.* 19 (1971) pp. 113—143, esp. 134—143.

⁵ The Chinese sources are quoted here in the following way and edition:

Chou-shu (CS when abbreviated), *Pei-shih* (PS), *Wei-shu* (WS), *Liang-shu* (LS), *Nan-shih* (NS): *So-yin Po-na pên êrh-shih-szū shih*, *Shang-wu yin-shu-kuan*, Peking 1958. *Ts'ê-fu-yüan-kui* (TFYK), I—XII: *Chung-hua shu-chü* ed., Peking 1960.

See the chapter of the *Chou-shu* (and the related references), R. A. MILLER: *Accounts of Western Nations in the History of the Northern Chou Dynasty*. Chinese Dynastic Histories Translations, No. 6. Berkeley and Los Angeles 1959.

⁶ In connection with a bilingual textual memory of the late T'ang Chinese-Persian relations, cf. I. ECSEDY: A Middle Persian — Chinese Epitaph from the Region of Ch'ang-an (Hsian) from 874. The Chinese Inscription: *Acta Antiqua. Hung.* 19 (1971) pp. 149—158 (and Appendix I—II. to HARMATTA: *Sino-Iranica*, see Note 4, pp. 143—147).

⁷ Mentioned also by HARMATTA: *op. cit.*, p. 136.

House, were in active diplomatic and trade relation of their own with other Asian and African countries, although in ways often differing from those of the Wei diplomacy, i.e. on sea-routes, too.

We can read, however, in the imperial annals of the Tabgač (*T'o-pa*) Dynasty of Northern Wei (386—534), that the first mission of Persian diplomacy was only the introduction of several similar delegations applying for audience in the imperial Court of Wei. The first envoys arrived to the capital, i.e. 平城 *P'ing-ch'êng* (Shanhsi province) of the Wei emperor 文成帝 *Wên-ch'êng-ti* (452—465) in the 10th month of the first year of the *nien-hao* (period) 太安 *T'ai-an* (at the end of October — at the beginning of November, in 455⁸).

Similar Persian «tributary» missions, arriving with gifts and accepted with benevolence, were registered, among many foreign delegations, namely:

on the *wu-ch'ên* day of the 8th month in the second year of the 和平 *Ho-p'ing* period, during the rule of the same emperor (on October 4th, in 461);⁹

in the 3rd month, maybe, on its *hsin-hai* day, in the first year of the 天安 *T'ien-an* period, during the rule of the emperor 獻文帝 *Hsien-wên-ti* (466—470) (on April 24th, in 466);¹⁰

in the 4th month of the second year of the 皇興 *Huang-hsing* period, during the rule of the same emperor (at the beginning of June, in 468);¹¹

in the 2nd month of the first year in the 承明 *Ch'êng-ming* period (in the second half of March — first half of April, in 476), during the rule of the Wei emperor 孝文帝 *Hsiao-wên-ti* (471—499), the emperor adopting Chinese ceremonies, dresses, language and writing for his House and Court and transferring his court to the «Eastern Capital», Loyang (Honan province) from 495 on at

⁸ The dates are given in this paper according to the calendrical calculations of P. HOANG: *Concordance des chronologies néoméniques chinoise et européenne. Variétés Sinologiques*, No. 29. Chang-hai 1910.

In the *Wei-shu*, chapter V, pp. 80b—81a, in the 10th month of the first year in the *T'ai-an* period (October 27th—November 24th, 455), the record about the joint delegations of the countries *Po-szü* and 疏勒 *Shu-lê* (Kashgar) is followed by a day *kêng-wu*, i.e. November 7th, 455; while the *Pei-shih*, II, 42b contains the record in question at the end of the year, when enumerating the delegations of the whole year, without an exact date. Thus the Persians' arrival to Wei or the audience in the capital was recorded in the period between October 27th and November 7th, 455.

⁹ Cf. WS, V, 83b: on the *wu-ch'ên* day of the 8th month in the second year of the *Ho-p'ing* period; PS, II, 43b: in the 8th month.

¹⁰ WS, VI, 86b: on the *hsin-hai* day or immediately afterwards, but still in the 3rd month in the first year of the *T'ien-an* period, i.e. between April 24th and 30th, 466; this delegation is not registered in the *Pei-shih*, but it is dated from the 3rd month of the related year in the chapter 969, 朝貢 *Ch'ao-kung* II of the *T's'ê-fu-yüan-kui*, p. 11388b.

¹¹ Cf. WS, VI, 88a, recording this event after the *hsin-ch'ou* day of the 4th month in the second year of the *Huang-hsing* period, i.e. after June 2nd, 468 (and the 4th month ended on June 5th); TFYK 969, 11388b: it happened in the 4th month.

least, to a more «internal» sphere of the traditional Chinese culture and strategy;¹²

on the *hsin-wei* day of the 10th month in the fourth year of the 正始 *Chêng-shih* period (on December 5th, in 507) during the rule of the Wei emperor 宣武帝 *Hsüan-wu-ti* (500–515) whose residence was already in Loyang;¹³

on the *chia-wu* day of the 4th month in the second year of the 熙平 *Hsi-p'ing* period (on May 9th, in 517) during the rule of emperor 肅宗 *Su-tsung*, also called 孝明帝 *Hsiao-ming-ti* (516–527);¹⁴

on the *ting-wei* day of the intercalary month in the first year of the 神龜 *Shên-kui* period (on September 14th, in 518), during the same emperor;¹⁵

on the *ting-szŭ* day of the intercalary month in the second year of the 正光 *Chêng-kuang* period (on July 14th, in 521);¹⁶

and one year later, on the *jên-tzŭ* day of the 7th month, in the third year of the *Chêng-kuang* period (on August 29th, in 522).¹⁷

That is to say, Persian embassies arrived to the Northern Wei court with a striking regularity, ten times in a 7 decades' period, in different seasons of the year — perhaps avoiding winter and preferring summer in Northern China — without an evident respect to changes in the Wei court, *e.g.* as regards the person of the emperor etc.

Every mission mentioned above is registered in more than one source, if not otherwise, we find them in the encyclopedic work of the turn of our

¹² WS, VIIA, 95a and TFK 969, 11389a: in the 2nd month; PS III, 49a (at the end of the year): «(in) this year» ('first year of the *Ch'êng-ming* period: 475/476').

¹³ Cf. WS, VIII, 131b; in the PS, IV, 65b, at the end of the year we find a remark about the tribute brought by «more than forty Western and Eastern countries», without further details; according to the TFK 969, 11391a, the Persian «gifts» arrived in the 10th month (in 506/507).

¹⁴ Cf. WS, IX, 141b; the PS, IV, 69a registers this event «in this year», while the TFK 969, 11392b also mentions «the 4th month» (of the year 517/518).

¹⁵ Cf. WS, IX, 143b; this happened in the first year of the *Shên-kui* period, 518/519; the beginning of this short period, consisting of two ruling years only, being declared retrospectively, the «first year» is not always doubtless in the Chinese tradition. (See Note 34.) The date of *ting-wei* day is recorded by the WS in the intercalary month, *i.e.* the nameless month between the 7th and 8th month in 518/519. According to the PS, IV, 69b, the envoys of eleven countries arrived to Wei in «this year». In the TFK 969, 11392b, we find this «tribute» of the Persians among the records following the «7th month», but afterwards the first month's name is «8th month», thus the date of «intercalary month» must have been omitted by a mistake of copying.

¹⁶ Cf. WS, IX, 146a–b; PS, IV, 70a: «in this year» (521/522). According to the TFK 969, 11392b, this could have happened in the first year of the *Chêng-kuang* period but in that year there was no «intercalary month», while in the following year (521/522), an intercalary month seemed necessary between the 5th and 6th months.

¹⁷ Cf. WS, IX, 147a; PS, IV, 70b: «in this year» (522/523); in the TFK 969, 11392b, with a mistake of copying: in the «3rd month, 7th year»; probably instead of «3rd year, 7th month».

millennium *Ts'ê-fu-yüan-kui*, in the section on «External (*i.e.* Foreign) Subjects» (外臣 *Wai-ch'ên*), in the chapters entitled 朝貢 *Ch'ao-kung* «Audience and Tribute»; they appear side by side with envoys of other countries whose gifts and applications for entering the capital were accepted. In the same time, however, during these 3 quarters of a century, no direct record on Persians occur in the dynastic histories of the Southern imperial houses, either in their chapters on Barbarians or in the imperial annals.¹⁸

Probably it is a Persian silk to appear first in the court of the Liang dynasty, in Chienk'ang, in 520, brought as a gift of another foreign country 滑國 *Hua-kuo* — as shown by the *Ts'ê-fu-yüan-kui*, in the chapter on «tributaries».¹⁹ But in the imperial annals of the Liang House, Persian envoys can be met only a decade later, on two occasions, namely:

on the *chia-tzũ* day of the 8th month in the fifth year of the 中大通 *Chung-ta-t'ung* period (on September 12th, in 533),²⁰ and

on the *kêng-tzũ* day of the 4th month in the first year of the 大同 *Ta-t'ung* period (on June 10th, in 535).²¹

Both of the above missions arrived to the court of the Liang emperor 武帝 *Wu-ti* (502—549), a devoted Buddhist who introduced Buddhism as a state-religion to Liang, supported closters and translation of Buddhist writings, and whose capital gave home willingly to foreign monks and merchants, too. Even an illustrated description of foreign peoples was compiled in the Liang court as a guide for officials to control «stranger guests». (Unfortunately its survived copy, preserved in the museum of Nanking, cannot be consulted in a good publication either.)

Thus it is not surprising that the occasional Persian envoys were received and recorded in the Liang capital in a natural way, without a comment that could have been provoked *e.g.* by any extraordinary moment of their mission. They do not seem to have been representatives of a new political intention, the beginning of Persian diplomatic relation with a new state, *i.e.* *Liang*, but common envoys sent on the usual way with the usual aims and gifts, although — apart from the earlier occasions — they continued their way southward. One should be inclined to blame the civil war of those years in China for forcing them to avoid the capital of the Northern Wei House, collapsed in the years before 534, the year of division of the Wei Empire to a Western and Eastern part. Seeking for the centre of an existing Chinese imperial power, they could go on but toward Chienk'ang, and there they must have finished their mission in the usual way.

¹⁸ Cf. NS, LS.

¹⁹ Cf. TFK 968, *Ch'ao-kung* «Audience and Tribute» I, 11384b.

²⁰ Cf. *Liang-shu* III, 49a; *Nan-shih* VII, 95b: «in this year»; according to the TFK 968, 11385b: in the 7th month (August 6th—September 4th, 533).

²¹ Cf. LS III, 49b and NS VII, 95b; TFK 968, 11385: in the 4th month.

The state of Western Wei reckoned the first year of its rule from 535, but the ruling years used to be declared retrospectively; so Western Wei could not be consolidated yet in the time of the second Persian embassy getting «astray», i.e. southward. This kind of explanation seems to be supported by the next Persian delegation that arrived again without a comment, to Northern China, to Ch'angan (Shenhsi province), the capital of Western Wei (535—556) and its successor Northern Chou (557—581), to be won by the unifier Sui House with friendly preferences towards Persians, potential military allies against the powerful Turks.

The Persian delegation in question is registered in 555, in the second year of the the last emperor 恭帝 *Kung-ti* of the Western Wei dynasty, according to the Persian chapters of the mentioned sources, but without being included in the annals of emperor *Kung-ti*,²² his short rule had probably not too much to do with diplomacy, his state being weakened by inner power struggles and by the attacks of the recently strengthened Turks (突厥 *T'u-chüeh*).²³

The Persian envoys of 555 must have been sent simply to *China*, without further orders, like in the earlier two cases too, in 533 and 535. Neither of the latter cases, i.e. Southern «traitors» of Northern Wei are mentioned further on in the history of Chinese or Persian diplomacy, not only in the dynastic histories, but even in the big encyclopedias. The missions concerned must have been found unimportant from point of view of Liang as well, since e.g. the large summary chronicle *Tzū-chih-t'ung-chien* by Szū-ma Kuang written in the 11th century, leaves them unmentioned; its history, dealing with the «legal», i.e. traditional legitimate Southern Dynasties only, thus excluding e.g. the «Barbarian» Northern Wei, does not mention Persians at all before the T'ang period. In this way, the two Persian delegations in the South of China may prove, in a negative way, that the usual and ordinary way of the early Persian envoys led to North China, i.e. on dry land roads, at least as concerns the missions recorded in Chinese official sources.

As regards the direction and character of the roads followed by those Persians officially delegated to China, another type of indirect evidence is offered in the laconic records, namely the context, better to say: the names of those countries whose envoys are listed together, and so perhaps they arrived together with the Persians to China. In the case of the first mission, in 455, the Persians arrived with the envoys of Kashgar (疏勒 *Shu-lé*), i.e. obviously on the caravan road for silks, pilgrims etc.²⁴ We may conclude so

²² Cf. PS XCVII, 1294b; CS L, 431b—432a.

²³ On the first period of Turk-Chinese contacts see our paper: Hilda (I.) ECSEDY: Trade-and-war Relations between the Turks and China in the Second half of the 6th Century. *Acta Orient. Hung.* 21 (1968) pp. 131—180.

²⁴ Cf. HARMATTA: *Sino-Iranica*, p. 136.

especially in the cases of the second half of the regular Persian missions arriving to the Northern Wei court with the delegates of Kashgar and the Hephthalites (嚙噠 *Yeh-ta*) in 507²⁵ and 517;²⁶ in 521 with Qoço (高昌 *Kao-ch'ang*) etc.; and it is especially instructive to read that on the famous «second» occasion of the Persian chapters, in 518 the Persians brought «tribute» together with the 吐谷渾 *T'u-yü-hun-s*, the envoys of Kashgar, and Udhyana (烏菴 *Wu-ch'ang*): their name could rightly remind of pious itineraries of Buddhist pilgrims, e.g. that of 宋雲 *Sung-yün* and 惠生 *Hui-shêng*, starting in 518/519 to the Western Countries for Buddhist books, through the land controlled by the *T'u-yü-hun-s* and through the land of *Po-szü* (Persia).²⁷ Furthermore, in the next two decades it is the *T'u-yü-hun* whose power extends in the territory South of the Huangho as far as to the state of Liang,²⁸ and consequently, in 533 and 535 the Persian envoys could meet friendly acquaintance on the Southern road of Buddhist pilgrims,²⁹ reaching the capital of Liang under the «protection» or at least peaceful control of the *T'u-yü-hun* armies.

The Chinese sources preserved a multitude of important related factual information of different level, especially in chapters on foreigners; but Chinese official historiography is devoted first and foremost to official history of a Chinese dynasty, justifying or blaming an earlier one etc., i.e. it deals with matters of state level. Due to this purposeful and regrettable onesidedness,³⁰ we may take almost sure that also the above-mentioned Persian envoys,

²⁵ Cf. TFYK 969, 11391a.

²⁶ Cf. TFYK 969, 11392b.

²⁷ The delegations of the *T'u-yü-hun*, *Po-szü*, *Shu-lê* and *Wu-ch'ang* are recorded together in the TFYK, 969, 11392b. — See the travel of *Sung-yün* etc. as recorded by *Hui-shêng*: P. DAFFINA: L'itinerario di Hui Shêng. Rivista degli studi or. 38 (1963), pp. 235—267. On the same travel see E. Chavannes: Documents sur les Tou-kiue (Tures) occidentaux. Paris, no date, esp. pp. 159 (Note 4), 224—226.

²⁸ Cf. G. MOLÈ: The *T'u-yü-hun* from the Northern Wei to the Time of the Five Dynasties. Serie Orientale Roma 41 (1970), pp. XV—XVI etc; later on the *T'u-yü-hun-s* were told to provide «Persian mares» for breeding excellent horses on their island of the lake *Ch'ing-hai*, see pp. 39, 115 (Note 180, 181) etc.

²⁹ Cf. KIRIYA Seiichi 桐谷征一: *Seiiki Shamon no Kananro no riyō ni tsuite* («On the Honan Road of the Monks from the Western Countries»): Indogaku bukkyōgaku kenkyū 14 (1966), pp. 594—595, pointing out — apart from the usual Northern way of Buddhist pilgrims, via Turfan — the Southern way, through the territory of the lake *Ch'ing-hai* (Kuku-nor), since the *T'u-yü-hun* ruler 拾寅 *Shih-yin* (452—481), controlling that territory, introduced and protected Buddhism; cf. Molè, *op. cit.*, pp. XXIX—XXX, 35 (and 137).

³⁰ On the nature of Chinese official sources and Chinese historiography as a whole, see E. BALÁZS: History as a guide to bureaucratic practice: Chinese civilization and bureaucracy. Variations on a theme, translated by H. M. WRIGHT, ed. A. F. WRIGHT. New Haven and London, 1967³, pp. 129—149. (Cf. the whole volume where this treatise was published in French: *Historians of China and Japan. Historical Writings on the Peoples of Asia*. Ed. by W. G. BEASLEY, E. G. PULLEYBLANK. London 1961.)

approaching Northern China on the Inner Asian ways, represented the imperial diplomacy, *i.e.* the delegations sent by the Persian ruler to the Chinese emperor.

An assumption like this could be suggested also by the famous Persian mission of 518, registered in most of the Chinese records, perhaps just because the delegation brought the letter of the Persian king (王 *wang*: a Chinese ruler's rank before imperial times, and a rank like «prince» afterwards) to the emperor (天子 *t'ien-tzū* «Son of Heaven», the traditional title for a ruler of the empire³¹) of China (漢 *Han* China, referring to the dynasty (206 B. C.—220 A. D.) first reaching a continent-wide respect). The letter has been preserved in Chinese translation, its text reflecting some terms and expressions which are unusual and seem to be of foreign origin;³² it reads as follows:³³

³¹ Maybe, the Chinese translator is responsible for the difference of rank between the Persian «king» and the Chinese «emperor», but the foreigners must have known well the title *t'ien-tzū* «Son of Heaven» of the Chinese emperors, as we can see from later foreign (Persian, Arab) calques of the Chinese title, cf. P. PELLIOU: Notes on Marco Polo. Ouvrage posthume. II. Paris 1963. *Facjur*, pp. 652—661, esp. 652—656. But in the letter in question, after the title, we also find its interpretation (in Chinese) «born of the Heaven», this double denotation reflecting perhaps a foreign practice to use the phonetic form, too, of the Chinese title, cf. *tānsi* (used by the Uighurs), a term denoting the ruler of the empire, for foreigners, too, as contrasted to the non-official title of the emperor *huang-ti* «majestic ruler, emperor» (also known, *e.g.* by the Persians, in the T'ang period, cf. HARMATTA: Sino-Iranica, p. 122; ECSEDY: A Middle Persian — Chinese Epitaph, p. 154, Note 10).

³² In the following century *e.g.*, two letters, recorded in Chinese and arrived from the ruler of the Turks to the Chinese emperor, can be pointed out from textual peculiarities to refer to foreign, namely Turkic original text: in 584 that of 沙鉢略 *Sha-po-luo* (*Išpara*) khaghan of the Eastern Turks (581—587), cf. ECSEDY: *Trade and war . . .*, pp. 165—166 (Note 56). See a few related remarks with a detailed analysis, upon Turkic parallel expressions and phrases, of 啓民 *Ch'i-min* khaghan's letter written in 607, by MORI Masao 護雅夫: *Tokketsu no Keimin-kakan no jōhyōbun no bunshō* («On some Passages in a Memorial Presented to Yang-ti of the Sui Dynasty of Ch'i-min qayan»), *Toku «Tokketsu hibun» sakkī*, No. 1. *Tōyō gaku* 48, No 1 (June 1965), pp. 49—79.

³³ The letter of the Persian ruler has been preserved by the Persian chapters of the *Pei-shih* and *Wei-shu* (in the same Chinese form, cf. PS XCVII, 1294b and WS CII, 1320b, perhaps due to the well-known fact that the text of records on foreigners of the *Wei-shu* was replaced or completed, «corrected» etc. upon the *Pei-shih*): 大國天子, 天之所生, 願日出處, 常爲漢中天子! 波斯國王, 居和多, 千萬敬拜.

This passage, maybe, the introduction of a letter of the Persian ruler, must have been attributed the due importance by the Chinese court where written signs of the «subjugation» like this of a kingly «subject» were especially highly evaluated. (The interpunctuation, naturally lacking in the original Chinese text, shows but the way of its interpretation by the author of this paper; similarly the translation is responsible for the expressions of grammatical persons and the related verbal forms, unexpressed in the classical Chinese of isolating nature.)

«Big country's Son of Heaven, born of the Heaven, (I) wish that on the place of sunrise (You) should be forever Han China's Son of Heaven! *Po-szŭ* Country's *wang* (king), the Very-Peaceful (*Chŭ-ho-to*: a transcription?) respectfully bows thousand times, ten-thousand times.»³⁴

The letter could be sent by Kavaδ I (488—531) and probably it was accepted with satisfaction. This same strong Persian intention to settle diplomatic relations with China can be seen just at the beginning of the rule of Xusrō I (531—578); this should be the most probable reason for a Persian diplomatic mission in the years of struggle for power and civil war in China, in 533 and 535.

To conclude, when evaluating the Persian-Chinese contacts mentioned above, we are to be aware that we face but one part of them in the official sources, *i.e.* that of court level, being regular and directed to North China, on Northern Indian—Inner Asian roads. The related picture, although perhaps it can and must be completed by further details, is naturally onesided, all the more because it lacks the recording of the possible contacts through southern

³⁴ See a careful paraphrase of this passage by N. YA. BIČURIN: *Sobranie svedeniy o narodah, obitavših v sredney Azii v drevnie vremena*. Moskva—Leningrad 1950, II, p. 263, within the interpretation of the Persian Chapter of the *Pei-shih* (the source of the today's Persian Chapter of the *Wei-shu* whose related original chapter is told to have been lost). On the margin of the page concerned we find two dates: 519 and 555, the years of the two Persian delegations mentioned in the Persian Chapter; the first date should be corrected to 518, cf. Note 15. Bičurin understands the expression 居和多 *Chŭ-ho-to* word-by-word («Very-peaceful»), interpreting it as a sign of «benevolence» of the Persian ruler; then he does not separate the record of the embassy in 519(518) from that of 555, perhaps because of the closing phrase, reporting about a continuous (regular) diplomatic relation with Persia from that time on; in this way, however, the translation of the letter can be read «after the second year of the emperor *Kung-ti*» (555), instead of its proper place (in connection with the year 518/519). — Shiratori's translation was made almost a century later (the Japanese original paper was published in 1932), cf. *Shiratori* KURAKICHI: A new attempt at the solution of the Fu-lin problem. *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko (The Oriental Library)*, No. 15 (1956), Chapter II: Persia and the Northern Wei Dynasty, p. 183. Shiratori connects the letter in question with the Persian embassy of 518, and he sees a transcription of the Persian ruler *Kobad* (Kavaδ, 488—531) in the passage *Chŭ-ho-to* (according to B. KARLGRÉN: *Grammata Serica Recensa*: BMFEA, Stockholm, 1957: *kjwo-yuâ-tâ*; by the way, this passage, consisting of three syllables, does not suit the classical rhythm of the letter, and thus it can be really suspected to represent a name. In this translation we read «Central Han (China)», although the term 漢中 *Han-Chung* seems clearly but a term for «China» simply (*Han* being a usual denotation of China: 中國 *Chung-kuo*, often abbreviated in composite forms), referring to China's authority gained still under the Han-Dynasty (206 B. C.—220 A. D.); this fragment of letter could preserve a usual contemporary name for China abroad in the above form. — Nevertheless, only the Persian original text would make it possible to give the exact translation. — See the last translation of the Persian Chapter of the *Chou-shu*, in R. A. MILLER'S *op. cit.*, p. 13 sqq.

channels, on the sea; this silence may mean that the Persian «guests» in the South were not official delegates of their country, but they were *e.g.* merchants. This conclusion is in harmony with a common experience that, on one hand, Persian wares (and merchants etc.) arrived to China on intermediary horse-backs or camel-backs in the North and ships in the South (on Tamil, Tonkinese and — later — on Arab ships)³⁵ and, on the other hand, commercial activities of foreigners in China, trade with foreigners as a whole was generally considered — within official bureaucracy at least — a loss of prestige if not illegal at all, and this side of Chinese economic and social history can be found in the sources only by an extraordinary good chance.³⁶ Therefore, the other side of foreigners' relations with or inside China, should be sought after in other types of sources, say, in tales or similar written folklore as well, not necessarily suiting the official records, or, maybe, showing no official concern at all.

Budapest.

³⁵ On the sea roads between China and the Persian Gulf see SCHAFER: *The Golden Peaches of Samarkand* . . . , pp. 11—13 (on the Malay or Tamil intermediation p. 13) etc.; cf. the thorough study on «Some Problems of the History of Navigation in the Indian and Pacific Oceans» by V. A. Velgus, in *The Countries and Peoples of the East*. Selected articles (Editor-in-Chief D. A. Olderooge, Editors Yu. V. Maretin and B. A. Valskaya), Moscow 1974, pp. 45—91; and the summary sketch of travel and trade of «China and Africa in the Middle Ages» by T. FILESI, *Cass Library of African Studies, General Studies* No. 144, London 1972. — Naturally foreign merchants, in fear of the usual official refusal, could arrive to China without declaring their real intention, *e.g.* as «servants» accompanying the envoys of a political mission, — as we may suppose from later periods, see K. M. MAITRA: *A Persian Embassy to China, being an Extract from Zubdatu't Tawarikh of Hafiz Abru*, New York, 1970; cf. H. SERRUYS: *Sino-Mongol Trade during the Ming*. *Journal of Asian History* 9 (1975), pp. 34—56, esp. p. 37.

³⁶ On the lack of village fairs and a bureaucratic limitation of trade, see E. BALÁZS: *Fairs in China*, in the volume *Chinese Civilization and Bureaucracy*, pp. 55—65; on the mechanism of Chinese state control and official restriction of commercial activities with foreigners, see ECSEDY: *Foreign Trade in Ancient China (First Millennium A. D.)*. Papers presented to the XX International Congress of Chinese Studies, Senigallia, 7—13 September 1969. Roma—Napoli, 1971, pp. 37—59.



WE RECOMMEND

**PROLEGOMENA TO THE
SOURCES ON THE HISTORY OF
PRE-ISLAMIC CENTRAL ASIA**

Edited by J. Harmatta

Studies in English, French and German —
339 pages — 17×25 cm — Cloth —
ISBN 963 05 1651 9

**WIRTSCHAFT UND GESELLSCHAFT IM
ALTEN VORDERASIEN**

Edited by J. Harmatta and G. Komoróczy

Studies in English, French and German —
537 pages — Numerous figures and tables —
17×25 cm — Cloth — ISBN 963 05 1015 4

OIKUMENE

Studia ad historiam antiquam classicam et
orientalem spectantia (Yearbook of the
Economic and Social History of the Ancient
World)

Edited by I. Hahn, L. Kákosy, E. Maróti
and J. Sarkadi

Studies in English, German, Russian and
French — 17×25 — Cloth — ISBN of the
series 963 05 1589 X

Vol. 1. — 245 pages — ISBN 963 05 0760 9

Vol. 2. — 263 pages — ISBN 963 05 1590 3

Distributors

KULTURA

H-1389 Budapest, P.O.B. 149

ISBN 963 05 2236 5